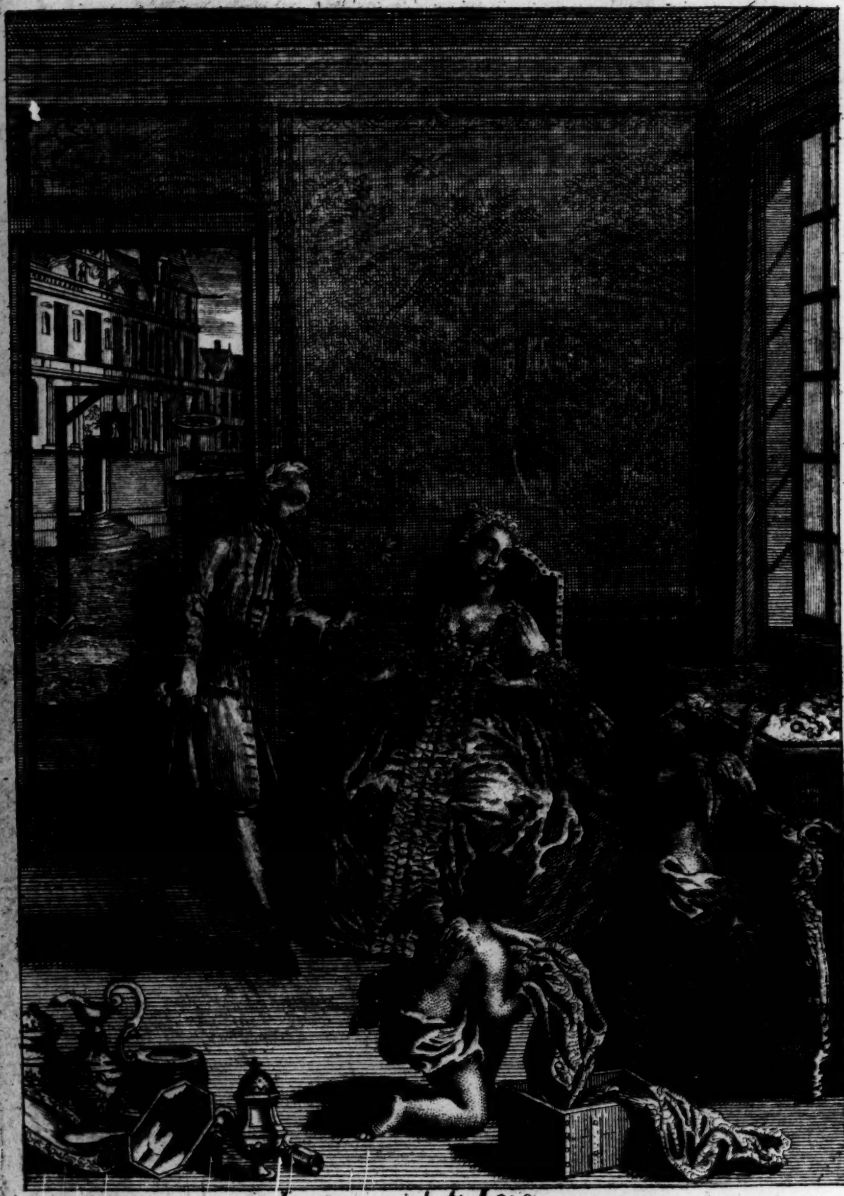
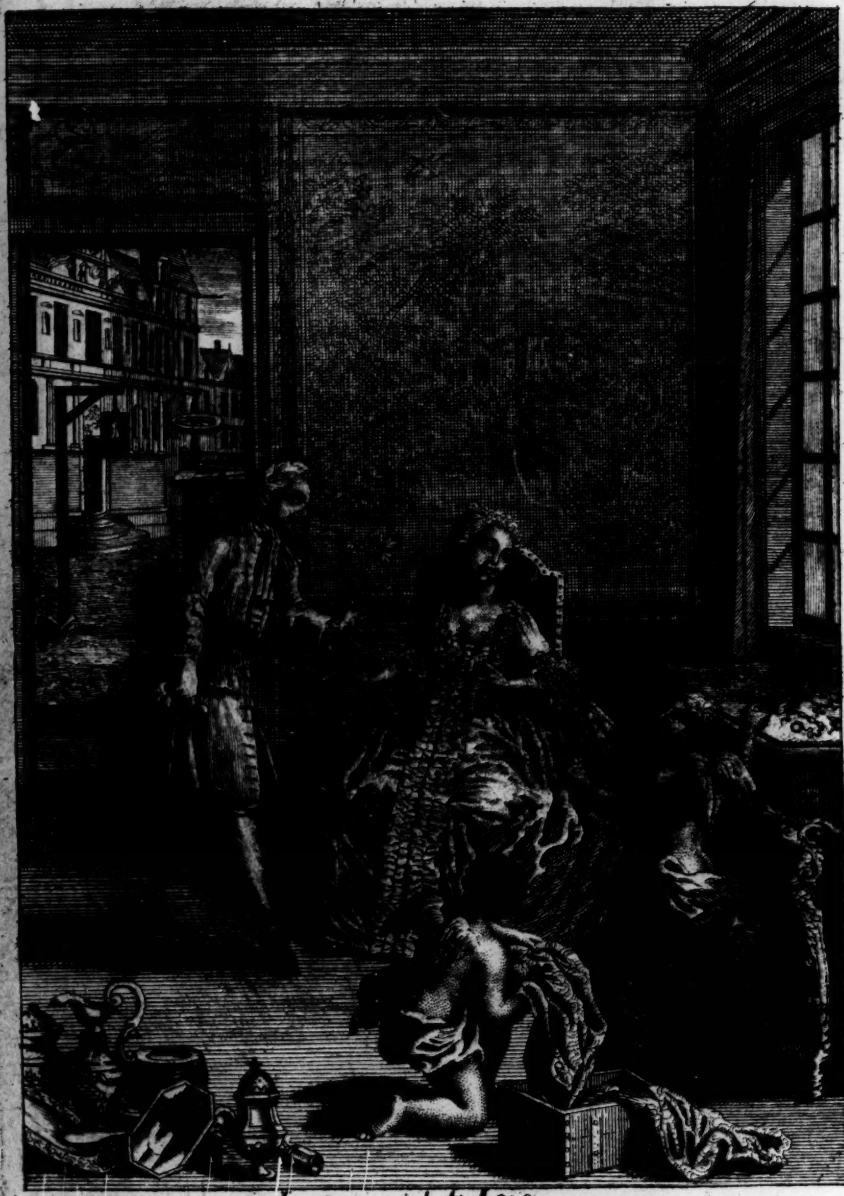


Jrne veux point du Lys
Il me faut des Bijoux, et des Diamans de Prix
De l'or de l'Argent des Habits et de belles Dentelles
Des Meubles magnifiques, et de riche Vaisselle.



Jrne veux point du Lys
Il me faut des Bijoux, et des Diamans de Prix
De l'or de l'Argent des Habits et de belles Dentelles
Des Meubles magnifiques, et de riche Vaisselle.

MEMOIRES ANECDOTES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE

M. DULIZ,

FAMEUX JUIF PORTUGAIS A LA HAYE.

Et la ſuite de ſes Avantures, après la cataſtrophe de celle de Mademoiſelle Peliſſier, Actrice de l'Opera de Paris.

A LONDRES,
Chez SAMUEL HARDING.
M DCC XXXIX.

26549

BRITISH MUSEUM

MÉMOIRES ANECDOTES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE M. DULIZ.

ET la ſuite de ſes avantures, après la cataſtrophe de celle de Mlle. PELISSIER, Actrice de l'Opera de Paris.

JE ne donne point ces mémoires au public par un eſprit de vangeance contre Mr. Duliz, pour m'avoir fait tomber un établiſſement à la Haye, en me débauchant les ſujets qui m'etoient les plus utiles; un autre pays où je vis tranquile & commodément, m'en dédommage avec uſure : ce ne ſont que les differentes idées qu'on a de lui, qui m'ont ſeules determiné à le faire connoitre.

Monſieur Duliz, né en Angleterre, & fils d'un pere puiſſamment riche, dont le commerce & l'ava-

rice augmenterent conſidérablement les biens ; il n'avoit d'enfans que lui & une fille, lorſqu'il s'établit en Hollande, où il les dota chacun en mariage de cinq cens mille florins. M. Duliz épouſa une Demoiſelle de ſa nation, fille du ſieur Henriquès ; & ſa ſœur, le ſieur Pinto, homme d'un caractere charmant, ſurnommé par excellence le beau Pinto.

Outre une figure peu revenante, M. Duliz a toujours été capricieux, vindicatif, inconſtant, plein d'oſtentation, aimant la nouveauté, incapable de faire en ſecret du bien, ni plaiſir à d'honnêtes gens, prodigue pour ce qui flatte ſa vanité, ſes paſſions ; & lorſqu'elles ſont ſatisfaites, il en regrette la dépenſe, juſqu'à n'oublier aucun moyen pour ſe faire rendre ce qu'il a donné, dont on verra differentes preuves dans la ſuite de cette hiſtoire.

Un tel caractere étoit peu propre à ſe lier pour toujours, & à remplir auprès d'une femme les devoirs d'honnête homme ; auſſi ne ſe ſoumit-il pas lon-tems à garder la foi conjugale. Une jeune actrice de l'opera de la Haye, dont il crut la conquête d'autant plus facile, que les Demoiſelles de cette profeſſion ne ſe piquent pas d'une auſtere vertu, lui plut infiniment.

Il eût recours à la maitreſſe de ce ſpectacle, nommée la Deſchaliers, dont la capacité dans les intrigues d'amour, lui avoient fait ôter celui de Lille ; & cette femme prévenue par des preſens, lui promit de ne rien négliger pour le faire parvenir à ce qu'il ſouhaitoit.

Elle exagéra à la jeune Rochoir (c'étoit le nom de l'actrice) l'ardent amour de ce nouvel amant, les grands avantages qu'elle tireroit de ſa conquête, ſi elle répondoit par un peu de complaiſance à l'envie qu'il avoit de lui faire du bien, & lui dit enfin qu'elle devoit s'eſtimer heureuſe d'avoir ſû lui plaire. Que me propo-

propoſez-vous, lui répondit mademoiſelle Rochoir ? Outre la répugnance d'un commerce avec un Juif, l'indigence me ſera toujours préférable à une abondance aquiſe par le crime : juſqu'ici la médiocrité où le ſort m'a réduite, ne m'a point effrayée. La ſageſſe eſt le ſeul bien, où je borne mon ambition ; & loin de tirer vanité d'un changement de fortune, qui en me faiſant paroitre avec éclat, me mettroit en but aux traits piquans de la médiſance, & me couvriroit d'infamie ; je vous proteſte que je ſaurai mépriſer tout ſe qui ſe preſentera aux dépens de ma réputation. On eſt revenu de cette delicateſſe, lui repliqua la Deſchaliers, vous penſez comme au bon vieux tems, & rien n'eſt préférable au bien être. Songez ſérieuſement à ne pas rejetter un ſort que vos camarades regarderont avec envie, ſi vous ſavez en profiter, & que les gens prudens ſaiſiſſent l'occaſion de leur fortune, dans la crainte qu'elle ne leur échappe. Vos conſeils me font horreur, lui répartit mademoiſelle Rochoir ; & ſi j'avois le malheur d'y ſucomber (ce qui n'arrivera pas) j'irois cacher ma honte dans le plus horrible ſejour, pour ne plus paroitre aux yeux des hommes. Que monſieur Duliz, continua-t-elle, comble de ſes dons qui lui plaira, je n'en ſerai point jalouſe ; mais ne vous chargez plus pour moi de pareilles commiſſions, ſi vous voulez que je continue à être de vos amies.

La Deſchaliers qui s'étoit promis une grande reſſource de cette intrigue, fut mortifiée d'y trouver l'eſprit de ſon actrice ſi peu diſpoſé ; elle eſpera que que le tems, joint au mauvais état de ſes affaires, la rendroit plus traitable ; cependant pour ne point rompre avec elle, elle feignit de ſe rendre à ſa façon de penſer, & lui proteſta ne l'avoir combattue que dans le ſeul deſir de lui procurer une ſituation plus commode.

Lorſqu'elle informa monſieur Duliz de ſon peu de ſuccès, il en fut ſurpris, ſans ſe rebuter, croyant qu'on ne reſiſtoit pas, quelque vertu qu'on put avoir, aux appas ſéduiſans d'un coffre fort. Continuez-moi vos bons offices, lui dit il, je vous promets de les récompenſer amplement, ſi vous parvenez à me rendre heureux. La Deſchaliers étoit trop interreſſée pour abandonner ſi facilement la partie : cependant afin de ſe faire valoir, elle lui répreſenta les difficultés de l'entrepriſe ; & après bien des priéres, elle conſentit enfin d'hazarder encore quelques tentatives. Je croi, lui dit-elle, qu'un repas à la petite Fortune, près de Liſſendam, où ſans faire mention de vous, j'inviterois mademoiſelle Rochoir avec quelques unes de nos actrices, ſeroit un ſûr moyen de vous faciliter une entrevue : c'eſt un lieu où les gens les plus diſtingués ſe régalent ſouvent en poiſſon ; mon époux ſe chargeroit de faire préparer toutes choſes, & vous vous y trouveriez comme par hazard. Monſieur Duliz approuva l'expedient, qui lui parut merveilleux ; ils convinrent que la partie ne ſeroit differée que juſqu'au lendemain, & Deſchaliers eut ordre de ſe rendre dès le même ſoir à cette auberge, afin que rien n'y manquât.

Il voulut ſurprendre la compagnie, & lui donner le plaiſir de la pêche : de ſorte que moyennant une petite gratification, il engagea ſon hôte de faire trouver ſes naces & ſes lignes, garnies de poiſſon.

Lorſque la Deſchaliers arriva, accompagnée de ſes actrices, il lui parut ſi chagrin, qu'elle ne ſavoit que penſer : Quelle mine nous fais tu, lui dit-elle ? Eſt-ce ainſi que tu nous reçois ? La tienne ne ſera pas plus joyeuſe, quand tu ſauras qu'il n'y a point de poiſſon, lui répondit-il. Point de poiſſon, s'écria la Deſchaliers ! & comment ſela ſe peut-

il ?

il ? Il arriva hier quantité de gens, lui repliqua ſon époux, qui n'en ont point laiſſé, & on a fait vainement ſes efforts pour en prendre. A quoi nous réſoudrons nous, répartit elle ? A nous en paſſer reprit Deſchaliers.

L'hôte qui parut en ce moment leur fit ſes excuſes, & s'offrit d'éprouver une ſeconde fois ſi on réuſſiroit mieux. Bon, dit une actrice, nous mourons de faim, ce ſera autant de tems perdu, & je ſuis d'avis que nous nous dédommagions en gras à Liſſendam, de ce que ce chetif cabaret ne peut nous fournir. Pour moi lui répondit Deſchaliers, je croi que nous devons profiter de la bonne volonté de notre hôte, & être témoin de ſon bon ou mauvais ſuccès : au pis aller, ajouta-t-il, une promenade ſur l'eau nous réjouira. Voilà qui eſt bien penſé, lui répliqua la même actrice : à quoi bon exciter notre appetit ? Je compte, reprit Deſchaliers, que nous déjeunerons ſuffiſamment avant que de nous embarquer, pour attendre ſans impatience le moment de nous mettre à table ; & ſur le champ il fit ſervir de ce qu'il y avoit, avec quelques bouteilles de vin. Lorſque chacun en eut pris à ſa volonté, cette petitite troupe ſe mit ſur une chaloupe, gagna le large, & trouva une ſi prodigieuſe quantité de poiſſon pris, qu'elle en remplit la barque : ce qui réjouit infiniment nos princeſſes des couliſſes.

Monſieur Duliz qui ſe trouva ſur le bord de l'eau à leur retour, preſenta la main à mademoiſelle Rochoir, pour lui aider à mettre pied à terre. Elle fut interdite de ſa vue, le ſalua toute confuſe, & ſe laiſſa conduire à l'auberge les yeux baiſſés, ſans oſer le regarder. Le diner fut délicieuſement préparé ; on reſta lon-tems à table, où chacun s'efforça par des chanſons & une converſation un peu libre, cependant ſans obſcenités, d'en procurer le plaiſir.

Il n'y eut que mademoiſelle Rochoir, qui avoit beaucoup perdu de ſa belle humeur, & dont le ſérieux témoignoit plus de douleur que de joye.

A la fin du repas, tout le monde s'étant éclipſé, Mademoiſelle Rochoir ſe trouva ſeule avec Monſieur Duliz, qui l'entretint d'abord de choſes indifferentes, & fit inſenſiblement tomber le diſcours ſur ce qui le regardoit. Ce fut en des termes ſi vifs qu'il lui parla de ſa paſſion, que toute autre que cette aimable veuve en auroit peut-être été touchée. Je vous ſuis obligée, Monſieur, lui dit-elle, après l'avoir écouté ſans l'interrompre, des ſentimens que vous me temoignez; ſouffrez que je me borne à l'honneur de votre eſtime, j'y repondrai avec toute la reconnoiſſance poſſible; mais n'attendez rien de plus d'une perſonne qui, contre les regles de la religion & de ſa gloire, n'eſt nullement diſpoſée à une affaire de cœur, & qui eſpere ne jamais manquer à ce qu'elle ſe doit.

Pluſieurs hommes, ajouta-t-elle, ont voulu me faire croire qu'ils m'aimoient, & m'ont offert des établiſſemens au deſſus de ce que je vaux; leurs diſcours joints aux avantages que je pouvois m'en promettre, ne m'ont point touchée; ainſi, croyez-moi, addreſſez-vous à quelqu'autre, qui vous en ſçaura gré, & où vous trouverez une deſtinée plus heureuſe. Monſieur Duliz voulut combattre ſes raiſons, & lui dit tout ce qu'il crut capable de la faire changer. Je ne veux, Monſieur, lui repliqua-t'elle, ni ne dois vous écouter me parler d'amour, & je me ſuis aſſez expliquée pour eſperer que vous me laiſſerez tranquile. A peine eut-elle fini ces dernieres paroles, qu'elle le quitta ſans vouloir reſter un moment d'avantage.

Quand il fut queſtion de rétourner à la Haye, elle lui refuſa d'occuper une place dans la même voiture, cela

cela le piqua juſqu'à prendre la reſolution de s'en détacher abſolument. Il ſe priva pendant un tems de l'opera, afin d'éviter l'occaſion de la voir ; mais les charmes de cette actrice ſe preſentoient inceſſamment d'une maniere ſi puiſſante à ſon imagination, qu'il ſentit combien il lui ſeroit difficile de l'arracher de ſon cœur.

Que je ſuis malheureux, diſoit-il à quelques amis de confiance, d'aimer une perſonne qui n'a pour moi que de l'averſion ! la maniere déſobligeante avec laquelle elle a reçu mes empreſſemens ne me prouve que trop ſon antipathie, & je vois avec douleur, malgré mes efforts, que je ne puis triompher de ma foibleſſe.

Il eſpera ſe diſſiper à Amſterdam où il ſuppoſa une affaire qui l'obligeoit d'y ſejourner quelques ſemaines ; mais il n'y fut pas plus tranquile. Continuellement agité, & indécis du parti qu'il devoit prendre, voulant tantôt une choſe, tantôt une autre, il lui fallut ceder à la violence de ſes feux. La reſiſtance de ſa maitreſſe lui augmenta le deſir de vaincre, & le perſuada que la difficulté de cette conquête la rendoit plus digne d'un ſérieux attachement : de ſorte qu'il retourna à la Haye plus épris que jamais.

A peine y fut-il arrivé qu'il ſe rendit chez la Deschaliers, où il trouva les aprêts d'un grand ſouper. Il lui demanda ce qui l'occaſionnoit. J'en ferois un myſtere à tout autre que vous, lui dit elle, mais je ne vous déguiſerai point que c'eſt pour une de nos actrices qui doit recompenſer cette nuit les ſervices, & les bienfaits de Monſieur Perere * Qu'il eſt heureux, lui répondit M. Duliz, en pouſſant un profond ſoupir ! je ne puis après bien des ſoins, rien me

* Juif puiſſamment riche, des plus galant & des plus magnifiques.

me promettre de ſi flatteur de Mademoiſelle Rochoir. Avouez, ma chere Deschalier, continua-t'il, que j'ai affaire à une étrange perſonne ? franchement, lui repliqua-t'elle, je ne comprends rien à ſon excès de delicateſſe ; outre la charge de deux filles qu'elle a de ſon mariage, il s'en manque beaucoup qu'elle ſe trouve de quoi ſe ſuffir à elle même, eſt-il poſſible, lui repartit Monſieur Duliz, qu'elle ſoit réduite à un ſi triſte état ? il eſt au deſſus de ce que je vous dis, reprit la Deſchaliers, & je me trompe ſi elle ne ſe repent avant un lon-tems de ſes ſcrupules.

Un caroſſe qui arrêta à la porte obligea Monſieur Duliz de ſe retirer. Il envoya le lendemain à ſa maimaitreſſe pluſieurs piéces de ce qu'il y avoit de plus beau en toiles de friſe, dentelle, mouſſelines, cambrais, riches étoffes pour deux habits complets, & un deshabillé qu'il accompagna de deux cens ducats dans une bourſe, avec une lettre où il la prioit de recevoir ce petit preſent, dont il ne vouloit pour recompenſe que l'unique plaiſir de la voir un peu plus à ſon aiſe. Mademoiſelle Rochoir, qui ſe trouvoit ſans un ſou, lorſqu'on le lui aporta, & qui ne ſavoit où prendre de quoi fournir à ſes plus preſſans beſoins, eut la généroſité de le lui renvoyer, avec ordre de lui dire qu'elle le prioit inſtamment de ceſſer ſes pourſuites, & de la laiſſer en paix.

Une danſeuſe de ſes amies nommée la Roger, qui venoit la voir, ayant rencontré au bas de ſon eſcalier la perſonne qui en étoit chargée, demanda ce que c'étoit ? On ne lui en fit point un myſtere. Connoiſſant le mauvais état des affaires de cette vertueuſe femme, elle la blâma d'avoir été ſi reſervée. Ce ſont des dons empoiſſonnés, lui dit Mademoiſelle Rochoir, dont je ne veux point, qui détruiſent la réputation de ceux qui les reçoivent, & qui n'ont que

des

des motifs honteux. Ils vous étoient préſentés, rerepondit la Roger, de maniere à ne pas tirer à conſéquence, & ce n'eſt pas manquer à ſon devoir d'accepter d'un homme puiſſant le bien qu'il veut nous faire, lorſqu'il n'exige rien qui puiſſe nous être reproché. Je vous avoue, ajouta-t'elle, pour ne vous point flatter, qu'il me paroit à votre procédé plus d'entêtement que de raiſon. J'aime mieux, lui repliqua Mademoiſelle Rochoir, que cela me ſoit reproché, que de paſſer pour trop commode : enſuite elle briſa cette converſation, & parla d'autres choſes.

Monſieur Duliz plus amoureux que jamais ; & outré de déplaiſir de ſe voir ſi conſtamment rebutté ne ſachant comment s'y prendre pour fléchir ſa maitreſſe, mit par des préſens la Roger dans ſes interets, avec promeſſe d'une grande recompenſe, ſi elle pouvoit vaincre la cruauté de cette inhumaine. Ne précipitons rien, Monſieur, lui dit cette fille, ſi vous me donnez le tems de prendre les meſures convenables, je ne deſeſpere pas de réuſſir. Vous me rendez la vie, ma chere Roger, lui répondit Monſieur Duliz, faites vos efforts, je vous conjure, pour répondre à mon impatience. La Roger lui repliqua qu'il devoit tout attendre de ſon zele.

On commencoit à mal payer à l'opera ; Mademoiſelle Rochoir, qui n'avoit d'autres reſſources, étoit en arriere de deux mois. Dénuée de tout, & réduite enfin au déſeſpoir, elle paſſoit les jours & les nuits à gémir de ſa manvaiſe fortune. La Roger qui ſembloit compatir à ſa peine, l'aſſiſta pendant ſix ſemaines ou deux mois, de quelques écus que Monſieur Duliz lui fourniſſoit. Un ſoir qu'elle fit porter à ſouper chez cette pauvre affligée, ayant les pleurs à commandement, elle lui témoigna baignée de larmes, une vraye douleur de

ne pouvoir continuer à lui faire plaiſir, par le dérangement où elle ſe trouvoit. Il n'a tenu qu'à vous, ajouta-t'elle, d'éviter votre embarras; on peut ſe relacher, lorſque ce n'eſt point par débauche, ſauf à réparer par une vie réguliére dans un tems plus heureux ce que nous a contraint la néceſſité; & vous ne ſauriez mieux faire que de rappeller monſieur Duliz. C'eſt à quoi je ne me réſoudrai jamais, lui répondit mademoiſelle Rochoir, je ne me repens point du mépris d'un bien dont la poſſeſſion m'auroit cauſé des remords plus cruels que ce que je ſouffre de l'indigence; du moins ce m'eſt une conſolation dans ma miſére de n'avoir rien à me reprocher. Je ne combatrai plus de ſi beaux ſentimens, lui repliqua la Roger, vous ſavez ce qui vous convient, & ne pouvant vous ſoulager, je me contenterai à l'avenir de vous plaindre. En effet, elle paſſa quelques jours ſans lui parler de ſon amant, & inſenſiblement elle ceſſa de la voir, croyant que ce ſeroit un moyen de la réduire à ce qu'elle ſouhaitoit.

Une femme auprès de cette vertueuſe perſonne, nommée Julienne, l'informoit de ce qui ſe paſſoit a ſa maiſon. Elle lui apprit un après-diner que ſa maitreſſe étoit allé à Schevaling (village à trois quarts de lieue de la Haye) y diſſiper ſes déplaiſirs. La Roger partit auſſi-tôt pour l'y rencontrer comme par hazard, & le fit ſçavoir à Monſieur Duliz, elle la trouva réveuſe ſur le bord de la mer, où elle regardoit les pêcheurs tirer de leur barque le poiſſon qu'ils mettoient par lots ſur l'arène, afin de le partager.

Après les premiers complimens, elle lui demanda l'état de ſes affaires. Ce n'eſt qu'en abandonnant la Hollande, lui répondit Mademoiſelle Rochoir, que je puis les rétablir, & j'eſpere trouver un meilleur

ſort

ſort à Lyon, ou à Marſeille. Le ſpectacle, lui répondit la Roger, eſt bien ingrat à une demoiſelle, ſi elle n'a rien qui y ſupplée, quand on conſidere la dépenſe où le théatre l'oblige. Avant de vous déterminer, continua t'elle, reſſouvenez-vous que Monſieur Duliz eſt puiſſant, plein de reſpect, amoureux, ſoumis, au deſeſpoir de ne pouvoir aquerir votre bienveillance, & combien vous ſeriez heureuſe en répondant au deſir qu'il a de faire votre felicité. Elle lui dit d'autres choſes ſi perſuaſives que Mademoiſelle Rochoir en fut ébranlée. On lui doit cette juſtice que, manquant de tout, la ſeule néceſſité la rendit attentive à des diſcours qui dans un autre tems l'auroient offenſée.

Dans ces entrefaites Monſieur Duliz parut en phaéton accompagné d'un laquais. D'auſſi loin qu'il les vit, il mit pied à terre & les aborda plein de timidité; en ſuite de quelques civilités, il ſe plaignit d'une maniere touchante à Mademoiſelle Rochoir de ſes rigueurs, ellé l'écouta ſans le rebuter, & ſouffrit qu'il leur donnat la collation à un cabaret d'où l'on voit la mer en plein, & conſentit enfin à le recevoir chez elle. Notre amant tranſporté de joye, la remercia de cette faveur en des termes qui marquoient l'excès de ſon amour, & la combla de ſes bienfaits; de ſorte qu'elle paſſa tout d'un coup d'une extréme pauvreté à l'opulence.

L'opera qui ne ſe ſoûtenoit alors qu'avec peine, tomba au retour du congrès d'Utrec, & les acteurs qui le compoſoient furent obligés de prendre leur parti. Mademoiſelle Rochoir adorée de Monſieur Duliz, & dont la maiſon étoit abondamment pourvue, reſta à la Haye, où elle retint la Roger, à qui elle donna ſa table; cela joint aux préſens que cette fille recevoit de Monſieur Duliz, la mit en état de ſe faire un petit fond.

Le Sieur Birochon peintre, & brodeur, exerçant une commiſſions à Auxerre, ſe ſentit épris des charmes d'une Religieuſe, avec laquelle il paſſa en Hollande, où il l'épouſa. Ce fut ſon pere de la même profeſſion refugié à la Haye qui avança à Deſchaliers tous les habits de théatre, & qui dans la ſuite devint propriétaire en partie du lieu. Le Sieur Birochon en herita après ſa mort, & des effets que, faute de payement, Deſchaliers fut contraint d'abandonner.

Pluſieurs perſonnes de diſtinction le ſolliciterent à relever le ſpectacle, entre autres Monſieur Duliz, qui, pour lui en faciliter l'entrepriſe, lui prêta de l'argent, à condition de ne s'en rembourſer que par des billets, qu'il diſtribuoit généreuſement à ſes amis Comme il aimoit à voir Mademoiſelle Rochoir au théatre, elle reparut en public. A la conſidération de ſon amant, & pour ſon propre mérite, le nouveau directeur lui témoignoit toutes ſortes d'égards. Les commencemens de l'opera furent heureux, ce bonheur auroit continué, ſans une injuſtice commiſe contre cette Actrice qui en cauſa la chute. Voici de quelle maniere la choſe arriva.

Mademoiſelle Vanderline, après celle de l'opera d'Anvers, vint avec ſix de ſes camarades reçruter celui de la Haye. Un homme puiſſamment riche nommé M. Baude, qui la prit ſous ſa protection, engagea le ſieur de Villiers premier Acteur, qui s'étoit aquis les ſuffrages du public, à lui faire donner les plus beaux rolles, au préjudice de Mademoiſelle Rochoir, ce que le Sieur Birochon ne put refuſer à cet Acteur dont il dépendoit en quelque maniére. Monſieur Duliz juſtement irrité obligea ſa maitreſſe à quitter le théatre, & jura de devenir auſſi contraire à l'entrepreneur, qu'il lui avoit étoit favorable.

Un

Un ſoir au ſortir de l'opera, les pages d'un puiſſant Miniſtre attaquerent l'épée à la main le Sieur Birochon, qui par ſon intrepidité les contraignit à chercher leur ſalut dans la fuite. Pour colorer leur lâcheté, ils raporterent à leur maitre cette affaire ſi au deſavantage du Sr. Birochon, que le Miniſtre non ſeulement ſe priva du ſpectacle, mais encore, afin d'y porter un plus notable préjudice, il attira chez lui ce qu'il y avoit de gens diſtingués, les jours de repréſentation.

Mademoiſelle Rochoir maria environ ce tems là, l'ainée de ſes filles à un gentilhomme prés de Paris. Le Sieur de Villiers, ſur l'eſpoir d'une fortune ſe propoſa d'épouſer la cadette. Elle répondoit par un tendre retour à ſes empreſſemens. Monſieur Duliz, outre un interêt particulier que nous développerons dans la ſuite, ennemi de cet Acteur jetta feu, & flammes, & ſe répandit contre lui en invéctives, lorſqu'on lui apprit la bonne intelligence de ces deux amans, qui par des préſens ſe donnoient mutuellement des marques de leur tendreſſe.

On ordonna à Catin (c'étoit le nom de la Demoiſelle) ſur peine d'être enfermée le reſte de ſes jours, de rompre tout commerce avec le Sieur de Villiers. On l'obſéda de maniére, qu'elle n'avoit pas la liberté d'écrire & de parler à qui que ce ſoit, ſi ce n'étoit en préſence de perſonnes affidées, & on la tint enfin ſi reſſerrée chez elle que, juſqu'aux fenêtres ſur la rue lui furent interdites.

Le Sieur de Villiers inſtruit de ces circonſtances, & des diſcours de Mouſieur Duliz, l'auroit puni d'une maniere outrageante, s'il n'en avoit été détourné par quelques amis : de ſorte qu'il n'en tira d'autre vangeance que le plaiſir de l'intimider toutes les fois qu'il le trouvoit à pied dans les rues, allant à ſa rencontre le chapeau enfoncé, & le fixant avec

des

des yeux terribles. Monſieur Duliz, qui ne pouvoit en ſoutenir les regards, lui tournoit le dos, & ſe rangeoit humblement du côté des maiſons, où le Sieur de Villiers le preſſoit de ſi près, qu'il lui laiſſoit à peine l'eſpace de paſſer.

Notre héros borné à ne voir que des gens de ſa nation. n'avoit eu aucun accès chez les gens de qualité, juſqu'à Monſieur le Marquis de Château. neuf, à qui il fut preſenté vers la fin de ſon ambaſſade par Monſieur de l'Epine chargé des affaires du Roy de Sardaigne. Il invita cet Ambaſſadeur enſuite de quelques viſites à une campagne où on lui ſervit une belle collation. Peu de tems après il lui donna un ſuperbe repas, où furent invités Monſieur de l'Epine, quelques Officiers refugiés de ſes amis, & trois Juifs des plus conſidérables. Monſieur de Châteauneuf fut ſurpris d'y voir des perdrix, des poulets, & des fricandeaux piqués. Un fameux traiteur nommé Rognon qui avoit fait le repas, lui dit que ce qu'il avoit pris pour du cochon n'étoit autre choſe qu'un lard de bœuf fumé qu'on fait venir de Dantzic.

Le Sieur Birochon ſurchargé de dettes traita avec Madame Fondpré, à qui il ceda ſon privilége. Les principaux ſujets s'engagerent à Monſieur le Comte de Tharouca Ambaſſadeur, Miniſtre Plenipotentaire du Roy de Portugal. Ce Seigneur fit bâtir un lieu, ou furent repreſentés les opera de Phaeton, d'Atis, & de Calirſé pour l'Infant Dom-Emanuel de Portugal nouvellement arrivé à la Haye. Excepté le Marquis de Beretti Landi, Ambaſſadeur d'Eſpagne, qui protégeoit la comédie à la conſidération de Mademoiſelle de Lamotte ſa maitreſſe, ce qu'il y avoit de gens de diſtinction ſe trouverent à toutes les repreſentations pendant cinq mois, que continua ce

ſpectacle

ſpectacle, où dans les entre actes on leur ſervoit des rafraîchiſſemens.

Au départ du Prince pour la Cour de Vienne, les acteurs qui furent remerciés, demandérent au nom de tous, un privilége à la Cour d'Hollande. On le leur accorda par le canal de la maitreſſe d'un Conſeiller. Pluſieurs ſe trouvant hors d'état de faire des avances, les ſieurs de Villiers & Franciſque ſe chargerent des frais de l'entrepriſe, à condition qu'on leur céderoit le privilége; mais le ſieur de Villiers, ſur quelque difficulté, s'en déſiſta en faveur du ſieur Franciſque.

En ce tems-là moururent ſans enfans, de la petite verolle, monſieur & madame Pinto. Madame Pinto, ſœur de monſieur Duliz étant décédée la derniere, il herita de tous les deux, & ſon bien ſe trouva triplé par cette ſucceſſion; outre les grands revenus, il lui en revint une prodigieuſe quantité de ſuperbes pierreries, des meubles précieux & de magnifiques équipages. Juſqu'à lors il avoit vêcu ſans éclat; mais on ne le vit plus paroitre qu'en caroſſe à ſix chevaux, avec un nombre de laquais, & ſortir ſouvent ſans ſavoir où il alloit, par le ſeul plaiſir de ſatisfaire ſa vanité, en étalant au public ſa magnificence.

Il s'eſt approprié la gloire des aumones que cette charitable ſœur a leguées aux pauvres, comme de leur donner tous les ans un certain nombre de tourbes, ſans acception & difference de religion, outre une ſomme d'argent pour leur être diſtribuée après ſon décès. Ce dernier article ſe fit avec toute l'oſtentation poſſible : On aſſembla les pauvres à differentes fois ſur une place publique, où rangés en haye, on les laiſſoit deux ou trois heures en cet état, afin qu'ils fuſſent vûs de tout le monde.

La

Le ſieur Franciſque loua une grande maiſon ſur le Fourhaut, où il fit bâtir un lieu qu'il décora parfaitement. Ce ne fut qu'à condition de ne ſe point charger du ſieur de Villiers, qu'il obtint la faveur de M. Duliz, & de faire venir à ſa place le ſieur Grenet. Afin de l'y engager, M. Duliz lui donna trois cent florins pour en payèr les frais du vòjage; mais lorſque Franciſque demanda les loyers d'une cave de ſa maiſon qu'il lui avoit cedée, M. Duliz, contre ſa parole, lui retint cette ſomme, dont il lui avoit fait preſent.

Il parut à l'ouverture du théatre, de nouvelles actrices, qui méritérent l'approbation générale du public. M. Duliz & ſa famille ne manquerent pas une repréſentation. Il devint en quelque maniére le directeur de ce ſpectacle, ordonna les opera qu'on devoit jouer, la diſtribution des rolles, décida du mérite des ſujets, qui pour aquerir ſa bienveillance étoient obligés de lui faire la cour. Si quelqu'un avoit le malheur de lui déplaire, quelque bon qu'il pût être, ſur peine d'encourir ſa diſgrace Franciſque étoit obligé de le congédier: car notre heros ſe pique des moindres choſes juſqu'à n'en jamais revenir. Cependant il a donné en amour des marques de ſon indulgence, en pardonnant à une maitreſſe, avec laquelle il s'eſt rapatrié, après l'avoir trahi, & joué d'une maniere outrageante; ce qui ſe verra en ſon lieu.

Un ſiſtéme en Angleterre, intereſſa toute l'Europe: ce furent les actions de la mer du Sud. Monſieur Duliz y auroit gagné deux millions de florins, ſi ſon correſpondant, ſelon ſon ordre, avoit réaliſé dans le tems où elles ſe trouverent montées au plus haut: comme elles baiſſerent toujours depuis, il ſe retira avec dix-huit cens mille florins de profit. L'abondance des biens augmenta ſon avarice. Quelques

ques amis le lui ayant reproché : je l'avoue leur dit-il, mais c'eſt une maladie dont je ne ſaurois me guerir. Sa lezine fut juſqu'à devenir injuſte aux ouvriers qu'il employoit, retenant une partie de leur ſalaire, lorſqu'ils n'étoient pas convenus de prix, & trouvant à redire à leurs ouvrages, afin de diminuer ſur un marché fait. Pour ne das devenir ennuyeux, je n'en citerai qu'un ſeul exemple.

Un habile ébéniſte, qui s'établit à la Haye, lui fit pluſieurs piéces de marquetterie, & quitta par ſon ordre ſes autres ouvrages, ſur la promeſſe d'en être bien récompenſé : le tout ſe trouva des mieux conditionné, & d'un très bon goût. Lorſque ce vint au payement : mon ami, lui dit-il, je n'aime pas à être dupe, je veux qu'on me ſache gré de ce que je donne, & qu'on le tienne de ma pure liberalité. Si vous voulez coutinuer à travailler pour moi, il faut me parler en conſcience. L'ouvrier lui demanda au juſte ce qui lui appartenoit. Vous n'y penſez pas, s'écria Monſieur Duliz, je ſai la valeur des choſes, & vous devez être plus que content en diminuant un tiers de ce que vous voulez exiger. L'ébéniſte lui proteſta avec ſerment que, ſans perte, il ne pouvoit lui rien rabattre. Après quelques conteſtations, l'ouvrier voyant qu'il ne retireroit pas ſon déboursé, alloit remporter ſa marchandiſe : Notre ami, reprit Monſieur Duliz, lorſqu'il fut ſur le point de partir, vous ignorez combien vous vous portez de préjudice en vous obſtinant contre moi, je ſai recompenſer avec uſure ceux qui ont la complaiſance d'aquieſcer à ce que je veux ; & outre de petites gratifications, dans l'occaſion ma bourſe leureſt toujours ouverte. L'ébéniſte ſur l'eſpoir qu'il lui prêteroit de l'argent, reçut ce qu'il lui donna, en le priant de ſe reſſouvenir

de ſa parole. Six ſemaines après comptant ſur Monſieur Dulix, il acheta un parti de planches de noyer, mais lorſqu'il eut recours à lui, il en fut chaſſé de la maniére la plus dure. Ce pauvre homme ſe trouva, faute d'argent, dans un cruel embarras, & en riſque d'être traîné en priſon, ſi un marchand, pour qu'il avoit fait quelque choſe, ne l'eut tiré de peine. Il eſt prodigieux de voir un homme, à qui rien ne coute en des dépenſes folles, rapiner ſur des bagatelles à de pauvres gens.

Non content d'avoir triomphé de la vertu de Mademoiſelle Rochoir, il pouſſa l'ingratitude, & la cruauté juſqu'à corrompre ſa fille. Ce ne fut qu'un gout bizarre, & de débauche qui enflamma ſes deſirs criminels, Catin n'ayant ni eſprit, ni beauté. Une montre à boëte & chaine d'or fut le premier préſent par où il commença à tenter cette pauvre innocente. Peu de tems après qu'il la lui eut donnée, elle en rompit le crochet qui ſe trouva n'être que de cuivre doré. Piquée de cette lezine, elle bouda quelques jours, & évita de ſe trouver ſeule avec cet amant, qui ne ſachant à quoi atribuer ſa mauvaiſe humeur, eut par un hazard l'occaſion de l'entretenir en particulier. On en vint aux explications. Il proteſta avoir été trompé par l'horloger, & lui donna un crochet comme elle le ſouhaitoit. Catin feignit de recevoir ſon excuſe, blâma la mauvaiſe foi de l'ouvrier, ſachant cependant qu'on ne vend point du cuivre pour de l'or.

Monſieur Duliz, afin d'avoir la liberté de lui dire ce qu'il jugeoit à propos, la menoit les après diner tête-à-tête en phaéton à une lieue & demie de la Haye chez un payſan qui le fourniſſoit de beurre & de foin. Il étoit ſuivi en caroſſe à ſix chevaux de ſes deux filles (qui compoſoient ſa famille) de Mademoiſelle Rochoir,

choir, & de la Roger. Ces petites parties ſe faiſoient ſans dépenſes; à peine étoit-on arrivé qu'on prenoit du thé; & enſuite d'une promenade, quelques fruits qui ſe trouvoient dans le jardin, une bouteille de vin qu'on avoit aportée, compoſoient tout le regal.

Un laquais bien fait, de bonne mine, jeune & vigoureux, nouvellement entré chez Monſieur Duliz s'aviſa de faire les doux yeux à Catin. Cette jeune fille l'écoutoit favorablement, & ſe déroboit quelques fois pour avoir le plaiſir de s'entretenir avec lui. On en avertit ſon maitre, qui ſous un autre prétexte le chaſſa honteuſement, & qui répéta juſqu'à Bruxelles des choſes de peu de valeur qu'il lui avoit données.

Catin devenue plus circonſpecte merita de ſon amant quelques pierreries, dont elle eut à peine le tems de ſe parer. Un dégout, des maux de cœur la rendirent méconnoiſſable. Elle lui confia ſon état, dont il fut ſi troublé, qu'il en devint d'une humeur à charge à tout le monde, & a lui-même. Mademoiſelle Rochoir inquiéte de l'indiſpoſition de ſa fille qui augmentoit chaque jour, l'examina, s'aperçut au bout du tems qu'il lui manquoit ce qu'elle auroit dû avoir: elle la prit une fois en particulier, & après l'avoir interrogée inutilement, pour en tirer l'aveu de ce dont elle ſe doutoit: Vous êtes groſſe, ma fille lui dit-elle, je n'en ſuis que trop certaine; il ne me reſte qu'à connoitre l'auteur de votre turpitude. Catin ne lui répondit que par un torrent de larmes. Il n'y a plus de remède, reprit mademoiſelle Rochoir, il falloit ne pas commettre le crime, & vos pleurs ne l'effaceront jamais, fuſſent-ils intariſſables juſqu'à la fin de vos jours. Dites-moi, ajouta-t elle, le raviſſeur de ce qui vous devoit être plus cher que la vie, afin que je prenne des meſures convenables à votre ſituation

Cette pauvre fille, à force d'etre preſſée, lui avoua qu'elle n'avoit pû ſe defendre des pourſuites de monſieur Duliz. Vous êtes plus coupable que lui, lui répliqua, mademoiſelle Rochoir : ſi vous m'aviez avertie, comme vous auriez dû le faire, ce malheur ne vous ſeroit pas arrivé. juſtedieu, reprit-elle, tout hors d'elle-même ! puis je croire ce que j'entens ? Eſt-il poſſible que monſieur Duliz ait eut la noirceur & la lacheté de me faire un ſi ſenſible outrage ? Oh le plus perfide & le plus ſcélerat des hommes ! Devois-je m'attendre que tu me porterois le coup qui me donnera la mort ? après m'avoir aſſuré tant de fois que tu te ſentois d'autant plus redevable à mes complaiſances, que tu t'en trouvois indigne par le dégout de ta perſonne.

Monſieur Duliz continuoit à ſon ordinaire, d'aller chez elle les après-diner, juſqu'à l'heure du ſouper, comme il fait, encore aujourd'hui ; & c'eſt là où ſe rendent ceux qui lui font la cour. Depuis un tems par les remords de ſa conſcience il y paroiſſoit ſoucieux & d'un air embaraſſé : N'y ayant point vû Catin le jour qu'elle ſe déclara à ſa mere, il en fut ſurpris, & demanda de ſes nouvelles. Elle eſt hors d'état de ſe trouver en compagnie, lui répondit mademoiſelle Rochoir d'une maniére ſeche. Je vais voir comme elle ſe porte, lui répliqua monſieur Duliz : N'en prenez pas la peine, lui répartit mademoiſelle Rochoir avec des yeux étincelans de colére. Qu'avez-vous, petit oiſeau, * reprit monſieur Duliz ? vous me paroiſſez fâchée. Vous le ſaurez en ſon tems, lui repondit mademoiſelle Rochoir ; & dans la crainte d'éclatter en preſence de gens qui étoient là, elle ſortit ſans s'expliquer davantage.

Monſieur Duliz, qui par cette action ſe crut découvert, n'oſa paroître devant elle, qu'après lui avoir

* Nom flatteur dont il l'appelloit.

avoir fait parler par une perſonne de confiance. Selon les loix l'adultére prouvé eſt ſévérement puni en Hollande, & cette femme irritée ſe trouvoit en pouvoir de lui faire payer chérement ſon attentat. On eut bien de la peine à la calmer; cependant voyant la choſe ſans remède, elle jugea prudemment qu'il falloit tenir la choſe ſecrette; & la paix ſe fit moyennant une maiſon que monſieur Duliz acheta vingt mille florins d'un gentil homme Poitevin refugié à la Haye, nommé monſieur Deſmarets d'Antogni, où il a dépenſé dix mille autres florins, pour des embeliſſemens. Le contrat s'en paſſa au nom de Catin; mais mademoiſelle Rochoir le fit changer, & voulut que ce fut auſſien.

Né vertueuſe, elle gemiſſoit de l'état où elle ſe trouvoit engagée : la ſeule reconnoiſſance l'avoit juſqu'à lors attachée à ce perfide amant; mais après ce qui venoit de ſe paſſer, rien ne put la détourner de rompre tout commerce avec lui, & elle ſe retira à paris reſolue d'y finir ſes jours. Afin de ménager la réputation de Catin, on répandit dans le monde qu'elle l'avoit amenée avec elle; & Monſieur Duliz, pour la dérober aux yeux du public, la mit chez un Juif qui avoit été ſon domeſtique, nommé Manuel, où elle fit ſes couches.

La longue habitude de paſſer ſon tems chez Mademoiſelle Rochoir l'avoit privé des autres ſociétés; de ſorte que ne ſachant où aller & que devenir, l'abſence de cette femme lui devint inſuportable. Il lui envoya un homme qui ne ſubſiſtoît que de ſes bienfaits, nommé Dudar, pour l'engager de ſe rendre a la Haye, mais il la trouva inexorable; & ce ne fut qu'après bien des voyages, & les plus belles promeſſes qu'elle y conſentit. Par les juſtes méſures qu'on avoit priſes, Catin parut à ſon retour avec la ſatisfaction, que perſonne n'étoit informé

de ſon avanture & elle ſeroit encore ignorée ſans une indiſcrete amie de ſa mere.

Les ſujets de l'opéra contraignirent, faute de payement, le Sieur Franciſque à leur abandonner la diréction, & la recette, pour être partagée au prorata de leurs apointemens. Afin de ſoutenir le ſpectacle, Monſieur Duliz leur fit les avances des habits de l'europe galante, que l'on mit au Théatre avec ſuccés. Mademoiſelle Franciſque deſeſperée de n'avoir plus le maniement de la caiſſe, en avertit ſes créanciers, qui accompagnés d'un huiſſier ſe tranſporterent au lieu où ils firent tout ſaiſir un jour de repréſentation, qu'on avoit été obligé de renvoyer du monde.

Cetre directrice, pour colorer ſa trahiſon, feignit toutes les marques d'un vrai deſeſpoir, même juſqu'à tomber pluſieurs fois en foibleſſe; mais les Acteurs qui la connoiſſoient, indignés de ſa fourberie, voulurent ſe retirer; & ce ne fut que ſur l'aſſurance de la part des créanciers, d'être exactement payés de leur dû, qu'ils conſentirent à continuer leurs ſervices; cependant comme on leur manqua de parole, tout ceſſa en moins d'un mois.

Franciſque & ſon épouſe, accablés de dettes, ſe trouverent alors dans un grand embarras. Perſecutés de toutes parts, & ne ſachant comment ſe tirer d'affaire, il eurent recours à monſieur Duliz, qui obtint de Monſieur le comte de Tharouca un ſauf-conduit pour un proſcrit de France nommé Desjardins à relever l'opéra de la Haye. Elle s'y rendit avec ſes principaux ſujets, & elle y auroit gagné des ſommes immenſes, ſans la mauvaiſe conduite de monſieur Desfontaines ſon prétendu mari. Il dépenſoit l'argent des recettes en bonne chére, au jeu, & porta les choſes à un tel excès, que cette demoiſelle, au

nom

nom de laquelle étoit les engagemens, fut arrêtée priſonniére au bout de ſept à huit mois.

Il eſt à remarquer que Monſieur Duliz le pere, qui n'avoit des yeux que pour elle, dont la bouche ne ceſſoit d'en chanter les louanges, enfin ſon plus zelé partiſan, lui rendit pluſieurs viſites; & afin de lui aider à ſúporter facilement ſa diſgrace, il lui fit preſent une ſeule fois de deux eſcalins *

Je n'aurois jamais avancé ce trait incroyable, s'il n'étoit connu de toute la Haye. Il paroitra moins ſurprenant, quand on ſaura que ſon fils qui lui avoit acheté une petite maiſon, où il vivoit en particulier après la mort de monſieur & madame Pinto, le faiſoit ſervir par ſes domeſtiques, & pourvoyoit à ſes beſoins, faute de quoi il ſe ſeroit laiſſé manquer de tout. Ce n'étoit qu'avec une peine extrême qu'on le déterminoit à ne ſe plus ſervir des hardes hors d'état d'être portées. Si on lui envoyoit quelques choſe à manger dans la primeur, il en demandoit le prix, & dans la crainte de le mettre en colére, on n'en accuſoit que le quart de ce que cela avoit couté. Ayant perdu ſon epée, pour ne pas faire la dépenſe d'en acheter une autre, il s'en ſeroit paſſé le reſte de ſa vie, ſans une de hazard qu'on lui perſuada être la ſienne qui avoit été retrouvée. Pour ne pas devenir ennuyeux, j'omettrai cent choſes qui n'ont point d'exemples ſur la lezine : à cela près c'étoit un fort honnête homme, & incapable de faire du tort à qui que ce ſoit.

Des Ambaſſadeurs, dont les fonds commençoient à s'épuiſer, étudiérent monſieur Duliz, & flatterent ſa vanité. Ils lui donnérent des marques d'eſtime, de conſidération, & de la plus ſincére amitié. Un de ces Seigneurs, pouſſa la politique juſqu'à

* Cela fait environ quinze ſols de notre monnoye.

ne pas paſſer un jour ſans le voir, ou s'informer par un Gentilhomme de ſa ſanté. Au bout d'un tems; après des proteſtations reciproques d'être éternellement l'un à l'autre, ils rompirent du pain, pour ſervir de ſceau à une alliance qui ne devoit finir qu'avec la vie : cérémonie, je l'avoue, dont juſqu'alors je n'avois jamais entendu parler, & que le Juif a payé cherement. Ce Miniſtre lui ayant emprunté des ſommes conſidérables, avec peu d'eſpoir d'en être jamais rembourſé,

Il n'a pas eu la même confiance au feu Marquis de Montéléon Ambaſſadeur d'Eſpagne, qui pour en obtenir quelque argent dont il avoit beſoin fut contraint de lui donner ſa belle vaiſſelle d'argent en gage. Elle lui manqua à l'occaſion de madame la Comteſſe de Rupermonde que ſes affaires appellerent à la Haye. Toutes les perſonnes de conſideration ſe firent un honneur de la regaler. Monſieur de Montéléon ſouhaitant faire les choſes avec décenſe, ſe trouva dans un cruel embarras, quand ce vint à ſon tour, Il envoya ſon maitre-d'hôtel prier monſieur Duliz de lui remettre ſa vaiſſelle d'argent pour un ſeul diner, ce qu'il refuſa durement, & ce ne fut qu'après pluſieurs allées & venue de Dom-Franciſque fils du Marquis, qu'ils conſentit qu'on l'emporta, à condition qu'elle ſeroit raportée le ſoir, ce qui fut executé.

Un châtré Italien, nommé Jacques, qui avoit été muſicien, enſuite écuier du Marquis de Beretti-Landi, fit le voyage de ſon pays à la Haye, à l'occaſion d'une ſomme d'argent que monſieur Duliz lui avoit procurée, & qu'à ſa priére il gardoit pour la lui faire valoir. Notre incommode ne ſe contenta pas de donner à cette occaſion des marques de la plus indigne ingratitude. Croyant Catin un excellent parti, conjointement avec la Roger, il chercha les moyens

yens de la ſéduire, prit les méſures de l'enlever, & la faire épouſer à un de ſes neveux. La choſe auroit réuſſi, ſans un laquais qui en avertit mademoiſelle Rochoir. Cette pauvre femme fut d'autant plus piquée contre la Roger, qu'elle continuoit à lui donner ſa table. Lorſqu'elle lui témoigna ſon mécontentement, la Roger ne lui répondit que par des brutalités, & des impertinences atroces; de ſorte que mademoiſelle Rochoir fut contrainte à lui défendre ſa maiſon.

La Roger pour s'en vanger, préſenta un mémoire à monſieur le Baron de Bouchelar, grand-Bailly & Préſident de la chambre des nobles, où elle expoſoit que, monſieur Duliz non content d'avoir entretenu avec ſcandale pendant un lon-tems mademoiſelle Rochoir, s'étoit porté à cet excès de lier un commerce criminel avec Catin ſa fille, dont il étoit venu un enfant qui avoit contre les loix, été enterré furtivement, ſans en avertir la juſtice. Cette affaire devint ſi ſérieuſe qu'elle auroit conduit monſieur Duliz à l'échafaut, ſans la protection de monſieur le Comte de Tharouca, qui s'y employa de tout ſon pouvoir, & qui après bien des peines, l'accomoda moyennant une ſomme conſidérable d'argent.

Notre héros n'oublia rien de ce qu'il crut capable de ſoulager monſieur ſon pere, à qui il étoit ſurvenu un mal dangereux. Il porta ſon zele juſqu'à faire venir en chaiſe de poſte un fameux chirurgien de Paris, qu'on defraya magnifiquement ſur la route, & qu'on logea à la Haye chez le plus fameux traiteur, avec ordre de le bien regaler. On dit au bonhomme qu'il ſe trouvoit par occaſion ſur le lieu, ſans cela, il ſeroit plutôt laiſſé crever, que de conſentir à être gueri à ſi grands frais; lorſqu'il fut hors d'affaire, monſieur Duliz récompenſa généreuſement cet operateur, qui gagna plus de deux cens louis à d'autres particuliers.

Cela

Cela ne prolongéa la vie que pour peu de tems au vieux Juif, il lui falut la quitter, & abandonner des richeſſes immenſes à ſon fils, qui par cette mort ſe trouva chargé de biens : Juſqu'à lors il s'étoit contenté d'une maiſon tres-modique qu'il tenoit à bail. Les affaires de monſieur Perere l'ayant obligé de ſe défaire de la ſienne ſuperbement bâtie, & qu'on ceſſoit à peine de finir. il profita de ſa diſgrace, l'acheta le quart de ce qu'elle avoit couté, & par les grandes dépenſes qu'il y a faites depuis, elle peut paſſer pour un lieu digne de la curioſité des étrangers.

Après le deuil de ſon pere, il augmenta ſes équipages, prit un plus grand nombre de domeſtiques, qu'il eut ſoin de tenir toujours magnifiquement vêtus, auſquels il entretenoit un perruquier pour les poudrer, & friſer tous les jours. Leur cuiſine ne repondoit pas à leurs ajuſtemens. A diner, un morceau de bœuf bouilli en maniére de hochepot avec des racines, le ſoir dupain, & du beurre, étoient & ſont encore aujourd'hui leur ordinaire de toute l'année, ſans jamais y rien changer. Il eſt vrai qu'ils s'en dédommagenr furtivement ſur le vin, la clef de la cave leur étant très indiſcrètement confiée. S'ils étoient moins ſenſuels, la modeſtie de la table du maitre devroit leur ſervir d'exemple, puiſque du tems même de ſa femme & de ſes deux filles, on ſe contentoit de rôtir la moitié d'un poulet pour leur ſouper, circonſtance très-veritable & facile à prouver. quelque incroyable qu'elle paroiſſe.

Pour que rien ne manquât à l'envie de briller à l'exterieur, il fit faire un grand nombre de vaiſelle godronnée, ſans oublier un ſuperbe ſurtout, pot à oilles terrines, caiſſes; en un mot ce qu'on peut ſouhaiter en argenterie la mieux étoffée, & des plus à la mode. Afin de rendre Paris témoin de ſon bon gout & de ſes richeſſes, on fit de grands préparatifs pour

ce

ce voyage, & il ſe mit en route avec l'appareil d'un ambaſſadeur.

Lorſqu'il arriva à cette grande ville, où on lui avoit loué un hôtel garni, il falut dans les commencemens, faute de connoiſſance, qu'ils ſe contentât à voir des gens de peu de choſe, qu'il défrayoit & qui le conduiſoient par tout. Cela diminua l'idée qu'on auroit eu de lui. Car que pouvoit-on penſer de la liaiſon où il ſe trouvoit avec des perſonnes connues, pour ne fréquenter que des domeſtiques, quelques choriſtes, & figurans de l'opéra? Les ſpectacles & les promenades, lui furent d'une grande reſſource. Ce fut à une de ces promenades que le frappa une jeune beauté, accompagnée de deux ou trois demoiſelles. Il s'informa inutilement qui elle étoit: Le hazard voulut qu'il ne ſe trouva perſonne de ſa connoiſſance. Comme il firent pluſieurs tours dans la même allée, il eut le plaiſir de la voir à differentes repriſes. Chaque fois qu'il paſſoit auprès d'elle, il étoit ſurpris d'une nouvelle admiration; & lorſqu'elle ſe retira, il lui ſembla qu'on lui enlevoit la meilleure partie de lui-même. Malgré le ſoin qu'il prit à cacher le trouble de ſon ame, ceux qui étoient avec lui s'apperçurent de ſes inquiétudes & de ſes diſtractions. & il retourna à ſon hôtel ſi ſombre & ſi rêveur, qu'il leur parut tout changé.

L'image de cette inconnue demeura tellement gravée à ſon imagination, qu'elle lui paroiſſoit toujours preſente; & ſi elle lui échappoit pour quelques momens, il ſe la rappelloit avec une volupté que juſqu'à lors il n'avoit jamais ſenti. Il en fut occupé de maniére qu'il en perdoit preſque l'uſage des ſens. Ne doutant point qu'elle n'eut autant d'eſprit que de charmes, ſon cœur lui accordoit toutes les perfections, d'une perſonne à laquelle il ne reſte rien à deſirer.

Pour-

Pourquoi, ſe diſoit-il quelquefois à lui même, me prévenir d'une paſſion que je ne ſens déja que trop violente, pour une inconnue que je ne verrai peut-être jamais, & dont je ne puis rien me promettre en l'état ou je ſuis, quand même j'en aurois la connoiſſance ? A quoi ſert de me repaître de chimeres, & de me flater d'un eſpoir imaginaire ? Sans me former les idées d'un bonheur que je ne dois pas eſperer, il faut la banir de ma mémoire ; oui, il le faut pour ma tranquillité, & je vais y travailler de tout mon pouvoir.

Quelques momens après ſe retraçant les traits & les graces de cette belle fille, il comprit qu'elle lui avoit fait plus d'impreſſion à une ſeule vue, que tout ce qu'il avoit connu par le paſſé. Il retourna pluſieurs fois à la même promenade, dans l'eſperance de la revoir, viſita les Egliſes, les lieux hors de Paris les plus fréquentés, ce qui fut toujours ſuivi du déplaiſir de ne la pas rencontrer ; & ſes ſoins ſe trouvant inutiles, il reprenoit le chemin de chez lui, accablé de mélancolie, & plus amoureux que jamais. Enfin paſſant un jour dans les ſales du Palais, il apperçut l'idole de ſon cœur à la boutique d'une coëffeuſe, où elle achetoit quelques garnitures.

Dans une joye extrême il fut tenté de l'aborder ; mais retenu par une certaine timidité, il ſe contenta d'ordonner à un laquais de ne la point quitter juſqu'à ce qu'il eut découvert ſa demeure & qui elle étoit. Il lui raporta que ſon pere, nomme monſieur Gelé avoit fait un commerce conſidérable de dentelles, où il avoit aquis aſſez de bien pour vivre commodement avec ſa famille, compoſée de cette jeune demoiſelle, & d'un fils Conſeiller au Chatelet.

Monſieur Duliz imagina differens moyens de s'introduire chez elle ; rien ne lui parut de mieux que d'engager un de ſes courriers d'amour à s'inſinuer dans

dans l'eſprit du Conſeiller, & de lui en procurer la connoiſſance. Il fut facile à cet intriguant de réuſſir. Un caffé que le magiſtrat fréquentoit les après-diner, lui en facilita les moyens. Notre mercure le prévint par ce qu'il crût capable de le gagner, l'engagea à quelques parties de promenades, ſuivies d'un bon ſouper, ou d'une collation qui en pouvoit tenir lieu, ſans jamais permettre au jeune Gelé de mettre la main à la bourſe. Il s'ávanca même jnſqu'à vouloir lui prêter de l'argent : Je ſai, lui dit-il un jour, que la fortune vous a mis dans un état commode, que vous êtes revêtu d'une charge honorable, mais je ſai auſſi que vous dépendez d'un pere & d'une mere ; c'en eſt aſſez pour n'avoir pas toujours de quoi faire face dans les occaſions, ainſi je vous prie de ne me pas épargner, & de compter ſur cens louis qui ne vous manqueront pas au beſoin, dont je ne ſouhaite être rembourſé que quand ils vous deviendront ſuperflus. Vos maniéres généreuſes, lui répondit le Conſeiller, me pénétrent de la plus vive reconnoiſſance, mais permettez-moi de n'en pas mes uſer. Mes parens me fourniſſent ſuffiſamment de quoi figurer ſelon mon état, ajouta-t il, & je vous rends mes très-humbles graces de vos offres, dont je me tiens auſſi redevable que ſi je les acceptois. Je veux, lui dit une autre fois le mercure, vous preſenter à l'homme le plus aimable, le plus gracieux, le plus prévenant & le plus riche de la Hollande. Vous verrez par la maniere dont vous en ſerez reçu le cas qu'il fait de ceux auſquels je prends quelque part. Il brilleroit à l'égal d'un ſouverain, ſi ſa modeſtie ne mettoit un frein à ſa généroſité ; mais dans l'intérieur de ſa maiſon, tout n'y reſpire que la magnificence. Sa table auſſi abondante que délicieuſement ſervie, eſt ouverte à tous les honnêtes gens qui ont

auprès

auprès de lui le moindre accès ; & quand il vous aura vu une seule fois, vous ne pourrez lui faire un plus grand plaisir, que d'en user tout le tems de son sejour à Paris. Je ne refuse pas, lui répondit le Conseiller, l'honneur de rendre mes devoirs à un Seigneur dont vous me faites un si beau portrait, & ce me sera un surcroit d'obligation, si vous me procurez l'avantage de le saluer. Ils prirent un jour leur rendez-vous au Caffé ordinaire, d'où ils allerent chez M. Duliz, qui accabla le Conseiller de politesses & qui le retint à diner.

Un coup d'œil à un valet de chambre, fut le signal pour que rien ne manquât à la bonne chére. On étalla la belle vaisselle les domestiques, sans oublier le cocher & le postillon, qui parurent dans tout leur lustre ; & le robin, quoi que prévenu, fut ébloui de cet appareil.

Monsieur Duliz ne differa que jusqu'au lendemain à lui rendre sa visite. Pour ne le pas manquer, il prit le moment qu'il sortoit de Table. Le Conseiller confus de son attention, l'en remercia dans des termes les plus respectueux. Son pere, sa mere & la belle Gelé, se joignirent a lui pour témoigner à notre héros combien ils étoient sensibles à l'honneur qu'il leur faisoit. Monsieur Duliz dans un embarras extrême n'avoir presque pas la force de parler. Uniquement occupé du charmant objet dont il étoit épris, à peine répondoit il aux honnêtetés de ses parens. Une partie de jeu que l'on fit pour l'amuser le retint jusqu'à la nuit close, & il se retira chez lui l'esprit si rempli de sa nouvelle maitresse, que la douceur du sommeil lui en fut interdite.

Dans la crainte qu'il ne parut trop d'affectation s'il retournoit le jour suivant à la maison de monsieur Gelé, afin de se dissiper, il partit pour Versailles, où il se trouva au diner du Roi, & où il vit monsieur le Duc

Duc de Luxembourg, & monſieur le Comte de Lorge qu'il avoit connu à la Haye, Monſieur le Duc de Luxembourg l'honora de beaucoup de politeſſe, mais à peine fut il regardé de monſieur le comte de Lorge, ce qui le mortifia infiniment.

Tous les lieux, où n'étoit pas mademoiſelle Gelé, lui paroiſſant inſuportables, il fit peu de ſéjour à la Cour, & ſe rendit plein d'impatience à paris. Son mercure, dès qu'il y fut arrivé, pria de ſa part le Conſeiller à ſouper, & de l'accompagner à l'opera. Il y trouverent un ami du Conſeiller plein de vivacité, qu'ils engagérent d'être des leurs. Dans les entr-actes, le portrait qu'il leur fit de chaque Actrice les rejouit beaucoup. La magnificence de leurs meubles, ajouta-t-il, la richeſſe de leurs garderobes, de leurs pierreries, la bonne chere qu'elles font aux dépens de leurs dupes & les hommages que leur rendent quelques Seigneurs, les enorgueillit juſqu'à oublier la baſſeſſe de leur naiſſance. Cette grande que vous avez admirée, n'eſt que la fille d'un miſerable ſavetier, Elle ſe donne les airs d'une perſonne de la premiére diſtinction. Un amant qu'elle prévenoit par des careſſes outrées, dont les bienfaits ne lui laiſſoient rien à déſirer, ſe croyoit l'unique objet de ſa tendreſſe; & ſon aveuglement l'auroit pouſſé juſqu'à l'épouſer, ſans une incomodité qui l'obligea d'avoir recours à Caſtel. * N'ayant point d'autre habitude qu'avec cette Demoiſelle, il lui montra ſon état, & lui en fit des reproches améres : Vous êtes indigne de mes regards, lui dit-elle, après la ſanglante injure que vous me faites; votre mal ne peut procéder d'une mauvaiſe cauſe ſi vous m'avez été fidéle, je ſuis prête à m'expoſer aux jugemens des perſonnes en qui vous aurez le plus de confiance,

* Fameux Chirurgien pour les maladies ſecrettes.

fiance, afin de vous prouver combien vous m'acuſez injuſtement. Ces paroles acompagnées de quelques larmes, prononcées d'un air d'aſſurance, produiſirent leur effet ſur l'eſprit du trop credule amant. Il ſe jetta aux pieds de ſa perfide, lui demanda pardon (qu'il eut beaucoup de peine à obtenir; tant elle paroiſſoit outrée de colére) & ſe perſuada que ſon indiſpoſition n'étoit qu'une ſuite de s'être trop échauffé. Il ſeroit reſté du tems dans ſon erreur, ſans la femme de cette actrice, qui ayant eu diſpute avec ſa maitreſſe, l'avertit qu'elle le trompoit. Il réſolut de s'en éclaircir par lui-même. Un jour il fut chez elle à une heure où il n'avoit pat acoutumé d'y aller, monta droit à ſa chambre & la ſurprit entre les bras d'un nouvel amant; il l'accabla de ce qu'on peut dire à une femme en pareille occaſion - pendant que ſon rival, qui laiſſa une partie de ſes hardes, gagna promptement l'eſcalier en un état indécent. La belle lui répondit effrontément qu'il devoit lui ſavoir gré de cette action, ne s'y étant déterminée que pour l'avertir de ſonger à ſa ſanté; au cas que celui qu'elle venoit de favoriſer, ſe trouvat incommodé de ce dont il ſe plaignoit. Son bienfaiteur qui ne prit pas en bonne part cette excuſe, la traita avec mépris, & l'abandonna pour toujours. Il n'y a guères plus de ſureté, continua-t il, avec ces dames que dans les lieux de débauche; & il en eſt peu, qui n'ayent fait quelques retraites à la ſalpètriere. ou chez quelque chirurgien.

Ces Meſſieurs ſortant de l'Opéra, firent une petite promenade au jardin du Palais Royal, de là ils ſe rendirent chez M. Duliz, où on ſervit un excellent ſouper. Ils reſterent lon-tems à table; l'ami du Conſeiller, qui les divertit infiniment par ſa belle humeur, ſe trouvant en pointe de vin, propoſa une

partie

partie de filles. Cela auroit été fort du gout de Monſieur Duliz, car malgré ſa nouvelle paſſion, ſes gens lui en procuroient de tems en tems des plus jolies; mais dans la crainte que cela ne vint à la connoiſſance de Mademoiſelle Gelé, il affecta une repugnance invincible pour ces ſortes de créatures.

Il fut le lendemain l'après-diner chez ſa belle Maitreſſe, où il fit le recit de ſon voyage de Verſailles & de ce qu'il avoit remarqué de curieux; la Mere de Mademoiſelle Gelé étant toujours preſente, pluſieurs jours ſe paſſerent, ſans qu'il trouvat le moment favorable de dire quelque choſe en particulier à cette belle Fille. L'impatience de lui ouvrir ſon cœur le plongeoit dans une réverie, & des diſtractions dont on lui faiſoit ſouvent la guerre : ce qui lui cauſoit de l'embarras, pour n'en pas découvrir le ſujet. Cependant quelquefois à la dérobée ſes yeux s'expliquoient de maniére à faire comprendre à Mademoiſelle Gelé, ce qu'il ſentoit pour elle & il avoit le déplaiſir de voir qu'elle n'y prétoit pas attention.

Une fois qu'on l'entretenoit des environs de Paris, Madame Gelé vanta les beautés de Meudon, & St. Cloud : On m'en a parlé de maniére à exciter ma curioſité, dit Monſieur Duliz, & je voudrois trouver quelqu'un qui y eut des connoiſſances pour m'y introduire. J'aurai l'honneur de vous y accompagner, lui répondit le Conſeiller, quand vous le jugerez à propos, & vous y ſerez reçu comme il convient à une perſonne de votre diſtinction par les Gouverneurs de ces deux châteaux, qui ſont de mes Amis, J'accepte votre offre avec joye, lui repliqua Monſieur Duliz, & elle ſeroit parfaite, ſi Monſieur votre pere, Madame votre Mere, & Mademoiſelle votre ſœur vouloient être de la partie. Madame Gelé en fit d'abord quelque difficulté; mais

Monſieur Duliz l'en pria avec tant d'inſtance, qu'elle ſe rendit à ſes empreſſemens. On prit un jour : Il envoya la veille un traiteur préparer un ſuperbe dîner à Meudon, & un autre à S. Cloud, avec ordre de leur tenir prête une magnifique collation aubas de la caſcade.

Cette compagnie partit de Paris à huit heures du matin & eut lieu de ſe louer des attentions du Gouverneur de Meudon, qui vouloit à toute force les régaler. Monſieur Duliz ayant pourvù comme je l'ai déja dit) à ce que rien ne manquât pour faire bonne chére, l'engagea à être des leurs. Au ſortir de table, de petites cariolles les promenérent dans le parc juſqu'à ce qu'ils remontérent en caroſſe; le Gouverneur les accompagna à S. Cloud, où il leur fit voir ce qu'il y avoit de curieux, celui de ce château étant abſent. Après avoir tout viſité, ils ſe rendirent au bas de la caſcade & trouvérent dans le pavillon au-deſſus, un ambigu ſervi de ce que l'on pouvoit ſouhaiter dans la ſaiſon.

En vérité Monſieur, dit Madame Gelé, s'adreſſant à Monſieur Duliz, voilà une dépenſe bien ſuperflue; eſt-il quelqu'un de nous en état, après le grand repas que vous venez de nous donner, d'en faire uſage ? Afin d'exciter notre appetit, Madame, répondit Monſieur Duliz, il faut continuer notre promenade; cet exercice ne peut que nous faire du bien; les nuits ſont bélles & il eſt indifferent de partir d'ici dans deux heures, ou à minuit. Apparemment, Monſieur, lui repliqua madame Gelé, vous contez pour rien les mauvaiſes rencontres qui peuvent arriver. Que cela ne vous inquiète pas, Madame lui repartit Monſieur Duliz; quatre laquais à cheval avec des flambeaux & ſix hommes en armes, qui ſont actuellement par mes ordres à la belle image * nous mettront

* La plus fameuſe auberge de S. Cloud.

mettront à l'abri de toute insulte. Je suis confuse, Monsieur, reprit Madame Gelé, de vos attentions, & je ne sai comment nous pourrons les reconnoitre. C'est si peu de chose, lui dit Monsieur Duliz, que vous ne devez pas m'en tenir compte; je voudrois pouvoir vous témoigner combien je vous honore & ce qui vous appartient. Le concierge les mena dans le grand parc à une maison qui avoit été à Madame de Grancé, où ils firent une partie de quadrille, en attendant le souper composé de ce qu'on avoit préparé pour la collation; & il ètoit près de trois heures du matin, lorsqu'ils se mirent en chemin avec leur escorte.

La famille de Monsieur Gelé charmée de Monsieur Duliz, excepté la jeune Demoiselle) c'étoit à qui lui marqueroit le plus d'empressement, lorsqu'il venoit chez eux. Une legére indisposition obligea une fois cette charmante fille à garder le lit. S'étant trouvée un peu mieux l'après diner, elle se leva, & parut le reste du jour dans un négligé très propre. Monsieur Duliz la surprit seule occupée à la lecture. J'ai été allarmé, Mademoiselle, lui dit-il, en la saluant: lorsqu'on m'a appris votre incommodité; mais votre bon visage me rassure. Vous me faites trop de grace, Monsieur, lui répondit elle, de prendre quelque part à ma santé; ce que j'ai souffert n'étoit qu'un mal de tête qui n'a pas eu de suite. Les moindres choses qui vous regardent. Mademoiselle, lui répliqua mousieur Duliz, me touchent sensiblement; ensuite il hazarda de lui déclarer sa passion; & lui dit tout ce qu'un amour tendre & violent peut inspirer à un homme vraiment épris. Vous oubliez apparemment, Monsieur, lui répondit Mademoiselle Gelé, (après l'avoir écouté sans l'interrompre(la différence de nos réligions, & que vous êtes marié. Vos maniéres polies, & généreuses:

lorſque vous nous avez honoré de vos viſites, me flattoient que je n'aurois qu'à me louer de vous, & que rien ne diminueroit la haute eſtime que j'en avois conçue ; ſi vous voulez que je conſerve cette bonne opinion, abſtenez vous, je vous prie, de diſcours qui, en l'état où vous étes, ne peuvent que m'offenſer ; & que je ne ſaurois écouter ſans rougir, & ſans reſſentir vivement l'injure que vous me faites. Notre Juif ne ſachant que répliquer, demeura quelque tems interdit, ; cependant s'étant un peu remis : Je n'aurois jamais eu la témérité, Mademoiſelle, lui repartit-il, ſi ce n'étoit dans de vûes légitimes, de vous ouvrir mon Ame ; plût au Ciel pouvoir auſſi bien mériter vos bonnes graces, qu'il me ſera facile de détruire vos objections ! Je ſuis uni, il eſt vrai, à une femme digne de votre pitié ; ſi elle vous étoit connue, & condamnée ſans reſſource des plus habiles Médecins. Repreſentez vous, ajouta-t il, un ſquelette n'ayant pas la force de ſe faire entendre & qui à toute extrémité ne peut paſſer la chute des feuilles : à l'égard de ma réligion, il y a du tems que j'aurois embraſſé la foi Catholique, ſans la conſidération de feu mon pere ; c'eſt à quoi je ſuis réſolu, & de m'établir en France, où je puis rendre des ſervices à l'état avec des biens aſſez conſidérables qui me mettront en droit d'aſpirer aux plus hautes dignités. De plus je croi que vous n'ignorez pas, au cas que ma femme vive, que je ſuis en état de la répudieren me faiſant Chrétien. Si j'etois ſuſceptible d'ambition, reprit Mademoiſelle Gelé, vos diſcours pourroient me flater pour un tems ; mais ils ne me raſſureroient pas entiérement ſur tous les obſtacles que je prévois à l'honneur de vous appartenir. Je n'en connois d'autre, lui dit Monſieur Duliz, que celui de la conquête de votre cœur, ſi vous m'êtes favorable rien ne peut s'oposer à ma felicité, & à partager enſemble ma fortune.

tune. De jeunes Demoiſelles qui vinrent rendre viſite à Mademoiſelle Gelé, interrompirent cette converſation, dont elle fit part à ſa Famille.

Cette affaire, lui dit Monſieur Gelé le pere, demande beaucoup de prudence. Sans vous fonder ſur les paroles de Monſieur Duliz, ni rejetter le don de ſa main tenez-le en ſuſpens: juſqu'à ce que le tems nous découvre, s'il agit de bonne foy, ou non. Pour moi; lui répondit Madame Gelé, j'ai opinion que c'eſt un homme qui cherche á s'amuſer, dont les vues ne tendent qu'à ſuborner notre Fille, & avec lequel il faudroit plutôt que plus tard rompre tout commerce. Votre jugement, Madame, lui repliqua le Conſeiller, eſt un peu précipité; il me ſemble qu'en ſuivant l'avis de mon pere, nous ne courrons d'autre riſque que de voir ma ſœur une des plus riches particuliéres de l'Europe. Je ris de vos débats, leur répartit Mademoiſelle Gelé, permettez-moi comme la partie la plus intéréſſée, de dire ce que je penſe. Outre la diſproportion d'âge de Monſieur Duliz & de moi; je le trouve ſi dégoutant que je préférerai toujours un homme d'une fortune médiocre, ſelon mon inclination, à devenir ſa femme, & paſſer més jours avec lui, dans l'éclat des richeſſes. Vous parlez ſans expérience, Ma chére ſœur, lui dit le Conſeiller, une longue expérience nous accoutume au beau, comme au laid, & rien ne fait notre ſolide bonheur que le bien, & les bonnes maniéres des perſonnes avec leſquelles nous ſommes unis. Il eſt des exemples ſans nombte que la belle figure ne fixe pas toujours notre conſtance. Combien eſt il d'hommes poſſeſſeurs des plus belles femmes, qui leur en préférent d'autres laides à faire peur, & de femmes

qui ſe livrent à des magots ſans mérite, pendant qu'elles ont les maris, les plus aimables, & les mieux faits. S'il ſe trouve de la réalité à ce qui ſe preſente, ajouta-t-il, croyez-moi, ma ſœur, ne le laiſſez pas échaper ; c'eſt un conſeil dont vous vous trouverez bien. Monſieur Gelé le pere ſe joignit au Conſeiller ; & ils dirent des choſes ſi perſuaſives pour appuyer leur ſentiment, que Mademoiſelle Gelé conſentit à la fin, d'écouter Monſieur Duliz, ſans lui témoigner ſa répugnance.

La froideur avec laquelle, elle avoit reçu ſa déclaration, ne l'empêcha pas de lui continuer aſſiduement ſes ſoins, & de l'entretenir de ce qu'il ſentoit pour elle. Aprés avoir employé pendant quelques jours ce qu'il crut le plus capable de lui prouver l'excés de ſa paſſion, voyant qu'elle l'écoutoit ſouvent ſans lui répondre : Serez vous toujours inſenſible Mademoiſelle, lui dit-il une fois, aux maux que vous me faites ſouffrir ? L'amour le plus tendre, & le plus reſpectueux ne ſera-t'il récompenſé que par la plus cruelle indifférence ? & ne puis-je eſperer la moindre part en votre pitié ? J'ai pour vous, Monſieur, lui répondit-elle, les ſentimens de reſpect, & de vénération que vous méritéz ; mais ce n'eſt que par l'aveu de mes parens que je puis diſpoſer de mon cœur, & je me conformerai ſans repugnance à leur volonté, s'ils autoriſent votre recherhe. Je me trouverois beaucoup plus flatté, Mademoiſelle, lui répliqua-til, ſi je tenois mon bonheur de votre inclination, que de votre obéiſſance. C'eſt de quoi, reprit mademoiſelle Gelé, il ne m'eſt pas permis, Monſieur, de m'expliquer preſentement ; peut être même en ai-je trop dit. Monſieur, & Madame Gelé avec le Conſeiller, qui venoient de voir une couſine dangereuſement malade, interrompirent cet entretien.

tien. Enſuite des premiéres civilités & que chacun eut pris ſa place. J'ai à vous apprendre, dit Monſieur Duliz s'adreſſant aux parens de ſa Maitreſſe, la choſe qui m'interreſſe le plus, & dont vous êtes les arbitres ; me traiterez vous favorablement ? Soyez perſuadé, Monſieur, de notre zele, lui répondit monſieur Gelé le pere, lorſqu'il s'agira de votre ſervice. Monſieur Duliz, ſans oublier un détail de ſes biens, lui répéta la même choſe dont il s'étoit expliqué avec Mademoiſelle Gelé auſujet de ſa femme, de ſon changement de réligion, & ſa réſolution à s'établir en France. Je compte pour rien, Monſieur, ajouta-t-il, les avantages que j'ai reçu de la fortune, ſi je ne les partage avec Mademoiſelle votre fille. Au premier moment que j'ai eu l'honneur de la voir ; j'ai conceu pour elle la plus violente paſſion qui fut jamais. Ses rares qualités, depuis qu'il vous a plû me permettre un libre accès chez vous, me cauſent une admiration qui ne peut êtrê égalée que par mon amour. Elle a tout ce qui peut rendre un homme parfaitement heureux, & rien ne manqueroit à ma félicité, ſi, joint à quelque retour de ſa part, je pouvois mériter vos ſuffrages. En attendant les avantages que je veux lui faire, je commencerai, avant mon retour en Hollande, par le don d'une terre de ſept à huit cens mille livres, qu'on achetera en ſon nom, & dont je fournirai les fonds dès qu'on en aura trouvé une près de Paris. Vous aurez la bonté de me dire, après vous être conſultés, ſi je ſerai aſſez fortuné de l'obtenir à ce prix. Comme je ne doute point, Monſieur, lui repliqua monſieur Gelé, de la droiture de vos intentions, & de la ſincérité de vos paroles, j'accepte ſans différer l'honneur que vous faites à ma fille. J'eſpere qu'elle y ré-

pondra par tout ce qu'une honnête femme doit à un Mari genereux qui l'a comblée de ſes bienfaits. Monſieur Duliz le remercia en des termes pleins de reconnoiſſance, ſe leva de ſon ſiége, & transporté de joye, ſe jetta aux pieds de ſa Maitreſſe, lui prit une de ſes belles mains, que pour la premiére fois, il baiſa amoureuſement, en lui demandant ſi elle conſentoit à la grace que Monſieur ſon pere lui accordoit. La modeſtie de mon ſexe, Monſieur, lui répondit Mademoiſelle Gelé, les yeux baiſſes avec un rouge qui lui monta au viſage, ne me permet pas de vous témoigner, combien je ſuis ſenſible à toutes les marques que vous me donnez de votre eſtime. On parla de differens arrangemens, & Monſieur Duliz fut regardé depuis comme enfant de la maiſon.

Il fit des preſens magnifiques de pierreries, & d'habits à cette charmante Fille, ſans compter ce qu'il donna à ſes parens, inventa chaque jour de nouvelles parties de plaiſir, & jamais il n'avoit paru ſi content. Cela ne le détourna pas cependant de la curioſité d'entendre les plus habiles Muſiciens. Monſieur Couperin (qui lui fit preſent de ſes œuvres) & Mademoiſelle ſa Fille le charmérent du clavecin ; Monſieur Forcroi le pere lui cauſa par ſa viole beaucoup d'admiration. Pour entendre le fameux Monſieur Marais, du même iuſtrument, il le prévint par un preſent d'excellent tabac d'Eſpagne, dont il étoit grand amateur. Il viſita auſſi Chantilly, Saint Maur, Choiſy, où il eut l'honneur de voir Madame la Princeſſe de Conti, premiére Douairiere, dont il fut parfaitement bien reçu, qui ordonna à Monſieur Dujon, ſon premier Ecuyer, de lui faire voir ce qu'il y avoit de curieux & de lui préſenter la collation.

Il n'a pas répondu aux gracieuſetés de cette grande Princeſſe ; elle chargea Monſiéur Couperin de lui demandé

demander, en lui donnant ſes ſûretés, cent mille livres à emprunter, dont elle avoit béſoin pour acheter un régiment à Monſieur le Chevalier de la Valliére, qu'il refuſa vilainement. Je croi que ſon argent auroit été mieux employé à obliger une perſonne d'un ſi haut rang, que de dépenſer ſans reſſource, comme il a fait, plus du triple avec une proſtituée qui ſe moque de lui, & qui le tourne en ridicule.

Notre héros ſe propoſa de parcourir toute la France, & voulut que ce fut dans un éclat qui manifeſtât ſon pouvoir, à quoi il réuſſit parfaitement. Lui, & un de ſes parens qu'il entretenoit, nommé Delſot, avec chacun leur chaiſe de poſte, ſe mirent en chemin accompagnés de deux valets de chambre, quatre laquais, un homme pour tuer leurs viandes, ſuivant l'uſage des Juifs, & eſcortés par un Officier d'Infanterie, un petit Gendarme & de Dudar, tous les trois armés juſqu'aux dents.

On peut dire qu'il n'entreprit ce voyage que pour éprouver où étoit le meilleur air, n'ayant ſejourné en aucun lieu; de ſorte qu'il traverſa les Provinces avec une rapidité égale à celle du vent, n'eut d'autre plaiſir que de voir travailler les payſans dans les campagnes, n'apprit l'uſage, & ce qu'il avoit de remarquable aux différens endrois de ce grand Royaume, que dans les auberges où il s'arrêtoit à coucher.

Les noms de Monſeigneur, & d'Alteſſe lui furent prodigués ſur la route; il n'y avoit que les villes de parlement, & d'Intendance où par modeſtie, il ne ſe faiſoit pas annoncer, & où il obſervoit l'incognito; ſes gens, par-tout ailleurs, le diſant prince Allemand.

On fut ſurpris trois ſemaines après ſon départ, de le voir de retour à Paris. Chacun crut qu'il n'avoit tout-au-plus été qu'en Tourraine: lorſqu'il aſſûra avoir fait le tour de cette

vaſte Monarchie en ſi peu de tems. Comme ces ſortes de voyages ne s'entreprennent que par curioſité, ou dans la vûe de s'inſtruire, ni l'un, ni l'autre ne devant être ſatisfaits. on admira ſon extravagance, y ayant des villes en France, qu'à peine huit jours ſuffiſent pour en connoître les beautés.

Ses affaires qui l'appellérent en Hollande, l'obligérent à ſe ſéparer de mademoiſelle Gelé. Il n'oublia ni ſermens, ni proteſtations de lui être fidéle, la recommanda à ſes parens, comme la meilleure partie de lui-même, & les pria de ne rien négliger à l'aquiſition de la terre promiſe. Il engagea auſſi le Conſeiller dé l'accompagner à la Haye, afin d'y être témoin de ce qu'il avoit avancé au ſujet de ſa femme, dé ſorte qu'ils s'y rendirent eſcortés des mêmes gens dont il venoit de ſe ſervir.

Le Magiſtrat & le Gendarme occupérent la maiſon de feu monſieur Duliz, où notre héros, qui ordonna à Rognon de les bien régaler (ſans avoir égard à la dépenſe) leur fournit abondamment le meilleur vin de ſa cave, s'appliqua à bien divertir le Conſeiller, à qui il fit voir ce que la Hollande a de curieux ; & après environ un mois de ſejour, il l'accabla de preſens pour lui, & mademoiſelle la ſœur.

La famille du Magiſtrat fut charmée au récit qu'il leur fit des richeſſes, & de la bonne réception de M. Duliz. Mademoiſelle Gelé lui en écrivit une lettre de remerciemens, où elle joignoit plus que de l'eſtime aux termes de reconnoiſſance. Ils eurent un commerce reglé pour ſe donner de leurs nouvelles, qui ne fut interrompu que par la découverte d'une terre telle que le Juif avoit marqué la ſouhaiter. Mademoiſelle Gelé lui en fit part, & le ſollicita à ne pas manquer une ſi belle occaſion, mais il uſa de défaites pendant un tems ; à la fin ſe voyant preſſé de cette aimable fille, voici ce qu'il lui marqua.

„Des

„ Des raiſons, Ma belle Demoiſelle, m'obligent „ à prendre d'autres arrangemens que ceux dont „ nous étions convenus. Contraint à ne pouvoir „ quitter la Haye, je vous prie de vous y rendre, „ m'étant impoſſible de vivre éloigné de vous. Vous „ ne devez y avoir aucune répugnance : lorſque „ vous conſidererez que c'eſt à la ſollicitation d'un „ homme deſtiné à l'honneur d'être votre époux. „ Outre un bel équipage & nombre de domeſtiques „ uniquement pour vous ſervir, je ferai meubler une „ maiſon, que vous trouverez garnie de ce que je m'i- „ maginerai vous être le plus agréable. J'attends „ avec autant de crainte que d'impatience votre ré- „ ponſe, elle décidera du ſort de celui qui ne ceſſera „ jamais d'être, Mademoiſelle, Votre &c.

Mademoiſelle Gelé & ſa famille juſtement offenſées d'une auſſi impertinente propoſition, ne ſavoient ſi cela méritoit de lui écrire. Après avoir bien balancé, madame Gelé le fit en ces termes.

„ Quelles ſont vos idées, Monſieur, ſur la dé- „ marche que vous voulez exiger de ma fille, n'é- „ tant pas en état de lui donner la main? elle ne „ convient tout au plus qu'à une avanturière, & „ je ne croi pas que Mademoiſelle Gelé vous ait „ donné lieu de la ſoupçonner de ce caractére. Nous „ vous avons écouté avec confiance pendant que „ nous vous avons cru de bonne foi ; mais les choſes „ changeant de face, reſtons, s'il vous plait, de part „ & d'autre tranquiles & demeurons comme nous „ ſommes ; c'eſt la grace que je vous demande, „ Monſieur, Votre &c.

Monſieur Duliz fut très-mauvais gré à Mademoiſelle Gelé d'être honnête fille, & peſta beaucoup contre ſa vertu. Ne pouvant réuſſir à l'avoir pour Maitreſſe, il voulut ſe faire rendre ce qu'elle lui coutoit. Un commiſſionnaire à Paris fut chargé de deman-

demander en juſtice le rembourſement d'un mémoire qui contenoit juſqu'aux moindres choſes dont il l'avoit gratifiée, elle & ſa Famille, d'expoſer que le tout étoit des avances à leurs priéres, & des achats par commiſſion. Rien ne fut plus facile que de montrer clairement l'irrégularité de ce procédé. On prouva que Monſieur Gelé avec un bien capable de ſoutenir honorablement ſa femme, & ſes enfans, les avoit ſelon léur état, toujours abondamment pourvu du néceſſaire, & qu'on ne pouvoit le ſoupçonner, ſans être convaincu qu'il eut entiérement perdu l'eſprit, d'auoir emprunté pour des choſes ſuperflues de quoi le réduire à l'aumone; que Monſieur Duliz, lui ayant demandé ſa Fille én mariage, voulut abſolument en qualité de ſa future épouſe, qu'elle parut dans un état au-deſſus d'une bourgeoiſe; qu'il s'étoit porté par vanité & de ſon propre mouvement à une dépenſe d'habits, & autres ornemens de femme, qu'on lui reſtitura en nature à la premiére réquiſition, ne voulant rien retenir de ce qui venoit de lui, & même oublier ſon nom, s'il étoit poſſible.

Les juges convaincus du bon droit de Monſieur Gelé, auroient prononcé en ſa faveur, ſans un Ambaſſadeur qui prenant fait & cauſe pour Monſieur Duliz, repreſenta que, ſi les femmes galantes ſe trouvoient autoriſées à duper les étrangers, Cela cauſeroit un notable préjudice à la France d'autant qu'ils s'abſtiendroient d'y venir, dans la crainte de cet inconvenient; à quoi pouroit beaucoup contribuer Monſieur Duliz par ſes grandes relations, aucas qu'on lui déniât la juſtice qui lui étoit due, & qu'il ne lui convenoit point de reprendre des effets peut-être à demi uſés; mais la reſtitution de ſon débourſé. Monſieur Gelé fut condamné & aux frais du procès; ce qui a cauſé ſa ruine totale, & celle de ſa Famille.

Les

Les Agens de Monſieur Duliz, pour le dédommager de la perte de Mademoiſelle Gelé, lui procurérent de Paris une jeune perſonne toute charmante, à qui il loua, & meubla une maiſon près la porte de Scheveling. Ayant été averti de jour de ſon arrivée, il fut au-devant d'elle, & la trouva au deſſus du portrait qu'on lui en avoit fait. Ravi de cette nouvelle aquiſition ; il la conduiſit au lieu qui lui étoit deſtiné, où rien ne fut oublié pour la bien recevoir. Enſuite de quelques douceurs, après avoir ſoupé enſemble : je ſens, lui dit il, que je ſerai le plus heureux de tous les hommes & que je vous aimerai toujours : ſi vous ne troublez ma felicité par une inconſtance, qui n'eſt que trop ordinaire aux perſonnes de votre ſexe ; mais ſi vous m'êtes fidéle, je vous en recompenſerai par toute ma tendreſſe & des biens qui ſurpaſſeront votre eſperance. Cette jeune perſonne le regardoit avec des grands yeux, ſans preſque lui répondre. Il atribua ſon ſilence à une timidité qui la lui rendit plus chére, ſe perſuadant, comme ſes agens le lui avoient mandé, qu'elle n'avoit jamais connu d'homme : quoiqu'ils l'euſſent pris dans un lieu public. Cette intrigue, qu'il n'avoit confie qu'à ſon valet de chambre favori nomme Varenne, fut tenue fort ſecrette ; c'étoit avec de grandes précautions qu'il ſe rendoit tous les jours chez cette nouvelle Maitreſſe, à qui il donnoit des marques d'un ſincére attachement ; mais la petite créature ſe ſentoit pour lui une vraye averſion, n'y repondoit que par les careſſes qu'exigeoient ſa politique, afin d'en tirer un meilleur parti, ſans pouvoir vaincre lé dégout qu'elle avoit pour ſa perſonne : elle s'accommoda beaucoup mieux de Varenne, qui s'aviſa de lui en conter. Que ton Maitre eſt haïſſable, lui dit-elle, lorſque leur commerce fut lié ! je ne puis le ſouffrir. Il faut

faut aimer ſes écus, lui répondit Varenne, & quand tu en auras bien amaſſé, nous nous marierons enſemble. Tu parles bien à ton aiſe, lui repliqua la Donzelle, & tu tiendrois un autre langage, ſi tu avois comme moi à ſouffrir ſes careſſes. Peut-on ſuporter, continua-t-elle, la puanteur d'un cotaire, la plus affreuſe haleine qu'on puiſſe imaginer, une vapeur empoiſonnée ſortant de trois paires de culottes qu'il ne quitte jamais? Franchement toutes ces choſes me font ſoulever le cœur, lorſqu'il m'approche; & je paye trop chérement ſes bienfaits. De plus, ajouta-t-elle, ſes ſots diſcours m'ennuyent a la mort. Faiſons un enfant, me dit-il en certains momens, ne branle pas, tiens-toi tranquile; enfin tu leverois les épaules aux puérilités qu'il me compte. Je le connois mieux que toi, lui repliqua Varenne, vois ma montre & ma tabatiére d'or, mon beau linge, mon habit auſſi riche & auſſi galonné que celui d'un Marquis, ſans nombre d'autres en ma garde robe, qui ne lui cedent en rien, outre une bonne bourſe de louis; voilà les fruits de ma complaiſance pour ſes défauts; croi-moi, tu te trouveras bien d'en uſer de même. Je ne ſai, reprit la jeune fille en tournant la tête, s'il ſera en mon pouvoir de ſuivre tes conſeils & je crains qu'ils ne paſſent mes forces: en effet elle prit ſes méſures, fit venir un tapiſſier, à qui elle vendit ſes meubles, & s'embarqua pour l'Angleterre avec environ dix mille florins. Monſieur Duliz qui fut au déſeſpoir de ſon départ, peſta beaucoup ſans oſer éclatter, dans la crainte d'apprêter à rire à ſes dépens.

Monſieur Duliz eut la douleur de perdre ſa fille aînée. Cette jeune Demoiſelle étoit extrêmement petite, & contrefaite; mais ſon eſprit & un excellent

cellent naturel ſe dédommageoient de la défectuoſité de ſon corps. Elle ſe trouva un jour incommodée vers les ſept à huit heures du matin. On envoya chercher d'abord un médecin Allemand nommé Venteuſe, dont la ſience ne put gârantir la malade de paſſer à l'autre monde avant le midy. Elle étoit tendrement aimée de ſes parens. Monſieur ſon pere, qui en fut inconſolable, n'a jamais pardonné au Docteur de ne l'avoir pas tiré d'affaire, l'a bani de chez lui; & depuis ce tems là, il n'en ſuporte la vue qu'avec peine.

Sa cadette devint par cette mort une des plus riches héritiéres de l'Europe. Le fils poſthume du feu Baron de Chovalſau, dont la mere avoit augmenté le bien de la moitié, en joignant les interêts des interêts de ſon revenu au principal, parut le ſeul parti convenable à cette Demoiſelle, Le peu de liaiſon des deux familles ſembloit y mettre obſtacle, ſur tout de la part de Monſieur Duliz, qui ne parloit qu'avec mépris des Chovalſau, & en controlloit toutes les actions: cependant au grand étonnement de bien des gens, l'interèt les a uni par ce mariage.

M. Duliz fit les frais de la nôce avec la magnificence d'un ſouverain; il ordonna à ſes correſpondans de Paris de lui acheter, ce qu'il y avoit de plus riche en étoffe & autres choſes prétieuſes pour le jour de la ſolemnité. Lorſque ce jour fut arrivé, on éleva un trône ſuperbe dans une ſalle richement meublée, où ſe placérent à la droite Madame la Baronne de Chovalſau, & à la gauche Madame Duliz. Peu de tems après parut Mademoiſelle Duliz précédée par une jeune fille avec une corbeille dorée pleine de fleurs qu'elle jettoit devant elle, & ſuivie d'un nombre d'àutres, toutes vétues d'une maniére uniforme: après avoir reſpectueuſement ſalué l'aſſemblée; elle prit place auprès de la Baronne de Chovalſau.

L'ar-

L'arrivée du futur époux fut enſuite annoncée par un grand nombre d'inſtrumens. Il étoit entourré de pluſieurs jeunes gens richement vétus, Ceſt une coutume parmi les Juifs de diſtinction de faire préſent aux garçons de la nôce des habits qu'ils portent pour les honorer le jour qu'ils ſe mariént. Un moment avant que le jeune Monſieur de Chovalſau entrât dans la ſalle; Madame ſa Mere jetta un voile à fleurs d'or, & d'argent ſur la tête de Mademoiſelle Duliz. Le futur époux, dès qu'il eut abordé le Trône, fut à ſa Maitreſſe, leva un coin de ſon voile, & lui donna un baiſer. Après quoi il deſcendit auprès du Rabin & des autres Miniſtres de la Sinagogue, qui commencérent à chanter les priéres propres à cette cérémonie; elles furent ſuivies de ſouhaits, toujours en chantant, pour les futurs époux, & les parens des deux Familles qu'on nomma chacun ſelon ſon rang. Lorſqu'on eut ceſſé de prier, on préſenta un verre de vin au jeune Monſieur de Chovalſau, qui en but une partie, & donna l'autre à ſa Maitreſſe. A peine lui eut-elle rendu le verre, qu'il le jetta avec fureur dans un grand baſſin d'argent, où il le briſa en mille piéces. On ôta le voile à la nouvelle épouſe, la ſimphonie recommença, & chacun ſe prit à danſer, ce qui dura juſqu'à l'heure de la comédie, qui ſe repréſenta avec des agrémens de muſique, & de danſe dans une autre ſalle où on avoit bâti un théatre des mieux décoré, & parfaitement illuminé. La compagnie, au ſortir du ſpectacle, paſſa où l'on avoit ſervi pluſieurs tables avec autant de profuſion que de délicateſſe de tout ce que la ſaiſon pouvoit fournir de plus rare, & de plus délicieux. Pendant le jour il y avoit eu au même lieu toutes ſortes de pâtés, viandes froides, liqueurs chaudes & froides, fruits, où chacun s'accomodoit de ce qu'il aimoit le mieux. Il

eſt

eſt à remarquer que les Juifs ne conſomment leurs mariages que huit jours après la célébration.

Un avanturier ſe diſant Capitaine d'un Régiment, dont il portoit l'uniforme, vint à la Haye ſur le prétexte d'une affaire d'honneur qui lui étoit arrivée en France, logea, & ſe mit en penſion chez Rognon, qu'il paya réguliérement dans les commencemens. Comme il s'apperçut que ſon hôte aimoit à boire, la bouteille les lia d'une étroite amitié. Malgré la modicité de ſon équipage, qui ne conſiſtoit que dans ſon habit, & une demidouzaine de chemiſes, on lui fit crédit, lorſque l'argent vint à lui manquer; mais la Femme de Rognon voyant au bout de quelques mois que ſa dépenſe, avec les extraordinaires, ſe montoient à une ſomme conſiderable voulut être payée, ou qu'il lui donnat des ſuretés. Notre avanturier ſe trouva fort embaraſſé & chercha à prolonger le tems, en l'aſſurant qu'il devoit lui arriver bien-tôt une lettre de change. Depuis que vous êtes en diſette d'eſpece, lui dit la Rognon, il me paroît que vous avez bien tardé à la faire venir. Sur ce que l'Avanturier ſe ſervit de mauvaiſes deffaites; je ſai à quoi m'en tenir, reprit la Rognon, en hauſſant la tête, il me vient en penſée un moyen par où vous pourrez vous tirer de peine, & me ſatisfaire, ſi vous ſuivez le conſeil que je vais vous donner. A la Maiſon qui fait le coin, vis-à-vis la Nôtre, continua-t'elle, demeure Mademoiſelle Rochoir. Elle a une fille, qui, après ſa mort, doit heriter de beaucoup de bien, ſans compter que dés à preſent, elle ſe trouve pour la valeur de dix à douze mille florins, ſoit en argent, pierreries & autres bijoux. Il faut que vous gagniez ſa ſervante, afin qu'elle vous en procure la connoiſſance; la jeune Demoiſelle, ajoûta-t'elle, eſt une bonne Bête, facile à perſuader, & votre for-

tune eſt faite, ſi vous pouvez la déterminer à vous épouſer: mais ſur-tout, gardez-vous, pendant que vous lui ferez la cour, que cela ne vienne à la connoiſſance de Monſieur Duliz, & de Mademoiſelle Rochoir: car auſſi-tôt ſa vûe vous ſeroit interdite. Je prendrai ſi bien mes meſures, lui répondit l'Avanturier, qu'excepté la ſervante, perſonne ne s'appercevra de mes démarches; & je ne deſeſpere pas de réüſſir ſur le portrait que vous me faites de la Demoiſelle.

Le faux Capitaine, aſſez bien fait de ſa perſonne, qui ne manquoit pas d'induſtrie, promit une grande recompenſe à la ſoubrette, au cas qu'il parvint à la conquête de ſa jeune Maîtreſſe, s'inſinua parfaitement dans ſon eſprit; de ſorte qu'elle le ſervit de ſon mieux, & lui facilita d'entretenir Catin en particulier. Il dit à cette jeune fille, que l'ayant vûë differentes fois à la Meſſe, chez l'Ambaſſadeur de France, elle lui avoit inſpiré le violent deſir de ne vivre que pour elle; qu'après s'être donné inutilement bien des ſoins, afin de lui déclarer ſa paſſion, il béniſſoit le moment où il pouvoit lui apprendre l'excès de ſon amour, & qu'enfin il dépendoit d'elle de le rendre le plus heureux, ou le plus malheureux des hommes. Catin, à qui il parut aimable, l'écouta ſans le rebuter. Ils reſtérent environ une heure enſemble, & ſe ſéparérent contens l'un de l'autre. Notre Avanturier, avant de quitter ſa Maîtreſſe, lui demanda le moyen de la revoir. Ce n'eſt pas une choſe facile, lui répondit Catin, je ſuis obſédée de maniére que je ne ſaurois rien faire que Monſieur Duliz, & ma Mere n'en ſoient informés par nombre de gens qui viennent ici. Comment, Mademoiſelle, lui repliqua l'Avanturier, avec la mine, & l'action d'un deſeſperé, ſerai-je privé pour

toû-

toûjours de l'unique bien, auquel je puis être ſenſible ? Helas ! continua-t'il, en pouſſant un profond ſoupir, & laiſſant couler quelques larmes, la mort me ſeroit cent fois plus douce. Catin ne pût reſiſter à des mouvemens ſi tendres. Trouvez-vous, lui repartit-elle (après avoir un peu rêvé) tous les matins à huit heures dans la prairie, ſur la gauche de notre jardin, elle n'en eſt ſéparée que par un petit ruiſſeau, où il y a de notre côté une allée couverte, & je ne manquerai pas de m'y rendre. Le faux Capitaine la remercia en des termes pleins de reconnoiſſance d'une ſi grande faveur, & retourna ſur le champ faire part à la Rognon de la maniére dont il avoit été reçu. Voilà qui va à merveille, lui dit la Rognon ; je verrai ce ſoir Catin chez ſa mere, où je vais aſſez ſouvent, & je lui parlerai de façon que je la diſpoſerai à vous vouloir dubien. En effet, outre que cette pauvre fille ne ſe ſentoit deja que trop portée à devenir favorable à cet intrigant, le récit qu'elle lui en fit, acheva de lui troubler la raiſon ; & elle en devint ſi épriſe, qu'elle n'en dormoit ni jour, ni nuit. Les rendez-vous de la prairie, par l'éloignement où ils ſe trouvoient l'un de l'autre, lui parurent incommodes ; elle eut recours à ſa ſervante, qui, pendant que Mademoiſelle Rochoir étoit encore au lit, ſut introduire réguliérement le galant dans une ſalle qui donnoit ſur la rue, où elle les laiſſoit en liberté, dont le faux Capitaine ne manqua pas de profiter, & de porter Catin, après avoir fait faire une ſommation reſpectueuſe à ſa mere, de l'épouſer ſans ſon conſentement, ce qui fut executé premiérement à la Maiſon de Ville, ſelon l'ordre du pays, & enſuite par un Prêtre.

On peut juger combien ce mariage cauſa de déplaiſir à Mademoiſelle Rochoir ; mais ce ne fut

rien en comparaiſon de la fureur de M. Duliz : il oublia avoir ſéduit, & perdu de réputation la Malheureuſe Catin. On lui repreſenta, qu'après s'être livrée à ſa volupté, la reconnoiſſance exigeoit qu'il lui fit du bien; loin de ſe rendre à un ſentiment ſi raiſonnable, il auroit bien voulu la voir accablée de la plus affreuſe miſére. Mademoiſelle Rochoir, dont le cœur eſt des plus compatiſſans, ſe trouva dans l'impuiſſance de la gratifier. Monſieur Duliz, ſelon ſa louable coûtume, ſur le pretexte de regir ſes affaires, lui avoit fait ſigner quelques actes qui l'ont entierement dépouillée de ce qu'il lui avoit donné; de ſorte qu'elle ſe trouve dépendre de lui pour ſubſiſter : ſans cela, il y a du tems qu'elle ſe ſeroit retirée.

Notre héros deſœuvré à la Haye, ſe détermina d'aller une ſeconde fois à Paris pour ſon plaiſir, & reſolut d'y paroître encore avec plus d'éclat qu'à ſon premier voyage. Juſqu'alors il s'étoit contenté d'une vieille Cuiſinirée de ſa nation, dont la capacité ſe bornoit à ſavoir mettre un pot au feu, & le bien écumer; mais afin que rien ne manquat à la depenſe qu'il s'étoit propoſée, il prit à ſon ſervice un fameux cuiſinier, ſorti de chez Monſieur le Marquis de Fenelon, Ambaſſadeur de France, pour un démêlé qu'il avoit eu avec ſon maître d'hôtel.

Son arrivée à cette grande Ville fit autant de bruit que celle d'un Souverain. C'étoit un plaiſir d'entendre dans les Caffés comme chacun en parloit. Nous n'avons rien de ſi riche en France, diſoit un jour un nouvelliſte. Je ſai de bonne part qu'il a eu pluſieurs conférences avec le premier Miniſtre, & on le verra, avant qu'il ſoit peu, occuper la place de Monſieur Samuel Bernard. Je n'en croi rien, répondit un autre, outre les correſpondances de Monſieur

ſieur Samuel Bernard, ſes libéralités, & ſa grande dépenſe doivent faire juger de l'immenſité de ſes biens: Vous êtes peu au fait, repartit un troiſiéme, le crédit de M. Duliz eſt bien mieux établi dans les pays étrangers; & on lui connoit trois millions d'Hollande de revenu: ce qui fait plus du double de notre monnoye. Je ris de vous entendre, reprit un quatriéme, s'adreſſant à ce dernier, comment diable, vous donnez avec autant de prodigalité les millions à ce Juif, que les Romanciers font les diamans à leurs heros? Il étoit également le ſujet des converſations du petit peuple. Ce gros Monſieur, nouvellement arrivé d'Hollande, diſoient-ils, a ſes chambres pavées d'écus, & ſa cave pleine de tonneaux d'or: enfin chacun en parloit à ſa maniére.

Il loua une place aux Balcons de l'Opera, où les Seigneurs ne le virent pas de bon œil, de niveau avec eux; quelques-uns même lui témoignérent du mépris, dont il porta ſes plaintes à un Miniſtre & il y eut ordre de ne le pas inſulter. Comme il lui parut du bel air d'avoir une Maîtreſſe à ce ſpectacle, Mademoiſelle Salé devint l'objet de ſon attention. Il chargea un Violon, expert dans les intrigués amoureuſes, de lui faire des propoſitions qu'elle mépriſa. On retourna differentes fois à la charge, en augmentant toûjours le prix dont on vouloit acheter ſes faveurs; mais elle chaſſa le commiſſionnaire avec menace de le faire étriller de la belle maniére, s'il étoit jamais aſſez oſé de s'adréſſer à elle pour pareil cas. Cette difficulté ne fit qu'augmenter le deſir de Monſieur Duliz: cependant jugeant à la fin que c'étoit peine perdue, il tourna ſes vues du côte de Mademoiſelle Peliſſier, eſperant, qu'elle ſeroit peut-être plus traitable.

C'eſt une Actrice, au chant de laquelle on ne peut rien déſirer, qui exprime les paſſions de maniére à les faire ſentir juſqu'au fond de l'Ame, &

qui avec de ſi rares talens, a rendu dans la ſuite Monſieur Duliz amoureux juſqu'à en perdre la raiſon.

Un jour qu'elle s'étoit ſurpaſſée, & que les ſpectateurs pleins d'admiration, lui avoient prodigué leurs applaudiſſemens ; il fut la trouver à ſa Loge après l'Opera, pour lui en faire compliment. Permettez-moi, Mademoiſelle, lui dit-il, de vous témoigner la part que je prens à la juſtice qu'on vient de vous rendre. Vous avez forcé les partiſans les plus outrés d'une Actrice qu'ils regardent au deſſus de ce qu'on a jamais entendu, à convenir que votre art l'emporte ſur une très-belle voix, dont la nature l'a favoriſée ; & que vous êtes, ſans contredit, ce que le ſpectacle en France à de plus parfait. Le Public, Monſieur, lui repondit Mademoiſelle Peliſſier, informé des ſoins que je prens pour lui plaire, ne me donne des marques de ſa bonté que ſur l'eſpoir qu'animée par ſon ſuffrage, je m'efforcerai à le meriter de plus en plus ; & il me traitera toûjours au deſſus de ce que je vaux, quand il m'accordera ſimplement ſon indulgence. A l'égard de l'Actrice, qui cauſe de l'admiration, je ſuis la premiére à l'écouter avec beaucoup de plaiſir : au reſte, Monſieur, ajouta-t'elle, recevez mes très-humbles graces ſur ce que vous daignez vous intereſſer à ce qui me regarde : oui, Mademoiſelle, lui repartit Monſieur Duliz, je m'y intereſſe infiniment ; & ſi j'étois aſſez heureux d'obtenir la permiſſion de vous en aſſûrer chez vous, je ne négligerois rien pour vous prouver combien je vous eſtime. Une perſonne telle que vous, Monſieur, reprit Mademoiſelle Peliſſier, ne peut être que bien reçue par tout, & vous m'honorerez infiniment : lorſque vous ne ſaurez rien de mieux ; de venir paſſer chez moi vos momens deſœuvrés. Un laquais vint

vint

vint dire quelque choſe ſecrétement à cette Demoiſelle, & l'obligea à quiter Monſieur Duliz, qui retourna à l'hôtel qu'on lui avoit loué, fort content de cette première tentative.

Le lendemain, au ſortir de ſon dîner, il ſe rendit chez cette admirable Actrice, dont il reçut toute ſorte d'accueils. Une partie de quadrille le retint juſqu'à neuf heures du ſoir, ſans avoir eu occaſion de lui rien dire en particulier. Comme il ne s'apperçut d'aucun progrès pendant pluſieurs jours, qui ſe paſſérent de la même maniére, cette Demoiſelle ayant toûjours grande compagnie; il crut que le tems de ſa toilette lui ſeroit plus favorable; mais elle étoit déja entourée de jeunes Seigneurs, lorſqu'il s'y preſenta. Voulant cependant ſavoir à quoi s'en tenir, il fit encore quelques démarches avec auſſi peu de ſuccès; & il ne ſavoit plus comment s'y prendre, quand un matin, traverſant le jardin du Palais-Royal, ſon adorable parut ſeule aſſiſe ſur un banc, à un bout de la grande allée. Il l'aborda avec le même reſpect, que ſi ceut été une Ducheſſe. Depuis le premier moment que je vous ai vu, Mademoiſelle, lui dit-il, après quelques civilités, voici le ſeul où il me ſoit permis de vous entretenir avec liberté; permettez que j'en profite pour vous ouvrir mon cœur & vous proteſter que je ne veux plus vivre que pour vous. Oui, continua-t'il, je n'ai jamais ſenti de paſſion auſſi violente que celle que vous m'avez fait naître, & vous êtes ſi abſolument Maitreſſe de mon ſort, que vous pouvez me rendre le plus heureux des hommes. Vous me croyez bien facile à perſuader, Monſieur, lui repartit Mademoiſelle Peliſſier; il faudroit que j'ignoraſſe le grand nombre de Maitreſſes que vous avez eues, & vos infidélités, pour pouvoir m'imaginer que l'amour eut pris place dans votre cœur; mais heureuſement elles

m'apprennent à quoi je dois m'en tenir, & à n'écouter vos discours que comme de ces honnêtetés que les hommes se font une habitude de débiter à la première venue. Ce petit reproche déconcerta Notre heros : cependant après s'être remis; je ne disconviens pas de quelques galanteries, reprit-il, qui n'avoient rien de sérieux, & que je regardois comme un amusement; mais il s'agit à present de toute autre chose : ce que vous me faites souffrir me conduira au tombeau, si vous ne m'accordez votre pitié. Soyons de bonne foi, lui dit Mademoiselle Peliffier, n'est-il pas vrai que dans vos amusemens, vous teniez le même langage d'aujourd'hui; & que sur ce principe ce seroit hazarder beaucoup que de s'y laisser surprendre? Franchement, Monsieur, continua-t'elle, je me sens d'autant moins disposée à en faire l'épreuve, qu'un cœur qui se donne à tout le monde n'est point mon fait. Vous êtes bien prévenue contre moi, lui répondit Monsieur Duliz, & vous me rendriez plus de justice, si vous pouviez lire au fond de Mon Ame; mais je me flatte que le tems vous apprendra combien je merite peu vos soupçons. Malgré mon peu d'expérience en galanterie, lui repliqua Mademoiselle Peliffier, je croi pouvoir démêler ce qui part d'un autre principe que de la politesse. Une passion telle que vous venez de la dépeindre, n'est pas l'ouvrage d'aussi foibles attraits que les miens, & d'un aussi peu de tems que nous nous connoissons. Ainsi, Monsieur, si cela vous réjouit, je vais écouter tranquilement tout ce que vous jugerez à propos de me dire de gracieux, sans que cela me fasse la moindre impression. Je n'entreprendrai pas davantage à vous convaincre par des paroles, repartit Monsieur Duliz, ma constance, & mes empressemens à vous ser-

ſervir, vous apprendront dans la ſuite à me mieux connoître. Ils changérent de converſation, & ſe ſéparérent aprés avoir fait quelques tours d'allée. Le Juif commença dès le même jour à mettre en œuvre les talens ſéducteurs d'un homme puiſſamment riche ; c'eſt-à-dire, qu'il envoya un beau Brillant à ſa nouvelle Maitreſſe, avec la lettre qui ſuit.

Puiſque les expreſſions les plus tendres & les plus ſincéres ne peuvent vous perſuader, ſouffrez, Mademoiſelle, que je me ſerve d'autres moyens pour vous témoigner l'excès de mon amour. je ſouhaite que celui qui accompagne ce billet ſe trouve de votre gout, auquel cas je le repeterai ſouvent. Un homme qui vous a rendu Maitreſſe abſolue de ſon Cœur, n'a rien en ſa puiſſance dont vous ne ſoyez en droit de diſpoſer ; ainſi Mademoiſelle, mettez moi à toute épreuve, vous verrez combien je ſuis parfaitement votre paſſionné ſerviteur,

DULIZ.

Mademoiſelle Peliſſier laiſſa le porteur du preſent dans un ſalon, & paſſa à ſon cabinet ſuivie de ſa femme de chambre ; où elles admirérent la groſſeur. & la perfection du Diamant, qui étoit de la plus belle eau, & de la taille d'Amſterdam. N'eſt-il pas vrai, dit la ſoubrette à ſa Maitreſſe, que cette pierre eſt plus éloquente que toutes les fades douceurs que l'on pourroit vous débiter ? voilà ce qui s'appelle du réel, & je ſuis aſſez contente de cette entrée de jeu, il faut eſperer que Monſieur Duliz n'en demeurera pas là ; ſongeons à le bien plumer, Mademoiſelle, ajouta-t elle, d'un ton ſuppliant, que j'en ſois auſſi pour quelque choſe : tu ſais que je ne t'oublie pas dans les occaſions, lui répondit Mademoiſelle Peliſſier, ſers moi fidélement, & tout ira bien.

La miſſive eſt de trop, continua Notre Coquette, j'en aurois d'autant mieux diſpenſé Mon amoureux, que je ne ſai ſur quel ton y répondre. Bon, vous voilà bien embaraſſée, lui repliqua ſa femme de chambre, un ſimple petit remerciement en trois lignes ſera plus que ſuffiſant. Pendant que je vais écrire, lui repartit Mademoiſelle Peliſſier, tiens compagnie au valet de chambre de notre Juif, de crainte qu'il ne s'ennuye, car il eſt bon de ménager tout le monde.

REPONSE DE MADEMOISELLE PELISSIER.

Vous me connoiſſez peu, Monſieur, en me ſoupçonnant d'avoir l'ame intéreſſée, ainſi que je l'ai remarqué dans votre billet; & j'en ſuis ſi piquée que je vous aurois renvoyé votre preſent ſans ma femme de chambre qui s'en eſt ſaiſie, & qui n'a pas voulu me le rendre malgré toutes les menaces que j'ai pu lui faire. Ayez-moi obligation ſi je le garde; comme je ne recois rien que de mes veritables amis; ce ſera vous en mettre du nombre. Au cas que vous puiſſiez vous paſſer de votre Caroſſe cet après midi vous me ferez plaiſir. Je veux faire emplette de quelques riches étoffes dont j'ai beſoin. Recevez cependant mon humble remerciement. ma colére eſt paſſée; & je n'ai plus de fiel, quand j'ai évaporé ma bile. Avouez que je vous devois cette petite querelle. Je ſuis en attendant le plaiſir de vous voir,

Monſieur,

Votre, &c.

Monſieur Duliz ne comprit pas que la lettre de Mademoiſelle Peliſſier l'invitoit à lui faire la galanterie de quelques habits; & ce fut de ſon propre mouvement qu'il ſe fit une fête de l'accompagner chez

chez les marchands pour l'engager à y prendre tout ce qui se trouveroit de son gout. Lorsqu'il se rendit chez cette Actrice, elle feignit d'être étonnée de le voir. Je serois au déseſpoir, Monsieur, lui dit-elle aprés quelques complimens, si en vous privant de votre voiture, je vous dérangeois en la moindre chose; peut-être avez-vous des affaires, ou quelque visite dont je vous détourne: dites le moi, je vous prie, un Caroſſe de remise me suffira; & je ne scai comment il m'est venu en pensée de vous demander le vôtre ne me servant ordinairement que de ceux de louage. Vous me feriez injure, Mademoiselle, lui répondit Monsieur Duliz, si vous n'usiez librement de ce qui m'appartient. A l'égard de mes affaires, la plus serieuse est l'honneur de vous servir, & il n'est rien que je ne quitte avec plaisir; lorsqu'il s'agira d'être avec vous: ainsi permettez que je vous accompagne: outre que je voudrois vous en éviter la peine, lui repliqua Mademoiselle Peliffier, je crains que cela ne vous cause de l'ennui: car franchement des emplettes de femme sont peu divertissantes pour un homme. Je serai toujours charmé de me trouver où vous serez, préférablement à toute autre chose, lui repartit Monsieur Duliz, & rien de ce qui vous regarde ne me peut être indifferent.

Ils furent chez un fameux Marchand, où après avoir vu des étoffes de toutes les sortes, Mademoiselle Peliffier en sépara celles qui lui convenoient. Je vous prie, Monsieur, dit-elle à Monsieur Duliz, dans ce que je viens de mettre à part, de me choisir celle qui vous plaira le plus. De crainte de me tromper, lui repondit Monsieur Duliz: comme je les trouve également belles, il en faut prendre de toutes. Ce n'est pas mon compte, lui repliqua Mademoiselle Peliſſier; je ne veux lever qu'un habit. Cela ne vous regarde plus, lui repartit Monsieur Duliz: que

vous

vous faut-il, continua Notre Amoureux, s'adreſſant au Marchand, pour un habit de chacune des piéces en queſtion, & ſon aſſortiment ? Le Marchand fit ſon mémoire, on convint de prix, les habits furent coupés & payés de la bourſe du Juif, qui pour la premiére fois fit porter le ſouper chez ſa nouvelle Maitreſſe.

Sans affectation il trouva des moyens adroits de faire naître des fêtes, des parties de plaiſir, où rien n'étoit épargné pour les rendre également agréables & magnifiques, & où il n'y avoit que des perſonnes du choix de Mademoiſelle Peliſſier. Un ſoir en s'en retournant : il faut que je vous faſſe confidence, lui dit cette Actrice ; je ſuis à même d'une fortune brillante, ſi je veux accepter les propoſitions d'un Seigneur étranger qui a du gout pour moi & dont j'ai reçu pluſieurs meſſages. Cette affaire ne m'a paru d'abord que le ſimple deſir d'un feu paſſager, qui moyennant quelque dépenſe cherche à ſe ſatisfaire ; mais on traite la choſe plus ſérieuſement ; & on parle de châteaux, d'équipages dont on ne demande aucun retour qu'après m'en avoir miſe en poſſeſſion. Je ſuis plus que perſuadé, lui répondit Monſieur Duliz, de cet effet extraordinaire de votre mérite, & j'eſtimerai trés-heureux celui que vous rendrez Maitre de Votre Cœur ; mais malgré le peu que je vaux, ſi vous avez de mes ſentimens l'opinion qu'on ne peut leur refuſer ſans injuſtice ; vous conviendrez que je vous aime au-delà de toute expreſſion, & vous ne me porterez pas le coup mortel de vous voir paſſer dans les bras d'un autre : excepté les Souverains, ajouta-t-il, il eſt peu de gens plus en état que moi de ſatisfaire votre ambition ſur ce qui regarde votre fortune ; c'eſt à quoi je penſe, & dont vous aurez des preuves en peu de tems.

Il

Il fut le lendemain prendre du chocolat chez Notre héroîne qu'il ſurprit lors qu'on l'habilloit, & qui lui laiſſa voir comme par hazard certaines beautés, dont il ſe ſentit tout ému, & dans un doux tranſport qui le mit hors de lui-même; de ſorte qu'il ſe trouva plus amoureux que jamais.

L'idée du Seigneur dont on lui avoit fait mention, lui cauſa une cruelle jalouſie. Afin de prévenir les ſuites de ſes promeſſes (ce qui n'étoit qu'une pure imagination pour l'enflammer davantage) il accabla de preſens l'objet de ſes vœux.

C'étoit un charme de voir comme il pouſſoit la fleurette. Sa fine Maitreſſe qui ſe conduiſoit par degrès, ſembla l'écouter de jour en jour plus favorablement, & lui avoua à la fin qu'elle étoit touchée de ſes bonnes maniéres, & du ſoin qu'il prenoit pour lui plaire. Ah, Ma charmante Meine! oui Meine de Mon Ame, lui dit-il dans un excès de joye, eſt-il poſſible que vous payez d'un peu de retour ce que je ſens pour vous? vous ſeule êtes capable de faire ma felicité; mon bonheur eſt ſans égal: je n'ai plus rien à ſouhaiter ſi vous étes ſincére, & l'excès de mon contentement vous répond de celui de ma tendreſſe. Rien ne me peut contraindre, M. lui repondit Mademoiſelle Pelliſſier avec une feinte pudeur, à me faire parler differemment de ce que je penſe; votre doute me deviendroit injurieux; & je ne vous le pardonnerois pas, ſi je ne croyois qu'il part d'un mouvement que j'interprête en ma faveur. J'agis de bonne foi, continua-t'elle, croyez que j'ai pour vous plus que de l'eſtime, & de la reconnoiſſance, des biens que je reçois journellement de votre liberalité.

Il s'émancipa une fois à vouloir recueillir le fruit de ſes dons; mais Mademoiſelle Peliſſier le repouſſa vigoureuſement & même avec colére. Je ne vous defend

défend pas, lui dit-elle, d'eſperer ce que vous me marquez ſouhaiter avec tant d'ardeur; peut-être même ne differerois-je pas à vous l'accorder ſans ce qui vous eſt arrivé avec differentes perſonnes de mon ſexe; comme je veux être très-aſſurée de votre conſtance: à moins que de rompre enſemble, demeurez, je vous prie, dans les bornes où nous avons vécu, juſqu'à ce que je vous permette plus de liberté; & ce n'eſt qu'à ce prix que vous pouvez continuer de me voir: il exagéra ſes ſouffrances, l'excès de ſa paſſion, & employa, ſans rien obtenir, ce qu'il crut capable de perſuader cette Demoiſelle à le traiter avec moins de cruauté; de ſorte qu'il lui falut ſe conformer à ce qu'elle lui ordonnoit. C'eſt ainſi que les hommes, livrés à leurs paſſions, deviennent la victime de leur foibleſſe, & ſouvent le jouet de celles qui les tiennent dans leurs fers: Car Mademoiſelle Peliſſier n'avoit d'autre vûe que de l'amuſer, & de tirer de lui tout ce qu'elle pourroit; comme elle s'en expliqua peu de jours après, avec une de ſes amies.

Ce fut aux Tuilleries qu'elles ſe rencontrérent, & où elles ſe mirent ſur un banc à controller l'ajuſtement de tous ceux & celles qui paſſérent devant elles; après être entrées dans le détail de leurs affaires: à propos, dit Mademoiſelle M***, c'étoit le nom de l'amie de Mademoiſelle Peliſſier, comment gouvernes-tu ton Juif? C'eſt une eſpece d'animal, lui répondit Mademoiſelle Peliſſier, dont j'aime l'argent & point du tout la perſonne. Comment, tu ne te ſens nulle inclination pour lui, repliqua Mademoiſelle M***? Non, je te jure, lui repartit Mademoiſelle Peliſſier; & je t'avouerai même qu'il m'en coute beaucoup d'en faire le ſemblant. Le Pauvre Diable! reprit Mademoiſelle M***, je le plains. Si tu étois à ma place, reprit Mademoiſelle

ſelle Peliſſier, je ſuis ſûre qu'il ne t'inſpireroit pas, d'autres ſentimens. Il me donne des vapeurs chaque fois qu'il me conte ſon douloureux martire. Tu ne croirois pas qu'il affecte des minauderies de graceyer, afin de ſe rendre plus agréable ; & le tout lui ſied ſi mal que j'ai de la peine à me retenir de rire de ſon ridicule. Oh ! le ſot perſonnage, s'écria-t'elle. S'il te déplait ſi fort, lui dit Mademoiſelle M***, tu devrois le congédier & n'en pas recevoir des preſens. Ceci eſt autre choſe, lui répondit Mademoiſelle Peliſſier ; outre que ſon argent, comme je te l'ai déja marqué, m'eſt très-agréable : je me fais un point d'honneur, en faignant ſa bourſe, de vanger un nombre de filles aimables. qu'il a vilainement trompé ; mais, ajouta-t'elle, c'eſt trop nous entretenir d'une ſi étrange figure, dont la ſeule idée me fait mal au cœur : parlons d'autres choſes qui en valent mieux la peine ; en effet elles changérent de converſation. O Favoris de la Fortune, qui vous refuſez avec tant de dureté au ſoulagement d'illuſtres & vertueux indigens, pendant que rien ne vous coute, lorſqu'il s'agit de contenter vos paſſions, & recompenſer les lâches miniſtres de vos iniquités ; qui payez ſi liberalement l'encens empoiſonné de vos adulateurs, dont les louanges s'étendent également ſur vos deffauts, comme ſur vos perfections ! vous ignorez combien dans le fonds vous êtes mépriſables, que leur induſtrie, & leur complaiſance ne tendent qu'à prendre part à vos richeſſes, & qu'ils les regardent comme un magaſin où ils ont droit de tirer leur ſubſiſtance. Enflé d'un mérite que vous n'avez pas, vous croyez que tout doit vous céder : vous vous preſentez avec confiance à ce que votre orgueil, ou votre cupidité vous ſuggérent ; vous entreprenez

avec

avec témérité : ſouvent vous échouez avec éclat ; & vous devenez la riſée de ceux même, qui ont le plus contribué à votre ruine.

Monſieur Duliz ſe repentit de n'avoir pas préféré les premiéres loges aux Balcons de l'Opéra, où les Seigneurs ne le virent qu'avec mépris. Les maniéres libres & aiſées, qu'ils avoient entr'eux, avec leſquels il n'oſoit communiquer, augmentoient ſa contrainte ; de ſorte que décontenancé, il ſentoit combien lui convenoit peu l'honneur d'être placé en public avec des perſonnes d'un ſi haut rang. Cependant il ſuporta avec contenanance les dégouts qu'on lui faiſoit eſſuyer, afin d'être plus à portée de Mademoiſelle Peliſſier, qu'il dévoroit des yeux avec ſa lorgnette : lorſqu'elle paroiſſoit ſur le Théatre : ce qui donnoit de nouvelles ſcenes au parterre. Voilà le Neveu du grand Prêtre, ſe diſoit-on les uns aux autres-dans l'admiration de ſon adorable. Enſuite, chacun ſe mettoit à rire, cela étoit ſouvent ſuivi d'un battement de main, & de la confuſion du pauvre Juif : ce qui prouve combien, il eſt dangereux de ſe méconnoître, & de manifeſter ſes foibleſſes.

Il arriva que venant d'une promenade avec Mademoiſelle Peliſſier, cette Demoiſelle jetta les yeux ſur differentes maiſons de plaiſance, qu'elle convoitoit les unes après les autres. Eſt-il poſſible, s'écria-t'elle, que je n'aurai jamais un petit bien de Campagne ! c'eſt une choſe que j'ai toute ma vie le plus deſiré, & à laquelle je ſerois la plus ſenſible ; mais je ne dois pas me flatter de cette douce ſatisfaction. Il paroît que vous comptez peu ſur mon zele à vous obliger, lui dit Monſieur Duliz : votre envie ſeroit ſatisfaite, ſi vous l'aviez témoigné ; cherchez ce qui vous conviendra, concluez-en le marché, & du reſte j'en fais mon affaire.

On

On ne manqua pas de profiter de cette favorable diſpoſition ; peu de tems après une jolie maiſon, avec des dépendances fut achetée au nom de notre incomparable Actrice.

L'amoureux Juif ſe crut alors en droit d'éloigner de ſon épouſe le ſieur Peliſſier, dont il étoit jaloux juſqu'à n'en pouvoir ſouffrir la preſence : Je ne ſuporte qu'avec une douleur extrême, dit-il à cette Demoiſelle, de voir avec vous un homme Maître, l'orſqu'il lui plait, d'exiger vos plus tendres embraſſemens ; c'eſt l'effet de la violente paſſion que vous m'avez fait naître : par pitié des peines que j'endure, engagez-le à quiter Paris, je lui fournirai abondamment de quoi ſe bien réjouir par-tout où il voudra aller ; & il n'eſt rien que vous ne deviez attendre de ma reconnoiſſance, ſi vous m'accordez cette faveur. Gardez votre bien, lui repondit Mademoiſelle Peliſſier, je n'en veux point à ce prix. Quoi, chaſſer mon époux de chez lui, y pénſez-vous ſérieuſement ? c'eſt une propoſition ridicule que vous ne devriez pas même me faire, en ſupoſant que je vous euſſe accordé quelque choſe, au préjudice de ce que je lui dois, & à plus forte raiſon ne s'étant rien paſſé entre nous contre la pudeur. Si les coquettes qui ont des galanteries, obſervent une conduite myſterieuſe, afin de ſe mettre à l'abri des diſcours dont leur réputation pourroit être flétrie ; vous devez convenir, quoique n'ayant rien à me reprocher qu'une telle démarche me rendroit ſuſpecte de crime & odieuſe à tous les honnêtes gens : peut-être, helas ! ajoûta-t'elle, toute innocente que je ſuis, n'ay-je deja donné que trop occaſion de parler, en vous recevant, comme je fais ? Monſieur Duliz continua à la ſolliciter, ſans oublier les promeſſes les plus magnifiques, & tout ce que put lui ſuggérer

l'ardeur de ſes feux ; mais Mademoiſelle Peliſſier demeura ferme ; & le menaça de rompre tout commérce avec lui, s'il lui parloit jamais d'une choſe ſi déraiſonnable. Notre Juif mortifié de la voir inébranlable ſur ce chapitre, en perdit ſa belle humeur & bouda quelques jours, ſans cependant diſcontinuer ſes viſites à l'ordinaire.

Le Sieur Peliſſier, qui s'apperçut de ce changement, demanda à ſa femme, d'où lui venoit des maniéres ſi differentes de celles qu'il avoit accoutumé, qu'il le regardoit d'un froid à glacer, & ne daignoit pas même lui répondre, lorſqu'il s'informoit de ſa ſanté. Je n'en ſuis point ſurpriſe, lui répondit ſon épouſe, ſans heſiter : tu es le ſujet de la piéce. C'eſt un original, comme il n'en eſt point, qui ſouhaite que je t'éloigne de moi & qui m'en a perſecuté, en me promettant des monts d'or, s'il le pouvoit obtenir de ma complaiſance. Je te jure, continua-t'elle, qu'il n'y gagneroit rien : fuſſes-tu à Mille lieues d'ici, il n'en ſeroit pas plus heureux. Peliſſier ne put s'empêcher de rire. Ordinairement répliqua-t'il ; ceux qui convoitent les bonnes graces d'une femme mariée, cherchent premiérement à ſe faire amis du mari ; mais Monſieur Duliz, extraordinaire en toutes choſes, a apparemment des routes differentes. Convaincu qu'il ne ſe paſſera rien contre l'ordre, entre vous, continua-t'il, croi-moi, il faut le ſatisfaire, & le lui faire payer cherement : c'eſt une petite fantaiſie dont nous devons tirer parti, & qui rétablira nos affaires. Il eſt à noter, par parentheſe, que l'entrepriſe de l'Opéra de Rouen, où tous ceux qui en ont fait la folie, ſe ſont ruinés, les avoient mis mal à leur aiſe. Je ferai là déſſus, lui repartit Mademoiſelle Peliſſier, ce que tu jugeras à propos cependant, ſauf ton meilleur avis ; il faut qu'il retourne à

la

la charge & le tenir quelque tems, ſans lui rien accorder ; ce qui fut réſolu.

Monſieur Duliz, paroiſſant toujours ſombre & rêveur dans ſes viſites, même tête à tête, avec ſon aimable Actrice, paſſoit des heures entiéres ſans dire un mot. Mademoiſelle Peliſſier, feignant n'y prêter aucune attention, demeuroit de ſon côté dans le ſilence & s'occupoit à differens ouvrages. S'il échappoit à notre amoureux quelques paroles, elle y répondoit ſur le même ton ; ce petit manége dura environ ſept à huit jours.

Notre héros obſtiné à ce qu'il avoit mis en ſa tête, & qui, d'un autre côté, ſouffroit impatiemment de ſe voir comme brouillé avec ſa Maitreſſe, ſe répandit à la fin en des plaintes amères. Avez-vous réſolu ma mort, lui dit-il ? l'état où je me trouve eſt des plus affreux : Sans ceſſé déchiré par la plus cruelle jalouſie, & conſumé du feu qui me dévore ; je paſſe des jours ſi miſerables, qu'il faut que vous ayez le cœur plus dur que les Tigres & les Lyons, ſi vous refuſez votre compaſſion aux maux que j'endure. Oui, continua-t'il, le trouble de mon ame n'eut jamais d'égal, & rien ne peut être comparé à ma triſte ſituation. De quoi vous plaignez-vous lui répondit Mademoiſelle Peliſſier ? vous ai-je promis quelque choſe que je ne vous aie pas tenu ? Eſt-ce ma faute, ſi vous vous formez ſans raiſon des chimeres, & ſi de gayeté de cœur vous devenez l'artiſan de ce dont vous vous plaignez ? Ah ! qu'il eſt facile de tenir ce langage, lui repliqua-t'il, quand on jouit comme vous d'une entiére liberté. Mais moi, livré à toute l'ardeur de mon amour, eſt-il en mon pouvoir de donner des bornes à ce qu'il m'inſpire ? Je vous ai déja dit, lui répartit Mademoiſelle Peliſſier, d'un air attendri, que je vous

attendri, que je vous aime, je vous le répéte encore, que me demandez-vous davantage? Helas! vous le ſavez, reprit Monſieur Duliz, une plus ample explication deviendroit inutile. Je vois que c'eſt la preſence de mon mari qui vous choque, lui dit Mademoiſelle Peliſſier: eh bien, il faut qu'il parte: mais j'eſpere que vous vous en tiendrez à ce ſacrifice, qui, pour bien des raiſons, me coute infiniment & que vous ne me tourmenterez pas ſur d'autres choſes. A cette condition, je vous le promets, lui répondit Monſieur Duliz & de vous tenir compte de cette grace. Mais comment ferons nous, lui répliqua Mademoiſelle Peliſſier, afin de trouver un prétexte ſpécieux d'éloigner ce rival, qui vous paroît ſi redoutable. Rien n'eſt plus facile, lui répartit Monſieur Duliz; il faut faire des embelliſſemens à votre maiſon de campagne, & lui marquer combien il y ſera utile. Vous pouvez le lui propoſer, reprit Mademoiſelle Peliſſier, & lui remettre l'argent néceſſaire à ce qui paroîtra convenir pour le mieux. Je m'en charge avec joye, lui dit Monſieur Duliz, & je le ferai même accompagner d'un architècte: ce qui fut exécuté.

Le jour du départ du ſieur Peliſſier, Mademoiſelle M*** vint ſur les trois heures chez ſon épouſe, qu'elle trouva ſeule ſortant de table. J'ai loué un Caroſſe de remiſe, lui dit elle, dont il ne tiendra qu'à toi de profiter; il fait le plus béau tems du monde, ſi tu veux, nous irons au bois de Boulogne. Mademoiſelle Peliſſier ayant temoigné que cela lui feroit plaiſir, elles montérent dans leur voiture, & recontrérent aux champs Eliſées des Demoiſelles de l'Opéra avec des jeunes Meſſieurs, qui les engagérent à faire collation à la Glaciére. Monſieur Duliz avoit paſſé pluſieurs fois pendant ce tems là chez notre héroïne dans l'intention de l'inviter

viter à ſouper, & lui faire entendre un jeune homme, nommé S. Helene, qui jouoit admirablement de la viole. Sut ce que le lendemain il lui reprocha, & la plaiſanta ironiquement d'avoir ſorti de Paris, ſans l'en avertir. Quoi, Monſieur, lui dit-elle, non content de ce que, pour ſatisfaire votre humeur bizarre, j'ai éloigné mon mari, vous voulez encore que je m'enterre toute vive? Sachez que je veux être libre, ſi cela ne vous convient pas; vous êtes Maitre de vos actions, & n'avez d'autre droit ſur les miennes que celui que je veux bien vous donner. Vous prenez feu mal-àpropos, lui répondit Monſieur Duliz, mon chagrin n'a été que de ne vous pas poſſeder à l'hôtel, où j'avois bonne compagnie, & où vous vous ſeriez divertie.

Il la prévenoit ſur tout ce qu'elle pouvoit ſouhaiter. L'or, les bijoux, les habits les plus magnifiques lui étoient prodigués. Afin de répondre à une attention ſi marquée: de ſon côte elle affecta une aveugle complaiſance, & ſe contrefit, de maniére que le pauvre homme s'en crut tendrement aimé. Souvent elle ſoupoit chez lui, oú notre héros s'étudioit à lui procurer du plaiſir.

Il étoit mort à la Comédie Françoiſe une fameuſe Actrice, nommée Mademoiſelle le Couvreur, dont les habits de théatre avoient coûté plus de quarante Mille écus. Mademoiſelle Peliſſier fut avertie par l'exécuteur teſtamentaire, qui étoit de ſes amis, qu'on alloit mettre en vente cette riche garde-robbe. Elle en parla à Monſieur Duliz. Mon ami, lui dit-elle, il ſe préſente une occaſion, qui, outre le plaiſir de me voir parée au-deſſus de ce qui a jamais paru à l'Opéra, donnera de vous au public, la plus haute idée de magnificence.

Ce ſont, ajoûta-t'elle, les habits de ſpectacle de feu Mademoiſelle le Couvreur, que vous aurez à bon prix, ſi vous voulez m'accorder la grace de les acheter. Puis-je vous refuſer quelque choſe, ma chere Manon, lui dit Monſieur Duliz ; ſi cela vous fait plaiſir, j'aurai autant de joye de vous les donner, que vous de les recevoir. Elle lui en marqua ſa reconnoiſſance, en ſe jettant à ſon cou, & en lui faiſant mille caréſſes, auxquelles le tendre Juif ſe trouva ſi ſenſible, qu'il crut ne pouvoir aſſez recompenſer de ſi délicieux embraſſemens. Ils furent voir les habits, qui leur parurent ce qu'on pouvoit imaginer de plus ſuperbe, & le jour marqué un commiſſionnaire ſe trouva au lieu où ſe faiſoit la vente, qui les paya quatre-vingt mille livres. Tous Paris en fut d'abord informé, & Mademoiſelle Peliſſier, qui les mettoit alternativement les uns après les autres, attira pendant un tems à l'Opéra un monde infini, par la ſeule curioſité de les voir.

Je ne ſai ſi ce fut à deſſein, qu'on mit Uliſſe au Théatre, où ce nom ſouvent répété, dans le rôle de notre Actrice, donna des ſcenes très-plaiſantes au public. Elle ne s'y préſentoit qu'avec une extrême timidité ; & à peine oſoit-elle laiſſer ſortir ce nom de ſa bouche, que des gens à l'affu, lui crioient tout haut, prononcez ferme : Duliz, Duliz. Cela étoit ſuivi de ris immodérés, & de battemens de mains, tant des balcons, loges, amphithéatre, que du parterre : Dieu ſait, combien alors faiſoient de mauvais ſang le bon Iſraëlite, & ſa chere Maitreſſe.

Pour ſe dédommager de ces petits contretems, Nos Amans s'efforçoient chaque jour par les marques les plus tendres à ſe prouver un amour réciproque. Il eſt vrai qu'elles étoient plus ſincéres

de

de la part de Monſieur Duliz, que de celle de Mademoiſelle Peliſſier. Que je ſens de douceur à t'aimer, lui diſoit-il un jour ! mais que ce plaiſir eſt cruellement troublé par l'idée du funeſte moment qui nous ſéparera ! Ah, ma chere Manon, ajouta-t-il, rien ne s'opoſe à ce que tu me ſuives en Hollande ! donnes-moi cette preuve de ton affection : outre que tu me metras au comble de mes deſirs, ton état y ſera digne d'envie ; plus Maitreſſe que moi de ce que je poſſéde, tu pourras en diſpoſer à ta volonté : & afin de te convaincre de la droiture de mes intentions, je t'aſſurerai, avant de partir, douze mille florins de rente ; c'eſt peu de choſe à la verité en comparaiſon de ce que j'ai deſſein de faire pour toi ; malgré cette modicité penſes-y ſérieuſement, tu connoitras que tu ne peux rien te promettre en France, qui égale mes propoſitions. Je ſuis confuſe, mon cher, lui répondit-elle, de tant de marques de vos bontés : ſi je ne conſultois que mon cœur, je vous ſuivrois au bout du monde ; mais pour paſſer en Hollande avec bienſéance, il faudroit que quelque autre choſe que la qualité de votre Maitreſſe ſemblât m'y attirer, & qui me mit à l'abri du mépris du public & de votre famille. Qu'à cela ne tienne, lui répliqua Monſieur Duliz, je léverai un Opéra, où j'engagerai par de bons appointemens les meilleurs ſujets, je le rendrai par les habits, & les décorations plus magnifique que celui de Paris ; tu en ſeras la directrice, j'en ferai les frais, & tu en tireras le profit. Je n'ai plus rien à vous opoſer, lui repartit Mademoiſelle Peliſſier & je conſens à ne vous quitter de ma vie. Puis-je compter ſur ta parole, reprit Monſieur Duliz ? ſi c'eſt une choſe certaine, ajouta-t-il, je prendrai dès à preſent des arrangemens, afin que notre ſpectacle, ſoit ſur pied au commencement de l'Hiver.

Je vous jure par ce qu'il y a de plus sacré, lui dit Mademoiselle Peliffier d'être à vous jusqu'à la fin de mes jours.

Monsieur Duliz ravi de la voir se conformer à sa volonté, lui en marqua sa satisfaction, en ordonnant aux galeries du Louvre, de faire à cette charmante Actrice pour trente mille écus de vaisselle d'argent. Ses soins en prévenoient les désirs. Il jouissoit sans trouble d'une vraie félicité, & ne se possedoit pas de joye: lorsqu'il se consideroit uni pour toujours à une Maitresse si chérie. Ils alloient souvent ensemble chez l'Orfèvre, où Mademoiselle Peliffier recommandoit qu'on pressât l'ouvrage le plus qu'il seroit possible, promettant aux ouvriers de recompenser leur diligence par un bon présent. Mais comme il n'est pas de la condition des hommes d'être constammeut heureux, notre héros se trouva traverse dans le tems qu'il s'y attendoit le moins.

Un de ses laquais nomme Echo, ayanr été appellé dans son cabinet, pendant qu'il y étoit seul, lui dit avoir quelque chose d'importance à lui communiquer. De quoi s'agit-il, lui répondit Monsieur Duliz? Malgré le risque de devenir la victime de l'ascendant que Mademoiselle Peliffier a sur votre ésprit, lui repliqua Echo, l'excés de mon zele ne me permet pas de vous laisser ignorer qu'elle vous trompe. Cela est-il possible, lui repliqua Monsieur Duliz? expliques-toi sans rien craindre, ne me déguises rien, quelles preuves en as-tu? Je me suis apperçu plusieurs fois, lui repartit Echo, que sa femme de chambre épie les momens de votre absence, afin de lui introduire Monsieur Francœur, qu'elle tient caché dans une garderobe: alors lui & Mademoiselle Peliffier passent dans une chambre, où ils demeurent des heures entiéres enfermés sans témoins, & vous pouvez juger du reste. Je te recom-

commande le ſécret, reprit Monſieur Duliz, & de n'en faire confidence à qui que ce ſoit; enſuite il lui donna quelque argent pour ſon droit d'avis.

Le premier mouvement du Juif le porta à ſe vanger de ſon rival; oui, ſe dit-il en lui-même, il faut qu'il devienne la victime de mon reſſentiment, & lui apprendre que ce n'eſt pas un homme comme moi qu'on offenſe avec impunité. Mais reprit-il, après quelques reflexions, je ne lui ai jamais fait aucun bien, ni aucun plaiſir; rien ne l'engage à avoir pour moi de la déférence, il profite des diſpoſitions favorables d'une femme qui l'aime; ce n'eſt donc qu'à ma perfide que je dois toute ma haine, à elle qui me trompe par de fauſſes marques de tendreſſe, & qui paye mon amour & tout ce que je lui ſacrifie, de la plus noire ingratitude. Helas! continua-t-il c'eſt ma faute de m'y être attaché, que pouvois-je me promettre d'une perſonne de ſpectacle? excepté la pauvre Rochoir, en eſt-il quelqu'une capable de ſentimens, & de reconnoiſſance? Le ſeul parti d'un galant homme, qui a lieu de s'en plaindre, eſt de les abbandonner avec un ſouverain mépris, & c'eſt à quoi je borne ma vangeance. Quoi, ajouta-t-il, un peu après, loin de rappeller cette infidéle avec indignation à mon ſouvenir. je ſens que je l'aime encore, & que ma foibleſſe triomphe de mon juſte couroux! eſt il poſſible que mon cœur outragé brûle d'une flâmme qui me couvre de honte? Ah! rompons d'infames chaines, & rappellons la vertu pour me rendre à ce que je me dois. Ciel! s'écria-t-il, je ne ſai ce que je veux, peut-être n'eſt-elle pas criminelle, ſouvent on eſt trompé par les apparences, je m'en raporte trop légérement aux diſcours d'un laquais qui n'a que des conjéctures, & je ne dois pas la condamner ſans l'entendre: ce fut à

quoi il ſe détermina : de ſorte qu'il ſe rendit chez elle d'un air ſi troublé, qu'elle lui demanda s'il ſe trouvoit mal. Je voudrois, lui dit-il, n'avoir à me plaindre que de ma ſanté : vos infidélités cauſent toute ma peine. Voilà, je vous avoue, Monſieur, lui repondit elle froidement, un reproche auquel je devois d'autant moins m'attendre, que plus je m'examine, & moins je croi le meriter ; apprenez-moi, je vous prie, ce qui m'occaſionne un ſi ſenſible outrage ? Vous pouvez vous l'imaginer, Mademoiſelle, lui repartit Monſieur Duliz ; on ne fait point un myſtere de votre commerce avec Francœur, qui m'eſt un légitime ſujet de déplaiſir. Vous perdez l'eſprit, lui repliqua Mademoiſelle Peliſſier, & vous pouſſez, je vous l'avoue, un peu loin la jalouſie. Quoi, un homme qui vient me montrer mes rôles, eſt capable de vous troubler ! S'il vous porte ombrage, rien n'eſt plus aiſé que de vous ſatisfaire, lui ou un autre me ſont égaux, je vous laiſſe le choix du Maitre qui vous ſera le moins ſuſpect : ne croyez pas que ce que je viens de vous avancer, reprit Monſieur Duliz, ſoit un pur effet de mon imagination, la choſe m'a été très-aſſurée, & même que votre femme de chambre eſt complice de ce commerce. On doit mépriſer, lui dit Mademoiſelle Peliſſier ce que les mauvais eſprits peuvent penſer & dire ; les gens raiſonnables ne ſe reglent jamais ſur des apparences mal fondées ; ſi vous vous laiſſés obſéder par des perſonnes artificieuſes ; vous ſerez toujours expoſé à Mille chagrins : Rendez-moi juſtice, ajouta-t-elle, & jugez après l'offre que je viens de vous faire, combien Francœur m'eſt indifferent. Je vous croi innocente, lui répondit Mr. Duliz ; mais vous ceſſerez de le voir & congédierez votre femme de chambre, ſi vous prenez quelque part à ma tranquilité. Je perdrai

perdrai beaucoup, lui repliqua Mademoiſelle Peliſſier, ſi vous m'obligez à me défaire de cette fille, qui gouverne parfaitement ma maiſon; outre qu'elle adore mes enfans, ſon affection & ſa fidélité me la rendent recommendable. Elle m'eſt ſuſpecte, lui repartit Monſieur Duliz, & je ne la vois auprès de vous qu'avec peine; vous pouvez aiſément la remplacer, continua-t-il, en donnant de bons gages à une perſonne dont vous ſerez encore mieux ſervie, & qui vous fera plus d'honneur; mais que vous a fait la pauvre malheureuſe que vous voulez que je chaſſe, reprit Mademoiſelle Peliſſier? ſon indigence vous eſt un ſûr garant qu'elle eſt incapable d'intrigues; car à peine a-t-elle de quoi ſe vêtir. N'importe, lui dit Monſieur Duliz; c'eſt aſſez que je ne la puis ſouffrir, & vous m'obligérez de ne la pas garder. A l'égard de vos enfans, vous pourrez les mettre en penſion, je m'offre de la prendre ſur mon compte. En revanche de ce que je me prive d'un bon ſujet, lui repondit Mademoiſelle Peliſſier, vous ne ſauriez refuſer de m'apprendre ceux qui m'ont noircie auprès de vous: La perſonne dont je tiens la choſe, lui repliqua Monſieur Duliz, s'eſt contenté de m'écrire ſans ſe nommer. Je ne me paye pas de votre défaite, lui repartit Mademoiſelle Peliſſier, vous aurez la bonté de me la faire connoitre, ou je garderai ma femme de chambre. Monſieur Duliz, après quelque réſiſtance, eut la foibleſſe d'avouer que c'étoit Echo. Voilà un grand malheureux, s'écria Mademoiſelle Peliſſier, & qui paye mon indulgence de la plus inſigne ingratitude! Sachez, ajouta-t-elle qu'il a voulu violer la pauvre fille pour qui vous avez tant d'averſion, & je ne ſai ce qui en ſeroit arrivé, ſi je n'avois couru à ſon ſecours: Je le réprimandai vivement de ſon inſolence. Le coquin me gagna

par

par ſes ſoumiſſions, & me fit promettre enfin de ne vous en rien dire. Je vous aſſure ; reprit Monſieur Duliz, qu'il ne couchera pas ce ſoir chez moi, mais que je ne voye plus ici l'objet de ſon crime. Echo fut chaſſé le même jour ; & on prit à ſa place un nommé Joinville, qui avoit été à Monſieur le Duc de Luxembourg.

Notre Juif avoit pour quarante mille écus de pierreries, que Mademoiſelle Peliſſier le pria de lui prêter, afin de les mettre trois à quatre fois au théatre, diſant qu'elle vouloit faire crever de jalouſie ſes camarades trop envieuſes de ſa Conquête. Sa demande fut accordée avec d'autant plus de plaiſir, quelle flattoit la vanité de l'Iſraëlite. Gonflé d'orgueil à la premiére repreſentation, qu'elle s'en para ; il vit le public en admiration les conſiderer avec une attention toute particuliére: ce qui lui cauſa une ſecrette joye ; dont chacun s'apperçut ; & pour la rendre plus complette, toutes les fois que la brillante Actrice paroiſſoit, c'étoit un claquement de mains qui ne finiſſoit point.

Notre heroïne ne paſſoit pas un jour ſans reprocher aux ouvriers leur lenteur à finir ſa vaiſſelle, que des raiſons lui faiſoient ſouhaiter d'être à ſa maiſon : elle en témoigna une fois ſon impatience, & voulut la faire emporter dans l'état où elle ſe trouvoit ; mais le Maitre Orfévre ſut la calmer, en lui promettant de la lui remettre à un tems qu'elle lui marqua. Un peu de précipitation la priva de ce riche preſent : voici comme la choſe arriva.

Monſieur Duliz l'ayant trouvée chez elle toute en pleurs avec les apparences d'un vrai déſeſpoir ; touché de ſon état, il lui en demanda la cauſe : Elle ne lui répondit que par un redoublement de ſanglots, & de larmes. C'eſt une reſſource reprit le Juif, d'avoir quel-

quelqu'un ; lorſque nous le connoiſſons vraiment de nos amis, à qui nous puiſſions ſoulager notre cœur, en lui confiant nos peines : Les témoignages de ſa compaſſion nous les rendent en quelques maniéres plus légéres : Quand il n'y à point de reméde, il s'applique du moins à nous conſoler, nous aſſiſte de ſes conſeils ; & ce ſeroit me faire une mortelle, injure, ſi vous doutiez de mon zele, & du déſir ſincére que j'ai à vous ſervir, & à partager vos déplaiſirs ; ainſi, Mademoiſelle, ne différez pas, je vous prie, à m'apprendre ce qui vous trouble. Puiſque vous m'y forcez, Monſieur, lui répondit Mademoiſelle Peliſſier ; je vais vous le dire, malgré la réſolution où j'étois d'attendre les effets dont on me menace, ſans vous en rien témoigner. On m'a avertie, ajouta t elle, que vous retirez de gré ou de force, ce que les Demoiſelles, honorées de vos aſſiduités, tiennent de votre liberalité ; & on m'en a cité des exemples, en m'aſſurant que je devois m'attendre à n'être pas traitée plus favorablement qu'un nombre de jolies femmes que vous avez obligées à vous rendre juſqu'aux moindres choſes de ce que vous leur aviez fait preſent. Je vous avoue que cette crainte ne me laiſſe pas tranquile, ſur tout lorſque j'enviſage (au cas qu'il m'arrive une pareille diſgrace) le ridicule que cela me donnera dans le monde. Eſt-il poſſible, lui repliqua Monſieur Duliz, que vous ayez ajouté foi à une ſi groſſiére calomnie, & que vous m'avez cru capable de telles lachetés ? Voilà qui vous prouvera combien j'en ſuis éloigné, continua-t-il ; il lui demanda enſuite de quoi écrire, & lui donna une reconnoiſſance conçue en ces termes.

Je ſouſſigné, confeſſe & déclare ne rien prétendre des habits, argenterie, meubles, pierreries, bijoux, en général de toutes les choſes que Mademoiſelle Peliſſier tient de moi,

moi, ſans qu'elles puiſſent être reclamées, les lui ayant donné de ma pure volonté, & pour lui en aſſurer la paiſible poſſeſſion, je lui ai fait le preſent billet. A Paris ce ..... &c.

Signé DULIZ.

Mademoiſelle Peliſſier munie d'une ſi bonne piéce, lui ſauta au cou, en le priant de lui pardonner ſes injuſtes ſoupçons, dont elle s'excuſa ſur des gens mal intentionnés, qui ne cherchoient qu'à lui brouiller la cervelle. Cela fut ſuivi d'une infinité de careſſes, avec des proteſtations d'oublier les petits chagrins qu'ils s'étoient cauſés, & de vivre à l'avenir de part & d'autre plus tranquiles.

La paix ne fut pas de longue durée entre les deux amans. Monſieur Duliz, revoyant ſouvent chez ſa Maitreſſe la femme de chambre, qui, ſelon leurs conventions, auroit dû n'y plus paroître, en fut choqué, & lui en marqua ſon reſſentiment, en des termes qui témoignoient combien cela lui tenoit au cœur. Mademoiſelle Peliſſier s'en excuſa quelques jours ſur differens prétextes. Cependant l'Iſraëlite s'appercevant à la fin du peu d'attention de cette Actrice à ce ſujet, ne put s'empêcher d'éclater un après-midi, que cette même fille lui ouvrit la porte. Quoi, dit-il, à Mademoiſelle Peliſſier, cette coquine oſe ſe préſenter à mes yeux, malgré mes priéres ſi ſouvent réiterées de la bannir pour toujours! que voulez-vous que je penſe de cette obſtination à la recevoir? Après vous avoir fait connoître tant de fois combien elle m'eſt deſagréable, je vous avoue que je ne ſai que juger de votre procédé; il a quelque choſe de ſi injurieux que je ceſſerai de vous voir, ſi vous n'avez plus d'attention à ce que je ſouhaite. Je vous proteſte, Mon-

Monſieur, lui répondit Mademoiſelle Peliſſier, qu'elle vient au logis ſans ma participation, & même contre ma défenſe ; mes enfans l'attirent chez moi : lorſqu'ils la rencontrent, & voilà l'occaſion de vos reproches. Faites que cela n'arrive plus, lui répliqua Mr. Duliz, d'un ton de colére : car je vous déclare qu'il vous faut rompre tout commerce avec elle, ou avec moi. Vous jugez bien, Monſieur, lui répartit Mademoiſelle Peliſſier d'un air ſoumis, du parti que je vais prendre, & que vous aurez lieu d'être content. Ses careſſes ſuccédérent à ces derniéres paroles. Vous ne m'aimez plus, reprit-elle, en le regardant avec des yeux qui cherchoient à le rappeller, puiſque pour un ſi léger ſujet, vous êtes prêt à me quitter. Les petites chicanes que vous me faites, ſont les ſuites de cette inconſtance que j'ai toujours appréhendée, & qui vous eſt ſi naturelle. Quelle difference de votre amour au mien, coutinua-t'elle ! rien ne ſeroit capable de me détacher de vous. Elle laiſſa couler quelques larmes, & feignit par les expreſſions les plus touchantes, ſa crainte de le perdre. Monſieur Duliz ne put y reſiſter : il s'abandonna aux tendres mouvemens de ſa paſſion, & l'embraſſa étroitement. Si je vous aimois moins, lui répondit il, je ne ſerois pas ſi ſenſible à ce qui cauſe mes plaintes. Vous devez juger de l'ardeur de mes feux, par les allarmes où je me trouve ſur les moindres ſoupçons de votre fidélité. Un objet, dont on eſt médiocrement épris, n'eſt pas capable de faire ſentir les maux que j'ai ſoufferts, & connoiſſant ma délicateſſe, vous ſerez la plus injuſte des femmes, ſi vous me donnez ſujet à de nouveaux déplaiſirs. Non, mon cher, reprit Mademoiſelle Peliſſier, je m'obſerverai de la plus ſcrupuleuſe exactitude, & vous n'aurez à l'avenir qu'à vous louer de ma conduite.

Je

Je le ſouhaite de tout mon cœur, lui répartit Monſieur Duliz ; vous pouvez compter à ce prix, de diſpoſer de ma perſonne & de ce que je poſſede. Le pauvre Juif ſe livroit de la meilleure foi du monde à cette fine Maitreſſe, qui ne cherchoit qu'à l'endormir, & qui comptoit ne le plus ménager, lorſqu'elle ſeroit en poſſeſſion de la vaiſſelle d'argent: mais il arriva une brouillerie quelques jours après, qui, avec beaucoup d'éclat, rompit entiérement leur commerce. Francœur vint un ſoir chez Mademoiſelle Peliſſier, pendant que Monſieur Duliz y étoit. La femme de chambre proſcrite, qui ſe tenoit cachée, afin de ſe dérober aux yeux de l'Iſraëlite, ayant reconnu à ſa maniére de frapper que c'étoit lui, fut l'avertir qu'il prenoit mal ſons tems. Apparemment, lui dit Francœur, le B . . . de Juif eſt chez vous; oui, lui répondit la femme de chambre, à ce qne j'ai pu entendre à travers une cloiſon, il ſortira bien-tôt, revenez dans une demi-heure. Il faut que ta Maitreſſe ait bon cœur, lui répliqua-t'il, pour ſouffrir un ſi vilain homme, je te jure qu'à ſa place il n'eſt point de fortune qui pût m'engager à avoir pour lui la plus légére complaiſance. Prenez patience, lui répartit la femme de chambre, il ne vous portera pas long-tems ombrage ; Ma Maitreſſe n'attend qu'une ſeule choſe pour s'en deffaire. Retirez-vous, je vous prie, continua-t'elle : car il eſt ſi ſoupçonneux qu'il pourroit nous ſurpprendre, & cela cauſeroit du bruit. La ſeule conſideration de ta Maitreſſe, reprit Francœur, m'engage à quelque ménagement, ſans cela je te proteſte, que je ne me gênerois en rien pour un ſi ſot viſage. Puiſque vous avez tant fait juſqu'à préſent, lui dit la femme de chambre, encore un peu de contrainte, tout

ira bien, & vous aurez vos coudées franches. A dieu, Monsieur Francœur, je vous attens dans une demi-heure. Je n'y manquerai pas, lui répondit Francœur; & au cas que le puant soit encore au logis, tu mettras un pot à la fenêtre, je passerai sans m'arrêter. M. Duliz, qui, dans l'instant que Francœur frappa à la porte, étoit entré, pour quelques besoins, dans une garderobe, dont la fenêtre donnoit sur l'escalier, ne perdit pas un mot de cette belle conversation, qui se tenoit au pied de l'escalier; mais il n'en témoigna rien à Mademoiselle Pelissier, & la quitta sans lui donner la moindre marque de mécontentement. Il fut le lendemain aux galleries du Louvre, où il ordonna à l'Orfèvre de ne pas donner, sur son compte, à cette Demoiselle la valeur d'une once d'argent, & qu'à l'égard de ce qu'il avoit commandé, il lui en payeroit la façon. Notre actrice voyant quatre, ou cinq jours se passer, sans entendre parler de lui, jugea qu'il étoit piqué tout de bon. Elle voulut enlever par provision la vaisselle; mais elle trouva qu'on l'avoit prévenue, & deux jours plus tard cette riche argenterie ne pouvoit lui manquer, si elle s'étoit mieux ménagée. Pour comble de disgrace, l'Israëlite lui envoya Varenne, l'un de ses valets de chambre, lui redemander ses pierreries. Je ne veux point être brouillée avec Monsieur Duliz, lui répondit Mademoiselle Pelissier, dites-lui que je le prie de venir, & nous nous expliquerons ensemble. Vous connoissez mon maître, repliqua Varenne, il prend legérement la chèvre; ce n'est qu'un dépit amoureux, & j'espére que cela se racommodera. Vous pouvez du moins, Mademoiselle, être persuadée, ajouta-t'il, que je m'employerai de tout mon pouvoir à vous remettre bien ensemble. Vous m'obligerez, mon cher Varenne,

lui repartit Mademoiſelle Peliſſier ; & ſi cela réuſſit, je ſaurai vous donner des marques de ma reconnoiſſance.

Varenne qui, en fin politique, vouloit ſe maintenir dans les bonnes graces de l'amant & de la maitreſſe, réſolut tout de bon à ſervir notre héroïne, ſur l'eſpoir d'une récompenſe. Il ſe rendit auprès de ſon maitre, qui lui demanda s'il lui aportoit ſes pierreries. Non, Monſieur, lui répondit Varenne : Mademoiſelle Peliſſier m'a chargé de vous dire qu'elle ne veut point être brouillée avec vous ; elle vous prie de l'aller voir, & elle vous les remettra elle-même. La pauvre femme, ajoura-t'il, vous aime à la fureur, je l'ai trouvée dans un état à faire pitié, & elle a les yeux plus gros que le poing, à force de pleurer. Cela eſt à merveille, lui répliqua Monſieur Duliz, avec un air affecté d'indifférence ; mais retournez-y ſur le champ, & dites-lui que je prétends, ſans differer, qu'elle vous remette mes diamans, à faute de quoi, j'employerai les moyens de les lui faire rendre. Varenne s'aquitta de ſa commiſſion, & fit un fidéle raport à cette actrice, de ce qui s'étoit paſſé entre ſon maitre & lui, ſans oublier l'ordre abſolu de venir prendre les pierreries, & la menace dont il étoit accompagné en cas de refus. Il eſt donc bien faché, lui répondit Mademoiſelle Peliſſier, Ma foi, Mademoiſelle, lui répliqua Varenne, je ne ſai que penſer ? & je vous conſeille de le ſatisfaire, peut-être cela le fera-t'il revenir. Je m'en donnerai bien de garde, lui répartit Mademoiſelle Peliſſier. Dites lui, pour toute réponſe, que je perſévére à le prier de venir chez moi, qu'il aura lieu d'être content, & qu'abſolument je ne remettrai qu'à lui ſeul un ſi précieux dépôt.

Monſieur Duliz prit ſon parti, & porta ſa plainte

te à Monsieur Herault *. Monsieur lui dit-il, après l'avoir salué, la cause de mes peines doit me couvrir de honte; mais ma foiblesse en rend les effets si tristes, que je suis plus digne de pitié, que de blâme. Tout Paris étant témoin des soins que j'ai rendus à la Pelissier, il ne se peut que vous n'en ayez été informé. Cette femme pendant que je l'accablois de biens, m'a donné dant de légitimes sujets de plaintes, que j'ai été contraint de l'abandonner. Je n'exige point quelle me rende les meubles, habits, argenterie & bijoux, dont je lui ai fait present; ce qui monte à plus de trois cens mille livres: mais j'espere, de votre justice, qu'elle me restituera pour quarante mille écus de diamans, qu'elle m'a empruntés, sur le prétexte de vouloir s'en parer aux trois, ou quatre premieres représentations d'un opéra, nouvellement mis au théatre. J'ai envoyé inutilement deux fois un de mes valets de chambre pour les lui demander; accordez-moi, je vous prie, votre protection, & que cette actrice ne retienne pas impunément, contre tout droit, ce qui m'appartient. La chose m'est d'autant plus à cœur, que ce sont des pierreries de ma femme. Vous pouvez compter, Monsieur, lui répondit le Magistrat, que je n'oublirai rien pour vous donner la satisfaction qui vous est dûe, prenez la peine de revenir après-demain, vous saurez les raisons de la demoiselle.

Un exempt porta l'ordre à notre héroïne, de comparoître le lendemain chez monsieur le Lieutenant de Police, où elle ne manqua pas de se rendre. Vous ne plumez pas la poule, sans crier, Mademoiselle, lui dit monsieur Herault; monsieur Duliz se plaint que vous lui retenez pour une somme considérable de diamans, qu'il vous a prêtés;

* Lieutenant général de Police.

la Cour le protege ; & cette affaire aura des ſuites fâcheuſes, ſi vous vous obſtinez à les garder : ainſi je vous conſeille, avant que cela aille plus loin, de les lui rendre de bonne grace. Je ſuis ſurpriſe, Monſeigneur, lui répondit mademoiſelle Peliſſier, que monſieur Duliz oſe interrompre votre Grandeur, avec ſi peu de raiſon ; ce que je tiens de lui vient de ſa pure libéralité, ſans l'avoir même exigé. Ce ſont des contes, lui repliqua monſieur Herault, d'un air à la faire trembler ; allez, Mademoiſelle, vous devez être plus que contente de ce que vous en avez tiré, ſans vouloir vous approprier ce qui ne vous appartient pas ; on ne fait point des preſens d'un ſi haut prix. De quelque valeur, Monſeigneur, lui repartit mademoiſelle Peliſſier, que ſoient les choſes données à une Demoiſelle, il lui reſte toujours amplement de quoi les recompenſer. Monſieur Herault ne put s'empêcher de ſourire de cette penſée ; cependant ayant pris ſon ſerieux : La plaiſanterie eſt ici hors de ſaiſon, lui dit-il, il faut reſtituer, ou vous attendre à des évenemens qui vous couvriront d'infamie. Mademoiſelle Peliſſier, ſans s'émouvoir, tira de ſa poche la reconnoiſſance de monſieur Duliz, & la préſenta au Magiſtrat : liſez, Monſeigneur, lui répondit-elle, & jugez ſi je dois appréhender vos menaces. Il me paroît, Mademoiſelle, lui repliqua monſieur Herault, en la congédiant, & lui rendant le billet, que vous ne manquez pas de précaution, & que vous entendez aſſez bien vos affaires.

Monſieur Duliz ſe trouva au jour marqué chez ce Magiſtrat : Je ſuis fâché, lui dit monſieur le Lieutenant de Police, de n'avoir que de mauvaiſes nouvelles à vous apprendre ; vous vous êtes fait une loi, en vous liant par une reconnoiſſance en bonne forme, & à laquelle il n'y a rien à dire

que,

que vous avez donnée à la Peliſſier ; ainſi je vous conſeille, Monſieur, d'accommoder cette affaire, & d'en tirer le meilleur parti que vous pourrez. Le billet, Monſieur, lui répondit monſieur Duliz, regarde ſimplement les autres preſens, & n'a aucun raport aux diamans dont il s'agit. Je vous demande excuſe, Monſieur, lui repliqua monſieur Herault, je l'ai examiné. C'eſt une ſurpriſe, Monſieur, lui repartit monſieur Duliz. Enſuite, il lui fit un récit exact de la maniére, dont mademoiſelle Peliſſier lui avoit arraché cette reconnoiſſance. Elle abuſe de votre trop de confiance, reprit monſieur Herault, & quelques raiſons que vous puiſſiez alleguer, vous ſerez condamné par votre écriture.

Monſieur Duliz ne crut pas devoir s'en tenir à cette déciſion. Il conſulta un Avocat, qui lui déclara qu'à moins d'une puiſſante protection, il ne pouvoit ſe promettre une bonne iſſue de cette affaire. Il y auroit un moyen, ajouta l'Avocat: ce ſeroit d'obtenir que la Demoiſelle affirmat par ſerment, que les pierreries lui ont été données. Les femmes d'opéra, lui répondit monſieur Duliz, ne ſe piquent pas de délicateſſe de conſcience, & il n'en eſt point qui ne levaſſent les pieds, & les mains, s'il s'agiſſoit de cent écus, à plus forte raiſon pour quarante mille livres ; mais, continua-t'il, je compte ſur des puiſſances d'un grand crédit, qui prendront mes interêts avec chaleur, & qui, à coup ſûr, l'emporteront ſur une Demoiſelle de ſpectacle. Sur ce pied-là, lui repliqua l'Avocat, vous ne riſquez rien d'intenter un procès. Monſieur Duliz le chargea de l'affaire, avec ordre de la pourſuive vivement.

Il fut trouver le Miniſtre étranger, qui l'avoit ſervi ſi utilement contre mademoiſelle Gelé, & le

pria de lui continuer ſes bons offices; mais le Miniſtre voyant que c'étoit une choſe de même nature, ne jugea pas à propos de s'en mêler. Il fit ſentir poliment à l'intemperant Iſraëlite, que ſi par foibleſſe on ſe laiſſoit ſeduire aux artifices d'une femme; il n'étoit pas pardonnable de tomber une ſeconde fois dans même faute, & encore moins de la manifeſter au public, qui n'en jugeoit pas favorablement.

Toutes ces conſidérations ne purent le diſtraire de la pourſuite de ſon procès. Sa preſence étant néceſſaire en Hollande, il donna une ſomme conſidérable à un Curé pour le continuer; & afin de prouver que ce n'étoit pas l'interêt, mais le ſeul deſir de punir la Peliſſier, qui le faiſoit agir, il s'engagea de fournir aux frais de cette affaire juſqu'à ſon dernier jugement, conſentant, au cas que le Paſteur la gagnât, à la vente des pierreries, & l'argent employé aux beſoins de la paroiſſe de cet Eccléſiaſtique, ſans même repeter ſon déboursé.

Avant de quitter Paris, il fit une aumône, digne d'un Monarque, aux pauvres de la paroiſſe de S. Sulpice. Il parut à bien des honnêtes gens, qu'il y avoit du moins autant d'oſtentation, que de charité en cette action, qui fut ſue de toute cette fameuſe Ville.

Il arriva en Hollande au tems des couches de madame de Chovalſau, ſa fille, & continua, comme il avoit de coutume, à paſſer les après-midi chez mademoiſelle Rochoir, où ſes amis lui tenoient compagnie juſqu'à l'heure du ſouper.

Le Paſteur qu'il avoit chargé du procès, contre mademoiſelle Peliſſier, pouſſa ſon zele juſqu'à réduire cette actrice à l'hôpital, s'il eut été en ſon pouvoir, & le tout à la plus grande gloire de Dieu; mais ſoutenue d'un bon droit apparent, joint à la

prote-

protection de puiſſans amis, elle gagna ſa cauſe; ce qui donna un chagrin mortel à notre Juif. C'eſt de là qu'on a tirè la piece intitulée: *Le Triomphe de l'Interêt*, où monſieur Duliz eſt repréſenté ſous le nom de Jacquin, & mademoiſelle Peliſſier ſous celui de Fanchon. On la trouvera à la ſuite de cette hiſtoire.

Si la jalouſie, & la vangeance, ſont des maladies furieuſes qui rendent quelquefois les honnêtes gens capables des plus noirs deſſeins; il n'eſt que trop ordinaire à ceux qui ne ſe piquent pas de cette ſublime délicateſſe dans les ſentimens, de devenir ſuſceptibles des plus grands crimes.

L'Iſraëlite brûlant du deſir de punir ſon ingrate maitreſſe, & en même tems le Sieur Francœur, qu'il accuſoit d'être la cauſe de tous les mauvais procédes qu'elle avoit eu pour lui, jetta feu & flâmes: ſes domeſtiques prirent part à ſon reſſentiment; & Joinville qui parut le plus animé, fut choiſi pour être le miniſtre de la colére de ſon maitre.

Il retourna à Paris par ſon ordre, muni d'argent & de lettres de change, afin d'y pratiquer des gens qui le défiſſent de ſon rival, & qui jettaſſent une bouteille d'eau-forte au viſage de ſa perfide. Lorſqu'il y fut arrivé, ſe voyant en bon équipage, il voulut en rendre témoins ſes anciens camarades, qui lui demanderent s'il avoit quitté le Juif. J'en ſerois bien fâché, leur dit-il, je ne pouvois jamais trouver une meilleure condition, il m'a fait valet de chambre; de ſorte que nous ſommes trois en cette qualité à ſon ſervice: chaque jour nous avons des profits en mille occaſions; que vous dirai-je enfin? Nous ſommes heureux comme le poiſſon dans l'eau. Tous le feliciterent d'être ſi bien tombé, & s'informerent de ce qui le ramenoit à cette

grande Ville: Il leur repliqua qu'il y étoit à la ſuite d'une affaire, dont il ne pouvoit rien reveler.

Paſſant une fois dans la cour du jardin des Tuileries, pluſieurs laquais de ſa connoiſſance l'entourerent, & le félicitérent ſur ſon retour. Il les invita à venir le lendemain à ſon auberge, où il leur fit grande chere, & leur montra une bourſe pleine d'or. Comme il s'en falloit de beaucoup qu'il fut ſi oppulent avant d'appartenir à Monſieur Duliz, les Chevaliers de l'arc en ciel ſe trouverent dans l'admiration, & ne ſavoient que penſer d'un changement ſi ſubit.

L'argent a cette proprieté d'inſpirer du reſpect aux ames vulgaires. Nos apprentifs peintres, cidevant accoûtumées à tutoyer Joinville, ne lui parloient que par le nom de Monſieur, & le faquin recevoit leurs hommages avec un air de Seigneur. La converſation roula d'abord ſur ce qui ſe paſſoit dans la maiſon de leurs maitres, dont les défauts ne furent pas oubliés. Enſuite, il s'entretinrent de leurs gages, de leurs profits, de la maniére dont ils étoient nourris, & des meilleures conditions de Paris. Ma foi, Meſſieurs, dit un nommé la Roche, ce n'eſt qu'avec les étrangers qu'on peut faire quelque choſe. Voyez, ajouta-t'il, Petigord accablé de biens par un Seigneur Anglois, qui l'a tiré de chez une fille entretenue.

Les conditions de ces Demoiſelles lui répondit Lafleur, ne ſont pas toujours les plus mauvaiſes, & j'en ai ſervi une, nommée Mademoiſelle Bugnon, où j'aurois fait fortune, ſi elle s'étoit menagée. Un Fermier Général en prenoit ſoin. Elle avoit trois domeſtiques, ſa femme de chambre nommée Julie, la cuiſiniére qui s'appelloit Catherine, & moi qui ſervoit de laquais & d'homme d'affaire.

Notre maitreſſe étoit une jeune folle jolie comme

me un bijou, vive, enjouée, qui ſans s'embarraſſer de rien ne ſongeoit qu'à ſe réjouir. Notre maiſon pouvoit paſſer pour un perou. La charmante Bugnon ſe repoſoit ſur Julie des achats de ſes ajuſtemens, & en général de tout ce qui regardoit la garderobe. Le patron ſoupoit tous les ſoirs au logis, j'allois à la boucherie, au marché, à la Vallée † où j'achetois abondamment ce qui ſe trouvoit de meilleur, de plus nouveau, & où je n'oubliois jamais le droit de maitre-d'hôtel. Catherine avoit la deſſerte & les autres profits de la cuiſine; de ſorte que nous étions tous contens, & vivions dans une grande union.

Je ne pus tenir contre les charmes de Julie, auſſi étoit ce une fille toute aimable; elle me paya d'un tendre retour, & nous paſſions enſemble les momens les plus doux, quand Mademoiſelle Bugnon s'entêta pour notre malheur du fils d'un Préſident dénué d'eſpéces, mais jeune, d'un eſprit doux, beau, bien fait, poſſedant les qualités qu'on pouvoit ſouhaiter dans un amant pour le plaiſir, ce qui ne ſuffiſoit pas aux frais de la maiſon.

Le Fermier s'apperçut de l'infidélité de notre maitreſſe & la quitta; alors on vit chez nous, les actions terriblement tombées; il fallut ſe borner à un ordinaire des plus minces: ce qui ne plaiſoit guéres à mademoiſelle Bugnon accoutumée à l'abondance d'une chere délicieuſe.

Il nous tomba un Banquier qui nous remit un peu ſur l'eau, & nos affaires auroient repris leur train, ſi notre Demoiſelle avoit pu ſe défaire de ſon adonis. Le Banquier qui le trouva pluſieur fois avec elle en prit de l'ombrage, pria le jeune homme de ceſſer ſes viſites, & la belle Bugnon de le recevoir. Les ayant ſurpris enſemble malgré

† Lieu où ſe vend la volaille & le gibier.

cette défenſe, il apoſtropha le cupidon d'une volée de coups de canne, lui fit ſauter les montées, régala ſon infidéle d'un nombre de ſoufflets, autant de coups de pied au cul, & fit un vacarme de diable.

Nous étions reſtés, Julie, Catherine & moi plus morts que vifs dans la cuiſine, ſans nous méler de leurs débats. La paix ſe fit entre les deux amans, & nous eſperions que le calme ſuccederoit à la tempête; quand deux jours après: le Préſident juſtement irrité du mauvais traitement fait à ſons fils; envoya chez nous à quatre heures du matin, un exempt chargé d'un ordre du Lieutenant de Police, avec des archers, qui conduiſirent mademoiſelle Bugnon, Julie, Catherine à la Salpetriere; le Banquier qu'ils trouverent couché avec notre maitreſſe au Châtelet, d'où il ne ſortit qu'à force d'argent, & moi à Biſſétre, où je reſtai dix huit mois à battre du plâtre.

Voilà une belle chute dit un nommé l'Olive! ma foi ces demoiſelles, ajouta-t-il, & les petits maitres ſont de dangereuſes gens à ſervir. Ce l'Olive étoit un garçon de famille aſſez bien élevé, ne manquant pas d'eſprit, ſorti de chez lui par libertinage, & qui faiſoit le beau parleur, auſſi ſes camarades l'écoutoient comme un oracle.

A propos de petits maitres, reprit-il, ſortant de chez un Abbé, j'entrai au ſervice d'un Secretaire du Roy nommé monſieur Brandon, qui me chargea d'accompagner un fils unique appellé Railly à l'Academie, & à ſes autres exercices, avec ordre de lui rendre un fidéle compte de ſa conduite.

Brandon cadet d'un cadet de maiſon illuſtre, n'avoit pour tout bien qu'une compagnie d'infanterie, lors que ſe trouvant en garniſon à Metz, il vit à l'Egliſe une jeune Demoiſelle, ſuivie d'un laquais, ſi par-

ſi parfaitement belle, qu'il en fut ébloui: Voilà une charmante perſonne dit-il à un Conſeiller avec lequel il étoit venu, & qui mérite les aſſiduitez d'un galant homme. Elle ne manque pas de ſoupirans, lui répondit le Conſeiller, & ſon orgueil égale au moins ſes attraits; fille d'un Secretaire du Roy nommé Serget, continua-t-il, dont la naiſſance eſt des plus obſcures; elle a refuſé differens partis conſidérables qui lui auroient fait honneur; mais il ſemble à cette fiére beauté que perſonne n'eſt digne de lui adreſſer des vœux. Comme je ne croi pas que ſa naiſſance, lui inſpire cette vanité, lui repliqua Brandon, je la pleins d'être ſi infatuée de ſon mérite. Je ne vous dirai point ce qui fonde ſa prévention lui repartit le Conſeiller; cependant il eſt vrai qu'on l'accuſe de porter la fierté juſqu'à l'extravagance.

Malgré un tel portrait, Brandon ne pouvant détourner ſa vue de deſſus cette charmante fille, ſe ſentit agité par de tendres mouvemens, qui juſqu'alors lui étoient inconnus. Mademoiſelle Serget remarqua ſon attention & ne put lui refuſer quelques regards. Quand elle ſortit de l'Egliſe, notre capitaine ne la vit point partir ſans douleur. Un trouble ſuſpendit toutes les puiſſances de ſon ame. Il n'oſa pas la ſuivre, ou plutôt il n'en eut pas la force; il demeura à ſa place comme s'il eut été pétrifié, la conduiſit des yeux, & connut avec chagrin qu'elle lui enlevoit ſon cœur. Quoi! ſe dit-il en lui même, eſt-il poſſible que ce dangereux objet, faſſe à une premiere vue des impreſſions aſſez fortes ſur moi pour ne pouvoir les bannir de ma mémoire? que puis-je me promettre d'une perſonne qui, par vanité, mépriſe tout ce qui s'offre à la ſervir? Après ce qu'on m'en a dit, ma témerité ſeroit impardonnable de vouloir m'obſtiner

à bru-

à bruler pour elle. Il faut faire uſage de ma raiſon, combattre mon amour dès ſa naiſſance, & employer tous les moyens capables d'oublier cette audacieuſe. Ce fut à quoi il ſe détermina par un petit voyage à la Cour de Lorraine, où regnoient alors les plaiſirs.

Il fut preſenté à Son Alteſſe Royale Leopold I. par monſieur le Marquis de Trichateau Capitaine de ſes Gardes. Ce Prince affable aux étrangers, le reçut parfaitement, & le mit de toutes ſes parties de plaiſir. Brandon avec beaucoup d'eſprit étoit bienfait, & avoit quelque choſe de ſi gracieux en toute ſa perſonne, qu'on ne pouvoit le voir ſans ſe ſentir pour lui de l'inclination.

Il ſe rendoit aſſidûment les ſoirs chez ſon Alteſſe Royale Madame, où s'aſſembloit toute la Cour. Il y avoit alors pluſieurs filles d'honneur & un grand nombre de dames d'une beauté raviſſante, avec leſquelles la Ducheſſe par un excès de bonté, vivoit ſi familiérement, qu'à peine diſtinguoit-on la Souveraine de ſes ſujettes.

Brandon uniquement venu à cette Cour, pour rompre les chaines, & fuir les dédains d'une trop ſuperbe maitreſſe, ne put en être diverti parmi tant d'objets délicieux: elle ſe preſentoit d'une maniére ſi puiſſante à ſon imagination, qu'il lui étoit impoſſible de bruler d'une nouvelle flâme; de ſorte qu'il gémiſſoit dans une dure captivité, lorſque monſier le Duc de Lorraine donna des fêtes à l'occaſion du Prince Charles ſon frere, nouvellement élu à l'Electorat de Treves, qui attirerent cette fiére ennemie du repos de notre Capitaine, à Luneville. Sa ſurpriſe fut extrême de la voir un matin à la toilette de ſon Alteſſe Royale Madame, avec madame Suriau, épouſe du premier maitre-d'hôtel de la Cour. Où dinez-vous aujourd'hui, monſieur

ſieur Brandon, lui demanda cette dame en s'approchant de lui? Je n'ai point encore pris de parti, Madame, lui répondit-il, & mon pis aller ſera la table des cavaliers. Puiſque vous n'êtes pas engagé, lui repliqua madame Suriau, je vous retiens pour être des nôtres.

Il trouva monſieur & mademoiſelle Serget, parmi une nombreuſe compagnie qu'elle avoit ce jour-là. Cette demoiſelle fit l'admiration de tous les meſſieurs: Ils l'accablerent de louanges, & la ſervirent à l'envi de ce qui étoit de meilleur ſur la table. Brandon malgré les mouvemens dont ſon ame fut agitée, ſe contraignit juſqu'à ne la regarder que rarement d'une maniére aſſez indifférente, & ſembla n'avoir des yeux que pour mademoiſelle de Choiſeuil, fille d'honneur de la Ducheſſe, qui étoit auprès de lui.

On ſe tint à table juſqu'à l'heure de la comédie, d'où on ſe rendit, ſuivant la coutume, aux appartemens, où il ſe fit une partie de pharaon, qui dura juſqu'à l'heure du ſouper. Lorſque chacun ſe partagea, monſieur Royer Controlleur général de Leurs Alteſſes, emmena chez lui monſieur Brandon, où il vit encore monſieur & mademoiſelle Serget. Cette belle fille & Brandon rougirent & parurent décontenancez à la vue l'un de l'autre. Madame Royer d'une humeur enjouée, avec beaucoup d'eſprit & d'agrémens, faiſoit parfaitement les honneurs de ſa maiſon. Elle plaiſanta pendant le repas avec Brandon, qui s'en tira d'une maniére dont chacun fut enchanté.

Monſieur Serget conçut pour lui une parfaite eſtime; mademoiſelle Serget de ſon côté, qui dès le premier jour qu'elle le vit, fut frappée de ſa bonne mine, & dont, depuis l'idée en fut ſi remplie, qu'elle n'avoit que lui devant les yeux; ſentoit une

volupté

volupté en l'examinant, qui la rendoit incapable d'attention pour le reſte de la compagnie. Elle avoit pris d'abord pour amour propre, l'effet que l'amour même lui avoit inſpiré; mais lorſqu'elle s'apperçut du trait dont elle étoit bleſſée, elle s'indigna de ſa foibleſſe, & appella envain ſon orgueil à ſon ſecours; il lui falut ceder à la néceſſite d'aimer. Lorſqu'on ſe ſépara, Brandon ne laiſſa pas échapper l'occaſion de la conduire à ſon auberge; & il rendit viſite le lendemain à monſieur ſon pere, qui lui fit mille politeſſes.

Je ſuis fâché, lui dit Serget, que vous me préveniez, mon deſſein étoit d'aller chez vous, vous demander de me mettre du nombre de vos amis. Mon empreſſement, Monſieur, lui répondit Brandon, à vous prouver combien je vous ſuis aquis, vous marquera le cas que je ferai de cette glorieuſe qualité.

Mademoiſelle Serget qui entra dans la chambre, interrompit cette converſation. Je te prie, ma fille, lui dit le Secretaire, de nous faire aporter à déjeuner: A propos, continua-t-il, s'adreſſant à Brandon, que prenez-vous le matin? C'eſt ordinairement, Monſieur, lui répondit Brandon, du thé ou du caffé: il ne m'importe lequel des deux: Vous ſerez donc de l'écot de ma fille, lui repliqua Serget, car pour moi un morceau de pain, & deux verres de vin, me ſont préférables à de l'eau chaude. Quand il eut mangé un morceau, ayant affaire à la Cour, il paſſa dans une autre chambre où il ſe fit habiller.

Mademoiſelle Serget demanda à notre héros s'il ſe plaiſoit à Metz: parfaitement Mademoiſelle, lui répondit Brandon; on y voit bonne compagnie, & le monde y eſt très-affable: Nos Dames paſſent pour dangereuſes, lui repliqua Mademoiſelle Serget,

get, peu de gens échapent à leur pouvoir. Il en eſt une, lui repartit Brandon, en la regardant amoureuſement, à qui je ſacrifierois ma liberté du meilleur de mon ame, pour laquelle j'aurois le plus violent amour, une fidélité & une conſtance à toute épreuve; mais elle a refuſé des partis ſi conſidérables, & ſes vues paroiſſent tellement au-deſſus d'un pauvre Gentilhomme, qui n'a qu'un cœur à lui offrir, que j'en éloigne mes penſées, afin de ne me pas expoſer à ſon mépris.

Mademoiſelle Serget comprit que cela la regardoit. Peut-être, reprit-elle, que ſon moment d'aimer qui n'étoit pas venu, l'a rendu difficile à ſe faire un choix, & que contente de votre ſeul mérite, elle auroit vos ſervices pour agréables; à votre âge, ajouta-t-elle, fait comme vous êtes, il ne meſſiéd pas d'avoir un peu de confiance; prouvez-lui un ſincère attachement, & je croi que vous réuſſirez.

Elle rougit en prononçant ces dernieres paroles, qui mirent Brandon au comble de la joye. Ciel! s'écria-t il, quel ſeroit mon bonheur, ſi elle ſe trouvoit pour moi de favorables diſpoſitions! je jure qu'elle auroit un amant le plus reſpectueux, & le plus ſoumis qui fut jamais.

Lorſque Monſieur Serget fut habillé, ils ſe rendirent à la Cour, où on remit une lettre à notre Capitaine, qui la lui montra. C'étoit un ordre de ſe trouver à une revue d'Inſpecteur. Nous devons partir demain, lui dit Monſieur Serget, je vous offre une place dans mon caroſſe. Brandon flatté des plus douces eſperances, fut charmé de faire ce petit voyage avec ſa chere maitreſſe. Il la divertit, elle & Monſieur ſon pere pendant le chemin, par mille ſaillies pleines d'eſprit & de vivacité, & ils arrivérent à Metz le ſoir aux portes fermantes.

Mon-

Monſieur Serget le retint à ſouper ; il conçut pour lui tant d'affection, qu'il voulut l'avoir tous les jours à ſa table : ſa préſence rappelloit au cœur de Mademoiſelle Serget, la joye qu'en baniſſoit les momens où il étoit obligé de ſe ſéparer d'elle : il ſçavoit en être tendrement aimé : cependant dans la crainte de bleſſer ſa fierté, ce n'étoit que par ſon aſſiduité, & de tendres regards, qu'il lui marquoit l'excès de ſa paſſion, ſans oſer lui parler ouvertement du feu dont il bruloit pour elle. La liberté de ſe voir, & de s'entretenir à tous les momens du jour, fit naître inſenſiblement une familiarité, qui ne leur permit plus de ſe déguiſer ce qu'ils ſentoient l'un pour l'autre ; & ce fut alors qu'ils goûterent le plaiſir de s'aſſurer de toute l'ardeur de leur amour.

Monſieur Serget idolâtre de ſa fille, ne la contraignoit point ſur le choix d'un époux, prétendant que c'eſt une injuſtice de forcer les inclinations dans une affaire d'où dépend le bonheur, ou le malheur de la vie. Malgré cette indulgence, notre héroïne apprehenda que le peu de fortune de Brandon (quoique parfaitement dans les bonnes graces de ſon pere) ne devînt un obſtacle à leur union. Cela l'inquiéta juſqu'à alterer ſa ſanté. Monſieur Serget la voyant d'une humeur differente de ce qu'elle avoit accoutumé, lui en demanda la cauſe. Retenue par la pudeur, elle uſa de quelques défaites, où ce bon pere pénétra une partie d'un myſtere qu'elle ne lui voiloit qu'imparfaitement.

Vous devez me regarder, ma fille, lui dit-il, comme un ami, qui n'a rien plus à cœur que de vous voir contente ; ne me cachez point, je vous prie, ce qui ſe paſſe dans votre ame, & ſoyez ſûre d'une entiére ſatisfaction, ſi je puis quelque

choſe

choſe à ce que vous ſouhaitez. Ayez pitié, Monſieur, lui répondit-elle, d'une fille qui va vous faire, avec une extrême confuſion, l'aveu de ſa foibleſſe, & qui eſt prête à ſacrifier ſon repos, même ſa vie, à l'obéiſſance qu'elle vous doit, plutôt que de rien commettre qui puiſſe vous déplaire. Je ne vous réduirai point à cette extrêmité, lui répliqua Monſieur Serget, & vous devez tout attendre de mon affection : parlez ſans vous contraindre. Vous ne voyez plus en moi, Monſieur, lui repartit-elle, en répandant un torrent de larmes, une fille indifferente & maitreſſe de ſon cœur. Votre eſtime pour Monſieur Brandon, m'a fait lui découvrir des qualités, auſquelles je ſuis devenue trop ſenſible : lui ſeul peut me rendre heureuſe ; cependant ſi je ne le tiens de votre conſentement, j'y renonce, telle choſe qui me puiſſe arriver. J'aime Brandon, reprit Monſieur Serget ; mais je lui ſouhaiterois un peu plus de bien. Sa vertu, Monſieur, lui dit Mademoiſelle Serget, lui tient lieu de richeſſes. Par un effet du mérite ſur un cœur généreux, il a triomphé de ma liberté ; & s'il dépendoit de moi, ce me ſeroit la plus douce ſatisfaction, de réparer ce que l'injuſtice du ſort lui a refuſé. Cette affaire, ma chere enfant, lui répondit le Sécrétaire, eſt des plus ſérieuſes ; elle demande que vous y penſiez murement, & ſi vous perſeverez à vouloir Brandon, je ne m'oposerai point qu'il tienne de vous ſa fortune.

Mademoiſelle Serget le remercia en des termes qui lui témoignérent combien elle étoit vivement pénétrée de cette grace. Mais quel fut l'état de ſon amant, lorſqu'elle lui apprit cette bonne nouvelle ! L'excès de ſa joye ne ſe put exprimer, & n'étoit égalé que par celui de cette charmante fille, à qui il prit les belles mains, leur donnant mille

baiſers, ſans pouvoir lui témoigner l'excès de ſon amour, & de ſa reconnoiſſance, que par un trouble plus éloquent que les paroles les mieux rangées. La charmante Serget répondit à ſes tranſports, avec une tendreſſe qui lui marqua combien il lui étoit cher. Monſieur Serget fit quitter le ſervice à Brandon, le revêtit de ſa charge, ordonna les préparatifs de leur mariage, qui fut celebré au grand contentement des deux parties; & ce fut de cet heureux hymen, que naquit au bout de neuf mois Railly.

Il avoit dix-neuf ans, lorſqu'on me mit auprès de lui. J'étois obligé de l'éveiller à ſept heures tous les matins, & de l'accompagner, comme je l'ai déjà dit, à ſes exercices. J'eus toutes les peines du monde à l'arracher de ſon lit, le ſecond jour que je fus à ſon lever. Il m'examina de la tête aux pieds, en ouvrant de grands yeux, & bâillant à chaque moment. Donnes-moi ma robe, & ma tabatiére, me dit-il, à la fin. Enſuite, il ſe mit dans un fauteuil, où il jettoit ſes jambes, tantôt ſur un bras, tantôt ſur l'autre, ſe barbouillant le nez de tabac. Après avoir un peu rêvé: Mons l'Olive, reprit-il, vous êtes moins chargé de me ſuivre pour me faire honneur, que pour épier mes actions. Je vous avertis que c'eſt une commiſſion, dont vous deviendrez la victime, ſi vous n'entrez dans mes vûes; croyez-moi, ſoyons d'intelligence, vous vous en trouverez bien. Je balançai un peu, ſur le parti que je devois prendre, & ne ſavois à quoi me réſoudre; à la fin je me déterminai en ſa faveur. Vous pouvez compter, Monſieur, lui répondis-je, ſur la fidélité, & la diſcretion de votre ſerviteur; cependant, permettez-moi de vous repreſenter, qu'il eſt de votre interêt que Monſieur votre pere n'ait rien à me reprocher; d'autant que,

s'il

s'il s'apperçoit de ma desobéissance, il vous donnera un autre domestique, qui ne vous sera peut-être pas si affectionné. Ne t'embarasses de rien, me repliqua-t'il, je le defie de découvrir la moindre de nos allures.

Il s'habilla, & nous nous rendîmes à l'académie, où nous trouvâmes à la porte, deux de ses amis qui l'attendoient. Tout est-il prêt, leur demanda mon maitre? Oui, lui répondit l'un d'eux; Babet a fait préparer le déjeuner, elle a été chercher nos Demoiselles, qui sont chez elle; ainsi acheminons-nous de ce côté-là.

Il est à remarquer que cette Babet étoit une jeune personne de vingt deux ans, fort jolie, à qui ces Messieurs avoient loué & meublé une maison, où ils recevoient trois filles de marchands des plus aimables, & des plus amusantes, dont la plus âgée ne passoit pas dix-huit ans. Aussi-tôt que nous fûmes arrivés, après quelques embrassades, on se mit à table. Cette brillante jeunesse se trouva également de belle humeur, & de bon appetit. Lorsqu'ils eurent achevé de manger, Babet vint m'aider à desservir, & nous fumes, à notre tour, honorer les débris du repas, que nous arrosames de deux bouteilles de vin de Bourgogne. Nous en décoëffions une de Champagne pour nous faire la bonne bouche, quand nous entendîmes nos jeunes gens qui rioient, & chantoient à gorge déployée. Ma foi les voilà en train, me dit Babet, il faut nous y mettre aussi; commençons par boire à leur santé: ce que nous exécutâmes de très-bonne grace. Tu me paroîs, reprit Babet, un franc vaurien, comptes-moi un peu tes fredaines; ta bonne mine doit te procurer des conquêtes: avoues de bonne foi, combien as-tu trompé de filles? Je ne suis point un trompeur, Mademoiselle Babet,

lui répondis-je, regardez-moi bien, vous connoîtrez à ma phyſionomie un bon & loyal garçon, ſans malice. Malepeſte, me repliqua-t'elle, il n'y a qu'à te croire, la ſotte qui s'y fiera. Vous pourriez le faire en toute confiance, lui repartis-je, je me ſens diſpoſé à vous aimer à la rage, & je ne me changerois pas pour un autre, ſi j'avois le bonheur de poſſeder votre friand petit minois. Les bons morceaux te font envie, reprit-elle, à ce que je vois; tu n'es pas dégoûté; ſais-tu que j'ai refuſé nombre de bonnes fortunes? Va, mon ami, continua-t'elle, mon viſage, quoiqu'il n'ait rien de choquant, ne me fait pas honneur; ma gorge, & mon corps ſont d'une beauté ſi parfaite, qu'ils ont ſervi bien des fois de modèle au premier Peintre du Roi. N'a-t'il point ſuccombé à la tentation, lui dis-je, & s'en eſt-il tenu ſimplement à vous copier? Voilà une plaiſante demande, me répondit-elle, es-tu aſſez de ton village pour t'imaginer que s'il s'étoit paſſé quelque choſe, que je te l'avouaſſe? Quoique je ne ſois pas le premier Peintre du Roi, lui repliquai-je, me ſeroit-il permis d'admirer cette magnifique gorge? Tout beau, Monſieur l'Olive, me repartit-elle, la vûe en eſt reſervée à quelque joli garçon, que j'honorerai légitimement de ma couche. Oh! par-bleu, repris-je, vous m'en impoſez, puiſque vous faites tant la difficile, je ne veux m'en raporter qu'à moi-même. En même tems je pris la liberté, malgré quelque réſiſtance, de voir ce qui en étoit, & j'avoue qu'elle ſurpaſſa mon attente. Cela me donna de la curioſité pour le reſte. Babet eut beau me menacer d'appeller mon maitre, de faire rage des pieds & des mains, je fus toujours mon train, & je parvins enfin à ce que je ſouhaitois.

Je m'étois bien doutée, me dit-elle, lorſque cela fut

fut fini, que tu ne valois pas la gale. Tu es fort comme un Turc; ſi j'avois ſu cela, & ſans tes diſcours hipocrites auſquels je me ſuis fiée, je ne ſerois pas reſtée avec toi. En effet, qui ſe ſeroit imaginé que tu aurois porté l'effronterie, juſqu'à triompher de ma foibleſſe, & me ravir ce que je ne t'aurois pas accordé pour l'empire de l'Univers? cependant après avoir bien fait la fâchée, nous redevînmes les meilleurs amis du monde.

Mon maitre ne manquoit pas un jour à ſon rendez-vous, & moi par conſequent de faire bonne chere, & de m'entretenir avec Babet. Ce train de vie me plaiſoit fort. J'aurois ſouhaité que cela eut duré toujours; mais un maudit empoiſonneur de cabaretier, mit fin à mon bonheur, en nous donnant une fois du vin, dont nous fûmes tous incommodés. Railly s'en trouva ſi mal, que nous ne pûmes nous rendre que le ſoir au logis.

Monſieur ſon pere, & madame ſa mere, qui ne le virent point revenir à ſon ordinaire, en furent extrêmement inquiets. Ils appréhendérent qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur, & mirent toute la maiſon en campagne, afin de s'informer de ce qu'il pouvoit être devenu. Il leur parut ſi défait, lorſque nous arrivâmes, qu'ils ne ſavoient qu'en penſer.

Où avez-vous paſſé la journée, me demanda monſieur Brandon? Monſieur Railly qui s'eſt trouvé mal, lui répondis-je, nous a obligé d'entrer dans une maiſon de ma connoiſſance, où je l'ai fait mettre ſur un lit, & d'où nous ne ſommes ſortis, que quand il m'a paru un peu mieux. Peut-on ſavoir où eſt cette maiſon, me repliqua-t'il? Je pourrois vous y mener, lui repartis-je; mais j'ignore le nom de la rue.

Un ſoulevement de cœur qui prit à mon maitre,

mit Brandon au fait de ſon incommodité. Retournes, malheureux, me dit-il, en me regardant avec indignation, à la maiſon d'où tu viens, & ne t'aviſes jamais de paroître devant moi: en même tems il me paya ce qui m'étoit dû, & me chaſſa ſans miſericorde.

Je fus ſur le champ trouver Babet, à qui je comptai ma diſgrace: Eh bien, mon enfant, me dit-elle, il faut te conſoler, tu ne reſteras pas ſur le pavé; en attendant une condition tu logeras, & vivras avec moi. Voilà un contretems, ajouta-t'elle, qui ne m'annonce rien de bon, ſi je reſte ici. Nos meſſieurs ont payé une année d'avance de cette maiſon, & m'ont fait preſent des meubles; je ſuis d'avis que, ſans differer, tu cherches un tapiſſier, afin de les faire tranſporter chez une femme de mes amies: demain nous verrons à choiſir un autre quartier.

Nous paſſames la nuit à ce déménagement, & Babet ſe tranſplanta d'une extrémité du Faubourg ſaint Germain à la rue ſaint Hônoré, proche ſaint Roch, où elle prit une boutique de Fruitiére-Orangére. Cette aimable perſonne me fut d'un grand ſecours; elle conſerve pour moi l'amitié la plus tendre, & ne me manque jamais dans le béſoin.

Les mouſquetaires bigarés, ſans ſonger qu'ils avoient des maitres à ſervir, ſe tinrent à table juſqu'au ſoir, au riſque de tout ce qui pourroit arriver. Joinville les mena au caffé, où ils paſſerent une partie de la nuit. Ce fut ainſi que ce domeſtique ſe divertit, pendant un tems, de l'argent de l'Iſraëlite, & négligea de ſatisfaire ſon reſſentiment. Il en recevoit ſouvent des lettres, qu'il étoit obligé, ne ſachant pas lire, de confier à un écrivain, qui en faiſoit les réponſes.

Malgré qu'elles etoient conçues de maniére à n'y pouvo-

pouvoir rien comprendre, on démêloit, à travers leur obſcurité, qu'il s'agiſſoit d'une affaire importante, où la prudence, & le ſecret étoient également néceſſaires. Monſieur Duliz voyant qu'il tardoit tant à effectuer, ce dont il l'avoit chargé, lui reprocha ſon peu d'empreſſement, & lui fit ſentir qu'il ne repondoit pas à la bonne opinion qu'il avoit eu de ſon zele. Joinville ſe voyant preſſé, fit connoiſſance avec les nommés Laurent Laure & Louis Glaron ſoldats aux Gardes; & n'épargna rien de ce qu'il crut capable de les gagner. Lorſqu'il ſe flatta de ſe les être aquis : il eſt une petite expédition, mes amis, leur dit-il, qui vous mettroit à votre aiſe le reſte de vos jours, & que vous pouvez exécuter, ſans beaucoup de riſque: êtes vous d'humeur à vous en charger? C'eſt demander à des malades, lui répondit Louis Glaron, s'ils ſouhaitent la ſanté; mettez-nous au fait, & vous verrez de quel bois nous nous chauffons, & ſi nous ſavons faire les choſes en conſcience. Il ne s'agit, lui repliqua Joinville, que de faire expirer ſous le bâton, un petit drôle, qui a cauſé du chagrin à mon maitre, & de jetter une bouteille d'eau-forte, au viſage d'une femme, dont il a été la dupe. N'eſt-ce que cela, lui repartit Laurent Laure? vous n'avez qu'à parler. Montrez-nous ces gens là; vous, & votre maitre aurez bien-tôt lieu d'être contens.

Joinville ſur ces aſſurances, ne ſongea qu'à effectuer ſon projet. Aſſiſté de ces deux hommes, il épia le ſieur Francœur, & le trouva un ſoir près de chez lui. Voilà l'homme, dit-il aux ſoldats, ne perdez pas l'occaſion; elle ne peut jamais ſe preſenter plus belle, & repaſſez-moi ce compagnon d'importance.

Les ſoldats qui n'avoient d'autre intention, que d'amuſer le valet de chambre, d'en tirer quelque

argent, & ſe faire bien traiter aux dépens de ſa crédulité, ſe prirent à cette exécution de maniére que le ſieur Francœur ayant eu le tems de ſe ſauver, en fut quitte pour la peur. Ils aſſurérent Joinville que cela ne devoit point l'inquiéter, & qu'il ne leur échapperoit pas une autre fois. Dans cette confiance, voici ce qu'il marqua à ſon maitre.

Monſieur,

Le petit violon n'eſt pas encore en ordre, la groſſe corde a manqué; mais le Luthier le mettra en ſi bon état que vous ſerez content. Repoſez-vous ſur mes ſoins; je ne perdrai pas un moment pour que cela ſe faſſe promtement.

JOINVILLE.

Laurent Laure & Louis Glaron, loin de vouloir excéder le ſieur Francœur, ils l'avertirent de ce qui ſe tramoit, & du lieu où ils devoient ſe mettre un ſoir en embuſcade. Francœur, ſans perdre de tems, porta ſa plainte, & on envoya des archers commandés par un exempt, qui ſe ſaiſirent de Joinville avec ſes deux ſoldats, & qui les conduiſirent en priſon.

On inſtruiſit leur procés. Il y eut pluſieurs interrogats, confrontations, & recollemens du ſieur Francœur, du maitre écrivain, & des ſoldats, devant Joinville; lequel atteint & convaincu, fut condamné par ſentence du Châtelet, lui & ſon maitre à être pendus en place de Gréve. Le Procureur du Roi en appella à *minima*; & par Arrêt du Parlement, Joinville, & Monſieur Duliz furent condamnés à être rompus vifs en la même place de Gréve; ce qui a été réellement exécuté en la perſonne de Joinville; & Monſieur Duliz étant abſent, le fut en peinture. Voici l'Arrêt du Parlement.

ARRET

ARRET
DE LA COUR DU PARLEMENT,
PORTANT CONDAMNATION A la roue vif pour machination d'excès, & coups de bâtons, contre François Duliz, contumax, & François Aline, dit Joinville ou la France.

Du 8. Mai 1731.

Extrait des Regiſtres du Parlement.

VEU par la Cour le procès criminel fait par le Prevôt de Paris, ou ſon Lieutenant Criminel au Châtelet, à la requête du Subſtitut du Procureur Général du Roi, demandeur & accuſateur contre François Aline, dit Joinville ou la France; Laurent Laure, & Louis Glaron, dit Dragon, tous deux ſoldats aux Gardes Françoiſes! Pierre Lafouaſſe dit Vitry, ci-devant domeſtique du ſieur marquis de Monchevreuil; & les nommés François Duliz, Varenne, Barois, Gillot & Claude, deffendeurs & accuſés; leſdits Aline, dit Joinville, Laurent Laure, Louis Glaron & Pierre Lafouaſſe, priſonniers ès priſons de la Conciergerie du Palais à Paris, appellans de la ſentence rendue ſur ledit procès le 27. Avril 1731. & les autres contumaces, & par laquelle ſentence la contumace auroit été déclarée bien inſtruite, & ajugeant le profit d'icelle à l'égard dudit François Duliz; leſdits François Duliz, & François Aline, dit Joinville, ou la France, ſont déclarés dûment atteints & convaincus, ſavoir, ledit François Duliz d'avoir à prix d'argent engagé & loué dedit François Aline pour excéder François Françœur, & ledit François Aline de s'être loué &

engagé à prix d'argent, & d'avoir voulu louer & engager, auſſi à prix d'argent, des ſoldats au régiment des Gardes Françoiſes, pour excéder ledit François Aline, dit Joinville, ou la France, auroit été condamné à être pendu & étranglé tant que mort s'enſuive, par l'éxécuteur de la haute Juſtice, à une potence qui à cet effet ſeroit plantée à la place de Gréve, ſon corps mort y demeurer vingt-quatre heures, puis porté au gibet de Paris; & ledit François Duliz à être pendu par effigie, auſſi par l'éxécuteur de la haute Juſtice, à une potence qui ſeroit pareillement plantée en ladite place de Gréve, leurs biens aquis & confiſqués au Roi, où à qui il appartiendroit; ſur chacun d'iceux préalablement pris la ſomme de deux cens livres d'amende envers le Roi, au cas que confiſcation n'ait pas lieu, au profit de Sa Majeſté, & avant l'éxécution, ledit François Aline appliqué à la queſtion ordinaire & extraordinaire, pour apprendre par ſa bouche la verité d'aucuns faits réſultans du procès, & les noms de ſes complices; ſurcis au jugement du procès de Laurent Laure, Louis Glaron, dit Dragon, & Pierre Lafouaſſe, dit Vitry; & de la contumace desdits Varenne, Barois, Gillot & Claude juſqu'après l'exécution de ladite Sentence: Ouis & interrogés en la Cour leſdits François Aline, dit Joinville, ou la France, Laurent Laure, Louis Glaron, dit Dragon, & Pierre Lafouaſſe, dit Vitry, ſur leur cauſe d'appel, & cas à eux impoſés: Concluſions du Procureur général du Roi, lequel comme de nouvelle venue à ſa connoiſſance, auroit requis d'être reçu à *minima* de ladite Sentence à l'égard deſdits François Aline, dit Joinville, ou la France, & François Duliz. Tout conſidéré.

LADITE COUR reçoit le Procureur général du Roi appellant à *minima* de ladite ſentence à l'égard deſdits

deſdits François Aline, dit Joinville, ou la France, & François Duliz; faiſant droit ſur les appels, enſemble ſur l'appel interjetté par leſdits François Aline, dit Joinville, ou la France, & par ledit Laurent Laure, Louis Glaron & Pierre Lafouaſſe, met leſdites appellations & ſentence au néant; émendant déclare la contumace bien & dûment inſtruite contre ledit François Duliz & François Aline, dit Joinville, & ajugeant le profit d'icelle: pour reparation des cas mentionnés au procès, condamne leſdits François Duliz & François Aline, dit Joinville, à avoir les jambes, cuiſſes, bras & reins rompus vifs ſur un échaffaut qui, pour cet effet, ſera dreſſé en la place de Gréve de cette ville de Paris; ce fait, leurs corps mis ſur une roue, la face tournée vers le Ciel pour y finir leurs jours, puis portés au gibet de Paris; ledit Aline, dit Joinville, préalablement appliqué à la queſtion ordinaire & extraordinaire pour avoir révélation des complices, tous & un chacun leurs biens ſitués en pays de confiſcation, aquis & confiſqués au Roi, ou à qui il appartiendra; ſur iceux & autres non ſujets à confiſcation, préalablement pris la ſomme de mille livres d'amende vers le Seigneur Roi; a ſurcis à faire droit à l'égard deſdits Laurent Laure, Louis Glaron & Pierre Lafouaſſe, & ajuger le profit de la contumace à l'égard deſdits Varenne, Barois, Gillot & Claude, juſqu'après l'entiére exécution du preſent Arrêt, lequel ſera exécuté par effigie à l'égard dudit Duliz, en un tableau attaché à une potence, qui ſera, pour cet effet, plantée en ladite place de Gréve. FAIT en Parlement le huitiéme Mai mil ſept cent trente-un. Collationné, DROUET.

Signé, PINTEREL.

On peut juger de l'état de Monſieur Duliz après cette cataſtrophe. Renfermant cependant en lui ſon déplaiſir, il affecta de n'y être point ſenſible, & fut le premier à en plaiſanter. Cette prétendue indifference parut aſſez mal placée, ayant du moins à ſe reprocher le ſuplice de ſon domeſtique. Pour le conſoler de ſa diſgrace, ſes mercures lui conduiſirent une jeune beauté, nommée Mademoiſelle Herni.

Lorſqu'elle arriva à la Haye, il la trouva ſi charmante, qu'il en fut enchanté. Elle étoit accompagnée de ſa mere. On les logea dans une maiſon, qu'on leur avoit louée, & meublée magnifiquement. Notre Juif, dont le cœur devoit être plus qu'uſé après tant d'intrigues amoureuſes, ſe ſentit encore épris d'une vraye paſſion pour cette nouvelle maitreſſe. Cela fut bien different du côté de la jeune perſonne. Il lui prit un grand dégoût pour cet amant ſuranné, qu'elle n'en ſuportoitla vûe qu'avec peine.

La premiére fois qu'il lui parla d'amour; je ſuis franche, Monſieur, lui dit-elle, & ne vous ferai point un myſtere de ma diſpoſition. Pardonnez-moi ma naïveté; je ne me ſens nul penchant à vous aimer, je vous abuſerois en vous tenant un autre langage. J'eſpere, mon bel ange, lui répondit Monſieur Duliz, que mon aſſiduité, & le ſoin que je prendrai pour vous plaire, joint aux avantages que vous trouverez avec moi, mériteront quelque retour à la violente paſſion que vous m'avez fait naître, & je me flatte que ma conſtance obtiendra, ce qu'à preſent votre cœur me refuſe. Ne vous y trompez pas, lui repliqua la Herni, mon imagination une fois frappée revient difficilement de ſa prévention; & je croi qu'un trône, & une couronne ne pourroient me réſoudre de me donner à vous;

vous, ainſi Monſieur il faut nous ſéparer. C'eſt à quoi je ne conſentirai jamais, lui repliqua Monſieur Duliz, laiſſez-moi du moins l'innocent plaiſir de vous voir, c'eſt une faveur que vous ne pouvez me refuſer, ſans une extrême dureté. Il ne pouſſa pas plus loin les ſentimens, dans la crainte de s'attirer quelque repartie diſgracieuſe, & il ſe retira ſur le pretexte d'une affaire.

Ne pouvant concevoir qu'une fille qui avoit eu des avantures, fit ſi fort la rencherie, il s'imagina que ce n'étoit qu'un jeu de concert avec ſa mere, afin de rendre leur condition meilleure. Cela le détermina à éprouver ſi un peu moins d'empreſſement auprès de cette aimable perſonne la rendroit plus traitable; mais la trouvant toujours la même, il crut qu'en éloignant Madame Herni, dont l'eſprit lui parut difficile à menager, il lui ſeroit plus aiſé de gagner l'objet de ſes déſirs.

Il envoya chercher un matin cette maitreſſe femme; après beaucoup d'amitiés, & lui avoir témoigné qu'il étoit dans la volonté de lui faire du bien; j'ai béſoin à Paris, Madame, lui dit-il, d'une perſonne de confiance, pour des commiſſions qui demandent de la connoiſſance & du goût. Vous me paroiſſez propre à vous en aquitter; ſi le parti convient, vous aurez le double de la penſion que je vous ai promiſe, ſans compter d'autres petits bénéfices. Conſultez-vous, je vous donne quelques jours pour y penſer, & me rendre reponſe. Madame Herni prévoyant le motif qui le faiſoit agir, le frappa par l'endroit ſenſible. Je ſuis prête, Monſieur, lui repondit-elle, à exécuter vos ordres; marquez-moi le jour de mon départ, afin que je m'y prépare avec ma fille. Ce n'eſt pas mon intention, Madame, lui repliqua Monſieur Duliz, que Mademoiſelle Herni quitte la Hollande; le ſoin parti-

particulier que j'en aurai, doit vous mettre à l'abri de toute inquiétude. Je me ſuis fait une loi, lui repartit Madame Herni, de ne me jamais ſéparer de ma fille, & il faut qu'elle ſoit par tout où je ſerai. Cette loi, Madame, lui reprit Monſieur Duliz, peut ſouffrir une excèption, lorſqu'il s'agira de me la confier. Je ne doute point, Monſieur, lui dit Madame Herni, que ma fille ne fut parfaitement avec vous; mais je ne me raporte qu'à moi ſeule de ſa conduite, & je veux l'avoir toujours ſous mes yeux. A vous entendre parler, lui répondit Monſieur Duliz, il ſembleroit que c'eſt une veſtale dont l'honneur vous eſt cher; cependant on ſait que ſous votre bon plaiſir, les avantures ne lui ont pas manqué, dès qu'elle s'eſt trouvée en état d'en avoir: de plus vous ſavez dans quelle vue je l'ai fait venir ici, & je vous avoue que votre procédé a lieu de me ſurprendre. Outre, Monſieur, lui repliqua Madame Herni, que je n'ai point de compte à vous rendre de ce qui s'eſt paſſé dans ma famille; faites-vous juſtice, vous conviendrez que votre âge, votre figure ſont peu propres à plaire à une jeune perſonne; & que je ſerois la plus cruelle des meres, de forcer ma fille, malgré ſon invincible répugnance, à ſe livrer à un homme qui ne lui inſpire que du dégoût. On ne peut eſperer, lui repartit, Monſieur Duliz, que des groſſieretez d'une arrangére telle que vous; & ſi vous en valiez la peine, je vous apprendrois à qui vous parlez; je croi que vous voulez trancher du ſeigneur, reprit Madame Herni, pendant que vous étes la créature la plus miſerable; ſachez, malgré vos richeſſes, que je m'eſtime plus qu'un vieux magot, *un Smos*, * & un reſte de gibet tel que vous. Sors d'ici, vieille maquerelle, lui dit Monſieur Duliz, ou je

* Terme des plus injurieux à un Juif.

ou je te ferai ſauter les montées. Toi, vilain magot, figure de ſinge, d'enſeigne à bierre, lui repondit Madame Herni; tu me feras, dis-tu ſauter les montées? ſi je croyois que tu en euſſes la penſée, je t'arracherois toute à l'heure les yeux. En même tems elle s'approcha de lui pour lui ſauter au viſage. L'Iſraëlite, naturellement peu courageux, en fut ſi effrayé, qu'il ſe ſauva dans ſon cabinet, où il ſe barricada de ſon mieux. Cette femme après l'avoir encore pouillé à travers la porte ſans qu'il oſât lui répondre, ſe retira chez elle réſolue de plier bagage, de quitter la Hollande; & elle communiqua ce deſſein à ſa ſervante, qu'elle mit dans ſes interêts.

Un nommé Jean, que Monſieur Duliz leur avoit donné pour gardien de leur maiſon, avec ordre de prendre garde que rien n'en fut détourné, & au cas que ces Demoiſelles allaſſent dans la Ville, ſur quel prétexte que ce put être, de l'en avertir; ce Jean (dis-je) parut à Madame Herni un obſtacle à ſon deſſein; cependant elle prit ſes méſures & voulut tout riſquer. Il eſt bon de ſavoir que le Juif tenoit ces pauvres créatures comme priſonniéres chez elles, & qu'un jour qu'elles s'aviſerent de ſe promener, il leur en fit des repfoches amérs; ne voulant abſolument pas qu'elles ſe manifeſtaſſent en public.

Lorſque Madame Herni eut rangé ſes affaires, elle loua un chariot de poſte, qu'elle fit charger de ſes meilleurs effets, à quoi Jean voulut s'oposer de tout ſon pouvoir: je ne ſouffrirai pas, Madame, lui dit-il, que contre l'intention de mon maitre, on enleve rien d'ici. Ton maitre eſt un ſot, lui répondit Mademoiſelle Herni à qui je n'ai point de compte à rendre, & toi un animal qui te feras roſſer, ſi tu fais l'inſolent. Ce n'eſt point

être

être insolent, lui repliqua Jean, d'exécuter la volonté de ceux dont nous mangeons le pain; & assurément, Madame, rien ne sortira si on ne me le commande. C'est ce que nous allons voir, lui repartit Madame Herni. Comme le maitre du chariot tenoit un gros paquet, Jean se jetta sur lui pour le lui arracher, alors Madame Herni se saisit d'un manche à ballai, dont elle regala d'importance le fidéle domestique; ah! ah! gueux, lui dit-elle, je t'apprendrai ce que c'est de te jouer à une femme comme moi, je voudrois que ton maitre fut ici, il verroit le cas que j'en fais, & partageroit avec toi la salade. Jean, roué de coups, cria au meurtre à l'assassin, mais il eut la douleur de voir que personne ne s'interessoit à sa disgrace; de sorte que Madame Herni eut tout le tems de démenager ce qu'elle voulut, & de partir sans obstacle, avec d'autant plus de facilité, que Monsieur Duliz n'étoit pas pour lors à la Haye.

Elle arriva heureusement à Bruxelles, où le Juif vraiment épris de sa fille, lui envoya un exprès avec des propositions les plus avantageuses, afin de l'engager à revenir. Vous direz à Monsieur Duliz, répondit-elle à cet envoyé, que la santé de ma fille m'est trop chere pour la lui sacrifier au prix même de tout son bien, & que je le conseille de faire ample usage de mercure, en ayant plus béfoin que de femme.

L'Israëlite peu content de cette réponse, en conçut un vrai dépit, & selon sa louable coutume, le désir de s'en vanger. Lorsque cette femme fut à Paris, il lui fit demander par ses correspondans le rembourſement de ce qu'elle & sa fille lui avoient couté. Sur son refus on lui intenta un procès, & afin de le rendre plus considérable, ces mêmes gens chercherent tous ceux à qui elle devoit, s'accommode-

moderent de leurs créances, & furent ſubrogez dans leurs droits. On condamna inutilement Madame Herni elle prit de ſi juſtes méſures qu'on n'en put jamais tirer un ſol du principal, ni des frais; de ſorte que le Juif s'en trouva pour l'argent qu'il avoit avancé, & délivra contre ſon intention celle qu'il perſécutoit d'un nombre de créanciers très-incommodes.

Il y avoit alors une comédie à la Haye, ſous la diréction d'un Acteur très-acrédité nommé le ſieur Desforges. Il faiſoit parfaitement ſes affaires, quand Monſieur Duliz qui aime les ſpectacles & qui manquoit peu de repréſentations, ſe trouva choqué d'une chanſon qu'il s'appliqua mal à propos, un jour qu'elle fut chantée ſur le théatre, dont voici les paroles:

Quand un viéillard s'échappe,
D'être amoureux ſur ſes vieux ans;
Il faut qu'il mette la nappe,
Et qu'on boive à ſes dépens.

Le Sieur Desforges lui fit toutes ſortes de ſoumiſſions, s'efforça de lui prouver parde bonnes raiſons que cela ne le regardoit pas, & qu'on n'avoit eu nulle intention de l'offenſer. Notre Juif le plus ſcabreux de tous les hommes, ſans vouloir rien écouter, jura la perte de ce diréćteur, & réva aux moyens de l'accabler.

Rien ne lui parut de mieux, que de lui débaucher les deux principaux de ſes ſujets, ſavoir le ſieur Dumirail, & Mademoiſelle Legrand; il chersa l'occaſion d'avoir un entretien particulier avec cette Actrice. Je me ſens pour vous, Mademoiſelle, lui dit-il, une vraye inclination; ſi vous daignez y répondre, je vous mettrai dans un état digne d'envie: oui Mademoiſelle, continua-t-il, vous aurez du

bien au-delà de votre eſperance, mais il faut me faire le ſacrifice de quitter la comédie ; à cette condition, vous pouvez tout attendre de moi. Je m'eſtime heureuſe, Monſieur, lui répondit la Legrand, d'avoir ſu vous plaire ; généreux & puiſſant comme vous êtes, je ne doute point que vous ne me donniez des marques ſurprenantes de votre libéralité ; cependant je ne puis ſans peine quitter Monſieur Desforges, dont j'ai tout lieu de me louer, qui a pour moi mille attentions, & me prévient en tout de la maniére la plus obligeante. Je n'en ſuis point ſurpris, Mademoiſelle, lui répliqua Monſieur Duliz, vous étes la plus belle plume de ſon chapeau, il eſt de ſon interêt de vous bien conſerver ; & ſans vous & Monſieur Dumirail, ſa comédie ſeroit peu de choſe. Comme il agit pour lui, en vous marquant de la conſidération, je croi que cela ne doit pas vous engager de renoncer à une fortune que j'oſe vous promettre aſſez brillante. Mais Monſienr, lui repartit la Legrand, cela ne ſe peut-il accorder avec la reconnoiſſance que je dois à un ſi bon diréćteur ? Si l'amour nous lie, Mademoiſelle, reprit Monſieur Duliz, de fortes raiſons exigent que vous ne ſoyez pas de ce ſpectacle, & vous devez juger de leur gravité, puiſqu'elles ſont capables de me priver d'un bien que je déſire avec toute l'ardeur imaginable.

Mademoiſelle Legrand balança un peu ſur le parti qu'elle devoit prendre ; à la fin, éblouie par les promeſſes du Juif, elle ſe rendit à ce qu'il ſouhaitoit. Peu de jours après, l'Iſraëlite gagna le ſieur Dumirail, en lui aſſurant le double des appointemens qu'il avoit ; de ſorte que le ſieur Desforges faute de ces deux ſujets ſe trouva dans la néceſſité d'abbandonner la partie, & de chercher ſa fortune, qu'il

qu'il trouva par ſon mérite à Hanovre, où il eſt ſolidement établi & très-conſidéré.

Monſieur Duliz commença par loger & meubler magnifiquement ſa nouvelle Maitreſſe. On la vit en peu de tems toute brillante de pierreries, & parée des plus ſuperbes habits. Manuel, dont j'ai parlé en differens endroits, avoit le ſoin de lui fournir ce qu'il y avoit de meilleur au marché & à la boucherie. Louïs un des valets de chambre du Juif, & qui dirige ſa cave, lui faiſoit porter abondamment les vins les plus exquis de Bourgogne, de Champagne, & des liqueurs. On peut dire enfin qu'á beaucoup près, elle n avoit jamais ſi bien été, & qu'il n'appartenoit qu'au gout dépravé de Duliz, de devenir ſenſible pour un objet ſi peu capable d'inſpirer de l'amour: on en peut juger par ce portrait, qui eſt des plus fidéles.

La Legrand petite noire & maigre, n'a aucun trait de beauté; elle peut paſſer pour une agréable débauchée par un eſprit vif, plein de ſaillies d'impuretés, ne ménageant point les termes defendus á la modeſtie de ſon ſexe, & paſſant les nuits á dire des gueullées, & à boire ſans en être incommodée.

Quelle volupté qu'une perſonne de ce caractére, pour notre Iſraëlite! elle convenoit infiniment mieux à ſa nature corrompue, qu'une femme raiſonnable; auſſi vint-il à l'aimer au-deſſus de toutes celles qui l'avoient précédée, & il en étoit ſi idolâtre, qu'il ne pouvoit la quitter d'un moment. Quoi qu'elle parut toute de feu, & répondre à ſes empreſſemens, il n'oſa s'y livrer ſans avoir pris des précautions. Des ſimptômes lui en firent redouter les approches il jugea par une quantité de boutons, & de dartes, que ſa ſanté en ſouffriroit, s'il ſuivoit les mouvemens de ſon incontinence. Ce-

la le détermina à lui déclarer qu'un voyage d'Amſterdam lui étoit néceſſaire avant de le rendre heureux. J'entens à ton langage, mon Ami, lui répondit-elle, que tu me dis poliment que j'ai la verolle; il en peut être quelque choſe, & nous partirons quand tu voudras; mais ſeroit-il hors de propos, ajouta-t-elle, de faire d'une pierre deux coups, & croi-tu que quelques frictions te ſiéroient ſi mal? je puis en avoir beſoin, lui répliqua Monſieur Duliz en riant, cependant tu me permettras que je ſois convaincu de la néceſſité du remède, avant d'en faire uſage.

Ce couple d'amans ſe rendirent en caroſſe à ſix chevaux à Amſterdam, où Monſieur Duliz confia ſon aimable aux ſoins du profeſſeur, qui paſſoit pour expert en ces ſortes de maladies, & qui bien payé d'avance, lui promit de la lui remettre dans le même état qu'elle ſortit du ventre de ſa mere. Quoi qu'Amſterdam ſoit éloigné de douze grandes lieues de la Haye, le Juif la fut voir exactement deux fois par ſemaines, pendant qu'elle reſta à cette grande Ville, & il en recevoit des nouvelles les autres jours par un exprès.

Tu es bienheureux, lui dit-elle une fois dans la convaleſcence, de ce que je prépare une bis-pucelle à tes plaiſirs; le profeſſeur m'aſſure que je ſors de la fontaine de Jouvence; tu devrois t'y baigner un peu, afin de rendre la partie égale: donnes-moi je te prie, pour ma ſatisfaction cette marque de complaiſance: je n'ai d'autre déſir, lui répondit Monſieur Duliz, que celui de te plaire; mais comme on ne m'a point encore appris à y nager, je craindrois d'y perir. C'eſt-à dire, lui répliqua la Legrand, que tu n'a jamais été qu'un poltron, incapable d'affronter le moindre danger; avoues donc, que plus brave que toi, mes ſtigmates

tes prouvent que les hazards ne m'ont point intimidée. C'eſt ainſi que cette effrontée plaiſantoit de ſa turpitude au grand contentement de l'Iſraëlite, qui admiroit de pareilles gentilleſſes. Ciel! quelle dépravation de mœurs! eſt-il poſſible qu'un tel ſujet que Monſieur Duliz, ait été ſi liberalement partagé de la fortune pour en faire un ſi mauvais uſage?

Lorſque l'Eſculape de cette gentille créature la certifia parfaitement guerie (ce que beaucoup de gens ne jugérent pas d'une maniére bien radicale) ſon amant vint la reprendre, la ramena triomphante à la Haye, où il gouta avec elle la douce ſatisfaction qu'il s'en étoit promis. Quelles délices pour des feux ſi purs, & des cœurs faits l'un pour l'autre! Ils jouiſſoient en paix de l'innocent plaiſir de s'aimer, & de ſe le dire ſouvent: quand un nommé Fouillard ci-devant laquais de Monſieur le Duc de Brancas, qui avoit eu la nimphe pluſieurs années à Paris ſur ſon compte, vint troubler une union ſi parfaite. La familiarité que depuis un lon-tems ils avoient contractée, & dont ils ne s'étoient pas corrigez, excita la jalouſie du Juif. Il en fit des reproches à ſon adorable, qui d'abord ne ſut que lui dire; ſon experience lui avoit appris combien Fouillard étoit capable de la dédommager des mauvaiſes nuits qu'elle paſſoit avec l'Iſraëlite; & comme tous les deux avoient chacun leur utilité, elle ſouhaitoit de ſe les conſerver.

Pour y parvenir étant preſſée une fois par ſon aman ſur le chapitre du nouvel arrivé: mon Ami, lu dit-elle, ſenſible à tout ce que tu fais pour moi & aux marques que tu me donnes de la plus tendre affection, je ſerois une ingrate ſi je te cachois la moindre circonſtance de ce qui me regarde; l'homme qui te porte ombrage, eſt mon époux:

Cette qualité lui donne un droit auquel je dois me ſoumettre, & ſi je voulois ſecouer le joug qui nous lie, ſon autorité peut me ranger ſous les ſévéres loix que l'himen nous impoſe. Voilà des conſidérations qui exigent que je le ménage; contentes-toi, continua t-elle, de poſſeder mon cœur, ſois perſuadé que je ſuis toute à toi d'inclination; ce ſont les ſeules choſes qui reſtent en mon pouvoir. Je ne te ſavois pas mariée, lui répondit Monſieur Duliz, tu as eu tort de m'en faire un myſtere, j'aurois prévenu le contre-tems qui nous arrive, en employant ton époux en quelques lieux d'où nous n'en recevrions aucune incommodité; comme je t'aime trop pour ſouffrir aucun partage, ſongeons à l'éloigner, & propoſes-lui une ſomme d'argent, à condition qu'il nous laiſſera en paix. La Legrand le lui promit, quoique réſolue de conduire cette affaire differemment.

Peu de jours après monſieur Duliz lui demanda ſi elle avoit parlé à ſon époux, & quels étoient ſes ſentimens. Je l'ai trouvé, lui répondit-elle, dans des diſpoſitions telles que nous les pouvons ſouhaiter; il te prie de le ſouffrir ici, avec l'aſſurance de n'avoir aucun commerce particulier avec moi, & ſe ſoumet de ne me voir qu'en ta preſence: je croi que c'eſt une grace que tu ne peux raiſonnablement lui refuſer. Il faut t'avouer, lui répliqua Monſieur Duliz, que je ſerois plus content s'il prenoit un autre parti; cependant je conſens qu'il reſte, pourvu que tu me ſois fidéle. Je te le jure, mon cher nez, lui repartit la Legrand; oui je te le jure, répéta-t-elle, ſur la damnation de mon Ame; après un tel ſerment tu dois être tranquile.

Fouillard par des maniéres ſouples, & reſpectueuſes, gagna la confiance de Iſraëlite, ſe fit une

étude des moyens de lui être agréable, eut le bonheur d'y parvenir, & ſa faveur fut juſqu'à faire prêter douze mille livres à Monſieur le Duc de Brancas ſon ancien maitre. Malgré les précautions du Juif, lui & la Legrand eurent l'adreſſe de tromper ſa vigilance, celle de ceux qu'il avoit commis pour les obſerver, & de ſe voir frequemment en particulier.

Quelqu'un informa Monſieur Duliz qu'ils n'étoient pas mariez, & il le dit à ſa chére Maitreſſe, en lui reprochant qu'elle agiſſoit avec lui de mauvaiſe foi. Notre mariage, lui répondit-elle, ſans ſe décontenancer, n'eſt pas revêtu des formalités de l'Egliſe, qui ne ſont que de pures céremonies, & qui n'en font point la validité. Je cite pour exemple Meſſieurs les Réformés qu'on reconnoit pour légitimement mariez, lors qu'ils ſe font de notre réligion, quoique leur maniére de s'épouſer ſoit des plus ſimples, & totalement opoſée à la nôtre. Fouillard & moi, continua t-elle, nous nous ſomes donné la foi; comme ce n'eſt que le conſentement des parties qui fait le vrai mariage, je ſoutiens que nous ſommes auſſi légitimement l'un à l'autre, que ſi tous les Prêtres & les Notaires y avoient paſſé. J'y trouve bien de la difference, lui répliqua Monſieur Duliz, tu peux ne point reconnoitre Fouillard, & il n'a civilement aucun droit ſur toi. J'en tombe d'accord, lui repartit la Legrand; mais comptez-vous pour rien la conſcience? Ah! ah! ah! reprit Monſieur Duliz en riant, pauvre ſotte, tu te moques de moi avec ta conſcience; ſe pique-t-on de cela à preſent? Si c'eſt peu de choſe dans votre réligion, lui dit la Legrand, vraiment; il n'en eſt pas de même dans la nôtre, & on nous fait ſur cela de grands ſcrupules. Il prit ſur le champ un caprice au Juif, de la marier

véritablement. Puiſque tu es ſi délicate, lui répondit-il, tu ſeras mariée dans les formes. En effet il lui fit épouſer Fouillard au ſon de la cloche par les Magiſtrats à l'Hôtel de Ville, ſelon l'uſage des Réformés.

Un Muſicien François qui étoit à la Haye nommé Naudet, & qui fréquentoit Monſieut Duliz, fut chargé de ſa part, de lever des ſujets à Paris pour un opéra qu'il vouloit établir à la Haye, avec promeſſe d'une gratification de vingt-mille francs, s'il pouvoit le compléter dans l'eſpace de ſix ſemaines. Naudet ravi d'une ſi bonne occaſion, accepta la commiſſion avec joye. Muni de bonnes lettres de change & d'argent, il partit en poſte, afin de s'en aquitter le plus promtement qu'il lui ſeroit poſſible.

Etant arrivé à Paris, il ſe donna de grands mouvemens ſans trouver ce qu'il cherchoit; non-ſeulement les belles voix, mais même les médiocres ayant pris parti à differens concerts des Provinces; on peut croire dans quel chagrin le jetta cette ſtérilité, par la crainte de perdre une ſomme capable de le mettre à ſon aiſe le reſte de ſes jours. Après avoir penſé au remède qu'il pouvoit y aporter, il ſe détermina, afin de n'en n'être pas fruſtré, à engager ce qu'il pouroit déterrer de ſujets, ſans s'attacher ſcrupuleuſement à leur capacité, & ce fut à la rue Froid-manteau, en des lieux publics qu'il fit ſa recrue. Comme elle n'étoit pas compétente, il ſe rendit à Strasbourg, afin d'y débaucher le ſieur Fontenai, la Dumagni, la Leſeal, & une autre qui faiſoient l'ornement du concert de cette Ville, & que l'on a difficilement remplacés lon-tems après.

Dumirail que des affaires avoient appellé à Paris, ſe chargea de la conduite des actrices & danſeuſes de la

de la rue Froidmanteau. Il les fit partir en trois carroſſes, & les défraya pendant la route. Ces miſérables barboteuſes à peine échappées à la vigilance des Commiſſaires, ſe donnérent ſur le chemin des airs de Princeſſes, rien ne ſe trouvoit de leur gout dans les auberges; ce n'étoit qu'avec une peine extrême, qu'on les arrachoit les matins de leur lit. Dumirail étoit expoſé chaque jour à mille caprices, & autant de reproches.

Eſt ce là ce qu'on nous avoit promis, lui diſoient-elles? nous a-t-on tirées de chez nous pour nous faire mourir de faim, & pour ne gouter aucun repos? Nous voudrions que la mer qui menace la Hollande l'eut déja abimée, & que le Juif qui nous y attire fut dans les priſons de l'inquiſition de Portugal. Qu'avez-vous à vous plaindre, Meſdemoiſelles, leur répondoit Dumirail? les premiéres de la terre, à moins que d'avoir des pourvoyeurs, ne ſeroient pas mieux traitées. Je vous fais ſervir où nous paſſons, ce qui s'y trouve de meilleur, & ſi vous en doutez, donnez-vous la peine de viſiter les gardes-mangers, & choiſiſſez ce qui vous ſera le plus de plaiſir. La complaiſance & les attentions de leur conducteur lui devenoient inutiles, & elles étoient incapables d'entendre raiſon.

Une d'entr'elles qui portoit trois chats dans une cage, en laiſſa échapper un pendant qu'elles dinoient à Ponts. Rien ne pouvoit la conſoler de cette perte; elle mit toute l'auberge en mouvement, afin de le ravoir. Le drôle ennuyé d'être enfermé, gagna les toits & fut plus de quatres heures avant qu'on put le reprendre. On eut beau repréſenter à cette Demoiſelle, qu'il y avoit ſix lieues de mauvais chemin juſqu'à la couchée, & qu'on n'y arriveroit que de nuit au riſque de mauvaiſes rencontres, ſi on ne ſe preſſoit de partir; il

falut avoir la complaiſance qu'elle eut recouvré ce curieux animal.

Il s'enſuivit deux inconvéniens ; la nuit devint ſi obſcure, que les cochers avoient de la peine à ſe conduire : Un des Caroſſes verſa dans un bourbier, d'où on ne l'arracha au bout d'un tems, qu'avec bien de la peine. Les Demoiſelles qui en ſortirent pleines de boue, de la tête aux pieds, donnérent mille malédictions à la maitreſſe du Chat, & rimérent en dieu de la belle maniére. Cela obligea la troupe, pour ſurcroît de diſgrace, de s'arrêter à un village dont l'auberge étoit ſi mal fournie, qu'il ne s'y trouva pas de quoi ſouper. Je ne finirois point enfin, ſi je raportois une infinité de circonſtances de ce voyage juſqu'à la Haye.

Naudet après avoir engagé à Strasbourg les quatre ſujets dont j'ai fait mention, leur donna de l'argent pour ſe rendre en Hollande, & retourna à Paris, d'où il fit reſſouvenir Monſieur Duliz des vingt mille livres de recompenſe, qui les lui fit toucher chez un Banquier. Enſuite il fut rendre compte de ſon adminiſtration, & préſenta un mémoire de ſes frais au Juif, qui en fut démonté, tant il le trouva exhorbitant. Vous abuſez de ma confiance, dit-il à Naudet, & me prenez pour une duppe ; mais n'eſperez pas que je vous paſſe ce que vous me marquez ; il y a plus de la moitié à rabattre. Je ſuis honnête homme, Monſieur, lui répondit Naudet ; ce que vous voyez écrit, eſt fidele, & tout argent ſorti de ma bourſe ; ſi vous êtes aſſez injuſte de m'en refuſer le payement, je ſaurai vous y contraindre. Sur ces derniéres paroles, Monſieur Duliz s'emporta juſqu'à ne ſe plus poſſeder. Naudet de ſang froid, ſe contentoit de le regarder ſans lui répondre ; à la fin fatigué de l'entendre, il ſe retira : Adieu, Monſieur, lui dit-

il ;

il; nous nous verrons, quand vous ſerez plus raiſonnable. On conteſta fortement cette affaire de part & d'autre; cependant l'Iſraëlite fut obligé de payer à la fin, moyennant une modification.

Il chargea Dumirail de l'adminiſtration de l'opéra, & ordonna un homme pour montrer les chœurs aux Demoiſelles. A peine s'en trouva-t-il une ſeule qui eut de la voix, & qui connut une note de muſique; les danſeuſes ne ſavoient pas faire un pas, il falut plus de deux mois avant d'oſer entreprendre la premiére répétition. Dumirail rebuté de leur ignorance, ne ſavoit plus de quelle maniére s'y prendre, quand Monſieur Duliz ſollicité par la Legrand, l'envoya chercher, afin de l'engager à ſe démettre de ſon emploi en faveur de Fouillard. Monſieur Dumirail, lui dit-il, j'ai béſoin de vous à des choſes incompatibles avec la conduite d'un ſpectacle; vous ſeul êtes capable de vous en aquitter, & voilà cent ducats dont je vous fais préſent pour les peines que vous avez priſes. Dumirail ravi de ſe voir quitte d'un ſi péſant fardeau, ne laiſſa pas de faire valoir au Juif ſa ſoumiſſion, & ils ſe ſéparérent les meilleurs amis du monde.

Pendant qu'on continua les répétitions, l'Iſraëlite demanda à la Cour de Hollande, la permiſſion d'ouvrir ſon théatre, & crut qu'elle lui ſeroit accordée ſur le champ; mais il fut bien trompé, quand après l'avoir tenu du tems ſans rien décider, on la lui refuſa de la maniére la plus mépriſante. Il s'en trouva ſi piqué qu'il établit un concert, & le donna gratis au public, dans la ſeule vue de braver les Magiſtrats, qui s'en moquerent. Les ſujets qui lui devenoient inutiles, ſe déſiſtérent de leurs contrats, moyennant une ſomme qui leur fut payée; cependant il y en eut quelqu'uns qui ne voulurent point entrer en compoſition, & qu'il

fut

fut obligé de garder tout le tems de leur engagement.

On l'avertit que Fouillard, & la Legrand, malgré ce qu'ils lui avoient promis, uſoient des droits de l'himen. Cela l'indiſpoſa contre ſon rival, juſqu'à n'en pouvoir ſouffrir la préſence. Voulant rompre entiérement avec ſa belle, ou en demeurer unique poſſeſſeur; il lui propoſa la diſſolution de ſon mariage, promettant à Fouillard, au cas qu'il voulut y conſentir, outre deux cens louis qu'on lui payeroit comptant, les douze mille livres prêtées à ſa ſollicitation, au Duc de Brancas, ce qui le mettroit en état d'entreprendre quelque commerce. Fouillard regarda ce parti comme une petite fortune, l'accepta avec joye, & trouva bon de paſſer pour impuiſſant aux Magiſtrats de l'Hôtel de ville de la Haye, qui le déliérent avec les mêmes formalités dont il avoit été marié.

Il ſe rendit à Paris très-ſatisfait de ſon ſort, forma mille projets ſur la maniére dont il employeroit ſes fonds, & le préſenta à Monſieur le Duc de Brancas, ne doutant nullement qu'il lui remetroit ſans aucune difficulté les douze mille livres, ou du moins qu'ils prendroient enſemble des arrangemens, au cas qu'il ne ſe trouvât pas avoir cette ſomme comptant. Mais quelle fut ſa ſurpriſe, lorſque ce Seigneur lui apprit que cet argent étoit reclamé par Serano Caſſier de notre Juif! Il y eut à ce ſujet un grand procès au Parlement, dont je ne ferai point mention, la choſe ayant éclaté de maniére à n'être pas ignorée.

Fouillard fruſtré de ſon attente retourna incognito en Hollande, & n'arriva que la nuit à la Haye où il ſe tint caché chez un ami. Il fit demander par ce même ami, une entrevue ſecrette à la Legrand, qui le vint trouver; & tous deux charmés de ſe

de ſe revoir, ils ſe firent mille amitiez. Il eſt queſtion, dit Fouillard à notre héroïne après bien des careſſes, de me vanger de ton Juif, dont je ſuis la duppe ; c'eſt un homme de ſi mauvaiſe foi, que je ne doute point que tu ne la deviennes à ton tour. Comme il n'agit que par caprice, on ne peut faire aucun fond ſur ſes promeſſes ; heureux ceux qui profitent de ſes bons momens, & ne ſe laiſſent pas ſéduire par les eſperances dont il flatte les perſonnes utiles à ſes plaiſirs ou à ſes interêts. De l'humeur dont tu es, l'état génant où il te réduit, te doit être inſuportable ; & je croi qu'une vie commode te convient mieux qu'une ſorte d'abondance aux dépens de ta liberté : outre que tu es pourvue d'effets, la plûpart inutiles, dont tu tireras un argent conſidérable, tu poſſedes des talens capables de te produire un ample néceſſaire : Je m'offre de tout enlever, ſi tu veux y conſentir, & de te conduite ſans aucun riſque en France, où tu jouiras des agrémens que tu ne peux te promettre auprès d'un homme qui ne doit t'inſpirer que du dégout ; conſultes-toi, j'attens ta réponſe, ou pour m'en retourner promtement, n'ayant nulle autre affaire ici, ou pour exécuter mon projet. Mon intention, lui répondit la Legrand, n'a jamais été de me ſacrifier pour toujours au Juif ; & je n'ai conſenti de reſter avec lui, que dans le deſſein d'en tirer le plus qu'il me ſeroit poſſible, afin de nous rejoindre, & paſſer tranquilement enſemble le reſte de nos jours ; mon cœur n'eſt point changé pour toi, continua-t-elle, je t'ai aimé & je t'aimerai toujours ; prête à te ſuivre, je te recommande ſeulement de prendre des méſures ſi juſtes qu'il ne nous arrive rien de fâcheux. Que cela ne t'inquiette pas, lui repliqua Fouillard, il me ſuffit que nous ſoyons d'accord, & je te réponds

de

de l'évenement. Ils demeurérent peu de tems enſemble, pour éviter tout ſoupçon. La Legrand aidée de l'ami de Fouillard ſe défit nuittamment à pluſieurs repriſes de ce qu'elle ne put emporter, & mit le reſte dans pluſieurs males, qu'elle envoya une partie à Bruxelles, & l'autre à l'Isle.

Le même jour de ſon départ, elle fut voir Monſieur Duliz, à qui elle témoigna plus d'amitié que jamais. Il en fut ſi enchanté, qu'il ne pouvoit contenir toute ſa joye; elle ſe prêta de bonne grace à ce qu'il ſouhaitoit, & cela lui valut un beau diamant. Au ſortir de là, la perfide alla trouver à pied Fouillard, qui l'attendoit avec un chariot de poſte à un quart de lieue de la Haye, & qui les mena à Roterdam où ils prirent les voitures les plus promtes pour Bruxelles.

Notre Juif fut pénétré de la douleur la plus vive, lorſqu'on lui apprit ſon évaſion. Quoi! dit-il à celui qui lui annonça cette triſte nouvelle, l'ingrate dans le moment même qu'elle vient de me donner des marques du plus ſincére attachement, oublie mes bienfaits, & m'abbandonne pour un malheureux laquais! Fut-il jamais un trait plus noir, & peut-on ſe contrefaire de la ſorte, ſans être la plus indigne & la plus mépriſable des créatures! un tel procédé m'inſpire tant d'horreur, que je ne veux la rappeller à mon ſouvenir que pour la haïr autant que je l'ai aimée.

Pendant que l'Iſraëlite ſe répandoit en plaintes améres, nos fugitifs gagnérent chemin, & ne ſe repoſérent que quand ils ſe virent hors des terres de la République. Monſieur Duliz fit courir après eux. Ayant eu connoiſſance des lieux où étoient leurs malles, on les arrêta par ſon ordre. La Legrand en fut outrée de chagrin, & intenta un procès qui dura lon-tems, afin d'en avoir la

main

main levée, ce que n'ayant pu obtenir, & ſe trouvant courte d'argent, la néceſſité la contraignit de prendre le parti de l'opéra comique, où ſous l'habit d'Arlequin, elle attira tout Paris, & en fit l'admiration.

En ce tems-là ſe conclut le mariage de Monſieur le Prince d'Orange, avec Madame la Princeſſe ainée d'Angleterre. Le Prince ayant paſſé á Londres, peu de jours après ſon arrivée y tomba malade. Monſieur Duliz témoigna prendre un interêt particulier à ſa ſanté, & autant par oſtentation, que dans la vue de s'en faire un protécteur, non content des fréquentes nouvelles qu'on en recevoit en Hollande, il envoya Varenne ſon valet de chambre favori, à Son Alteſſe, afin d'en être informé plus particuliérement. Le Prince parut ſenſible á ſon attention, & lui fit faire par le même valet de chambre un remerciment des plus gracieux.

Lorsque le Prince après ſon mariage, revint à la Haye, avec la Princeſſe ſon épouſe, le Juif donna une fête des plus magnifiques, pour marquer ſa joye de cette illuſtre union. Leurs Alteſſes accompagnées de toute leur Cour, l'honnorérent de leurs préſences. Cette fête commença par une comédie ornée de muſique & de danſes, repreſentée ſur un magnifique théatre bien illuminé, que l'Iſraëlite avoit fait conſtruire dans la plus grande ſalle de ſa maiſon, & fut ſuivie d'un ſuperbe repas, où on ſervit en même tems pluſieurs tables, avec autant de profuſion que de délicateſſe: delà on paſſa à d'autres appartemens, où le Prince & la Princeſſe ouvrirent le bal, qui dura bien avant dans la nuit. Il s'y trouva une prodigieuſe quantité de beaux masques; les bougies furent jusqu'à trois fois renouvellées, ne les laiſſant

brûler

brûler qu'environ à la moitié, & on y ſervit en abondance toutes ſortes de rafraichiſſemens.

L'Opéra comique presque abbandonné, ſe rapatria avec le public par le mérite de la Legrand, & le Maitre de ce ſpectacle connoiſſant l'utilité d'un ſi bon ſuiet, n'oublia rien de ce qu'il crut capable de ſe le conſerver. Il diſtingua cette Actrice, en lui continuant les mêmes appointemens hors le tems de foire pendant près de deux ans qu'elle reſta avec lui.

Les Mercures de Monſieur Duliz, afin de la lui faire oublier, lui procurérent pluſieurs jeunes filles des plus jolies, mais aucune ne trouva le ſecret de lui plaire. Il falloit pour le piquer un air de débauche, de l'emportement dans la paſſion; & une Venus modeſte ne lui auroit pas fait gouter le même délice qu'une négreſſe ſans appas & diſſolue. Il ſe rappelloit ſans ceſſe notre heroïne; & malgré ſes infidélités, c'étoit un objet cheri dont il ne pouvoit ſe guérir. Helas! les feux de l'amour s'éteignent difficilement, & ſe ralument avec facilité. Il ne l'éprouva que trop; plus il voulut ſurmonter ſa paſſion, & plus elle ſe réveilla d'une maniére ſi puiſſante, que rien ne put l'en divertir; les plaiſirs loin de le diſſiper, ne ſembloient qu'augmenter ſa douleur: ne pouvant enfin ſans mourir, ſuporter l'abſence de l'idole de ſon cœur, il écrivit la lettre qui ſuit, à un Poëte de ſes amis:

Ayez compaſſion, je vous prie, Monſieur, de ma foibleſſe; j'en ſens tout le ridicule, mais il n'eſt pas en mon pouvoir de faire uſage de ma raiſon, un aſtre malheureux qui préſide ſur moi, m'aſſujettit à ne paſſer que de triſtes jours ſans la Legrand. engagez-la, je vous conjure à me rejoindre, parce que vous croirez le plus capable de l'y déterminer; c'eſt un ſervice dont je vous tiendrai compte, & que je n'oublirai jamais. Je lui promets toutes

ſor-

tes de contentemens, de lui envoyer main levée de ſes effets, & de lui faire toucher vingt mille livres. avant ſon départ ; faites lui valoir la maniére dont je penſe ſur ſon compte, & me croyez,

Monſieur,

Votre, &c.

Il donna la même commiſſion au premier Miniſtre de ſes voluptés. Ces deux Meſſieurs ſe portérent avec ardeur à ce qu'il ſouhaitoit, & ſollicitérent ſi puiſſamment notre Actrice de ſe rendre à ſes empreſſemens, qu'à peine lui laiſſoient-ils le tems de reſpirer. Je ſuis obligée à Monſieur Duliz de ſes ſentimens, leur dit-elle un jour; mais il y a trop à ſouffrir de ſon humeur jalouſe, pour que je m'y expoſe une ſeconde fois ; à quoi me ſervira-t-il, continua-t-elle, de me trouver dans l'opulence, s'il me faut vivre en Sultane, & ſuporter des bouderies ſans fin ſur la moindre vétille qui lui paſſera à la tête. Indépendante & libre dans mon état, je le préfére tout médiocre qu'il eſt, aux avantages qu'il pourroit me faire ; ainſi; Meſſieurs, je le remercie de ſa bonne volonté. Vous n'y penſez pas, Mademoiſelle, lui répondit le Poëte : vingt mille livres, & mainlevée de vos effets, qui vous ſont des choſes ſûres, valent bien la peine de risquer un voyage d'Hollande. Au cas que vous y trouviez du dégout, ou qu'on vous manque de parole, c'eſt un pays libre d'où vous reviendrez quand il vous plaira, & votre pis aller ſera de vous en tenir à ce dont vous ſerez nantie : c'eſt pourquoi profitez ſagement de ce qui ſe préſente, de tels avantages ne ſe trouvent pas toujours. Il n'eſt pas en mon pouvoir d'accepter le parti que vous me propoſez, lui répliqua la Legrand, en ſupoſant même que j'en euſſe la volonté ; liée par un Contrat avec Notre Maître d'opéra, il me faut de

toute néceſſité remplir cet engagement, & ſi je me hazardois d'y contrevenir, il ſeroit en droit de me faire arrêter. Ceci nous regarde, lui repartit le Poëte ; donnez-nous votre parole, & nous ſaurons parfaitement vous tirer d'affaire : Il continua de la preſſer par de ſi bonnes raiſons, qu'elle conſentit à la fin à ce qu'il lui demandoit.

Son humeur libertine du tems qu'elle étoit avec Monſieur Duliz, s'accordoit ſi peu avec la bienſéance, qu'elle tomboit ſouvent dans des égaremens ridicules; & lorſqu'il l'en reprenoit (ce qu'il faiſoit toujours avec beaucoup de ménagement & de douceur) elle le trouvoit mauvais, jusqu'à l'apoſtropher ſur ſes défauts. Voilà les ſeuls lieux de plainte qu'elle prétendoit avoir contre lui ; car d'ailleurs il avoit pour elle toutes ſortes de bonnes maniéres.

On lui remit à Paris la main-levée de ſes malles, avec les vingt mille francs qu'on lui avoit promis ; & afin de n'être point ſoupçonnée de vouloir quiter l'Opéra Comique, elle l'accompagna à Orleans, où un matin à porte ouvrante, une chaiſe de poſte eſcortée de deux Cavaliers bien armés, la prit & la mena à la Haye.

Monſieur Duliz qui l'attendoit avec beaucoup d'impatience, ne ſe poſſeda pas de joye lorſqu'il la vit arriver. Il ne ſavoit de quelle maniére s'y prendre pour la bien recevoir. Cette réunion fut celebrée par toutes ſortes de parties de plaiſir, & ils ont toujours depuis ce tems-là bien vêcu enſemble. Notre Juif qui connoit ſon humeur legére, n'oſe lui prodigner l'argent dans la crainte de la perdre, & lui promet, ſi elle perſévére à lui être fidéle un établiſſement conſidérable. En toutes autres choſes que les eſpeces, elle n'a qu'à ſouhaiter, la bonne chere, les bijoux, les habits & les meubles, rien ne lui eſt refuſé.

LE

LE TRIOMPHE DE L'INTERE'T COMEDIE.

BRITISH MUSEUM

LE TRIOMPHE DE L'INTERE'T. *COMEDIE*

Le Théatre repreſente un Palais de Financier.

SCENE PREMIERE.

MERCURE *ſeul.*

C'EST ici le Palais que l'Interêt habite,
Cette idole du ſiécle à qui tout ſe ſoumet,
Qui fonde ſon pouvoir ſur l'équité proſcrite,
De tant de paſſions le mobile ſecret,
L'ame du monde enfin & la ſource maudite
De tout le mal qui s'y commet.
Que ces lambris dorés, & que ces murs durables,
Que tous ces marbres que voilà,
Ont écraſé de miſérables,
Pour bien loger ce monſtre là!

Taiſons-nous ; le voici lui-même qui s'avance,
Son aſpect m'éblouit, & ſon air d'opulence
A je ne ſai quoi d'impoſant ;
Je le mépriſe en ſon abſence,
Mais je le reſpecte preſent.

SCENE II.

MERCURE, L'INTERE'T.

L'INTERE'T.

SAlut au Dieu Mercure :
Et par quelle avanture
Vient-il aujourd'hui dans ces lieux ?

MERCURE.

Mes confreres les Dieux
(Je n'en excepte point le Maitre du tonnerre)
Sont à preſent ſi vieux
Qu'ils ne me donnent plus nul émploi dans les Cieux,
Et j'en viens chercher ſur la terre.
Vous gouvernez ſes habitans ;
J'ai cru ne pouvoir pas mieux faire
Que de venir chez vous exercer mes talens.

L'INTERE'T.

Un intriguant habile eſt toujours néceſſaire :
Il eſt par tout le bien venu.

MERCURE.

Que l'Interêt eſt bien en France !
Je ne le vis jamais ſi gras, ni ſi dodu,
Et le voilà ma foi vêtu
En heros de Finance.

L'IN-

L'INTERE'T.

Je n'ai point dans Paris de plus zelés ſujets:
Ils ont bâti pour moi ce ſuperbe palais;
Je ne ſaurois paroître avec plus de décence.
Que ſous l'habit & l'apparence
Des plus grands heros que je fais;
Je le dois par raiſon & par reconnoiſſance.
Mais du Bourgogne exquis, dont j'ai bû largement,
La vapeur agréable:
Me ſaiſit en Sortant de table:
Je vais dans ce Fauteuil m'étendre doucement,
Cependant n'as-tu pas quelque conte à medire?
Inventes-en quelqu'un, & tu m'obligeras:
Car tu me feras rire,
Ou tu m'endormiras.

MERCURE.

Je vais lancer ſur vous quelque trait de Satyre,
Et cela vous réveillera.

L'INTERE'T.

Oh! tu perds le reſpect, & je t'arrête-là.
Je ſuis un Dieu que le Monde révere;
On ne m'offre jamais que l'encens le plus doux.

MERCURE.

Mais j'ai l'honneur d'être votre confrere,
Je ſuis Dieu comme vous.

L'INTERE'T.

D'accord; mais un Dieu miſérable
Ne vaut pas un mortel en fond.

MERCURE.

D'un Financier qui ſort de table.

Oh, que voilà bien le jargon!

L'INTERE'T.

Quoiqu'il en ſoit, je hais la médiſance;
Si tu veux être bien reçu,
Tais-toi ſur mon impertinence,
Et parles-moi de ma vertu.

MERCURE.

C'eſt m'ordonner de garder le ſilence,
Ou de mentir ſur un ſujet connu.

L'INTERE'T.

Eh, mens plutôt, pour te rendre agréable;
Il eſt doux de ſe voir flatté:
J'aime mieux un menſonge aimable,
Qu'une choquante verité.

MERCURE.

Faiſons donc votre éloge, ou faux ou véritable.
Vous comptez tous les Rois au rang de vos ſujets,
Et l'Univers eſt votre empire:
Au grè de vos deſirs vous ſavez le conduire,
Vous déclarez la guerre, & vous donnez la paix.

L'INTERE'T.

C'eſt parler comme je deſire;
On ne peut mieux louer.

MERCURE.

N'en ſoyez pas plus vain;
Car mon encens critique
Fait moins votre panégirique,
Que le procès du genre humain.

L'IN-

L'INTERE'T.

Eh! qu'importe, pourvu qu'il vante ma puiſſance:
Elle eſt au plus haut point; on n'écoute que moi,
Et tout jusqu'au beau ſexe eſt ſoumis à ma loi.
L'honneur ce fier rival, qu'on vit jadis en France
Arrêter mes efforts & m'impoſer des fers,
N'eſt qu'un phantôme vain, détruit par l'opulence,
Et méconnu de l'Univers.

MERCURE.

Il n'eſt pas encore tems de chanter la victoire,
L'honneur ſuivi de la vertu
Travaille à rétablir ſa gloire.
En arrivant, moi-même je l'ai vu,
Qui raſſembloit ſes troupes diſperſées;
Quoiqu'il ait fort peu de ſujets,
Craignez ſes forces ramaſſées,
Il portera le feu jusques dans ce Palais.

L'INTERE'T.

Je brave un effort inutile.
Eh! contre l'interêt que peut le foible honneur?
Il compte en vain ſur ſa valeur;
Tou' m'obéit en cette ville,
Je cours mettre ſur pied mes bataillons nombreux,
Il ne lui reſte plus que quelques malheureux,
Qui reſpectent ſon ombre;
Qu'il vienne, il va ſe voir accabler ſous le Nombre.
Toi cependant ici tu n'as qu'à recevoir
Les Mortels qui viendront révérer mon pouvoir,
Et me demander quelque grace.
Sers-moi de ſubſtitut, & remplis bien ma place.

SCENE III.

MERCURE seul.

S'Il fait marcher tous ſes Soldats
En de telles allarmes,
Que de robes & de rabats
Nous verrons ſous les armes.
Mais quel objet s'avance? Ah! le joli tendron!
Interrogeons un peu cette aimable perſonne.

SCENE IV.

MERCURE, FANCHON.

MERCURE.

BOn jour, ma petite Mignonne,
Peut-on ſavoir, s'il vous plait, votre Nom?

FANCHON.

Fanchon, eſt le Nom qu'on me donne.

MERCURE.

Et votre état?

FANCHON.

Griſette, qui n'a rien,
Dont le talent fait tout le bien,
En un mot une brune,
Qui veut faire fortune;
Je croi que vous m'entendez bien.

MERCURE.

En pareille conjoncture,

Vous

Vous ne pouviez ſur ma foi
Vous adreſſer mieux qu'á moi

FANCHON.

Qui êtes vous donc ?

MERCURE.

Mercure.

FANCHON.

Vous vous trompez, Seigneur,
Je veux faire fortune en tout bien, tout honneur ;
J'ai de l'ambition, mais j'y joins la ſageſſe ;
J'aſpire au plus haut rang qu'on puiſſe ſouhaiter ;
Souvent on ſe peut acheter
Par quelques momens de foibleſſe ;
Mais par le talent ſeul, je veux le mériter.

MERCURE.

Eh ! quel eſt donc ce rang où vous voulez monter ?

FANCHON.

Puiſqu'il faut expliquer le deſir qui me preſſe,
Je brûle d'être Princeſſe.

MERCURE.

De Théatre ſans doute ?

FANCHON.

Oui, voilà juſtement
L'objet de mon empreſſement.

MERCURE.

La belle, en ce cas-là, votre grandeur rapide
Sera l'Ouvrage d'un moment

Dans

Dans peu vous allez être Iphigénie, Armide,
Cléopatre, Chiméne, Hermione, Atalide,
Et ſous cent Noms divers,
Remplir tour á tour ſur la ſcène
Tous les Trônes de l'Univers;
Bourgeoiſe le matin, & le ſoir Souveraine,

FANCHON.

Pourvu que je ſois Reine
Deux heures ſeulement
Trois ou quatre fois la ſemaine,
Il ne manquera rien à mon contentement.

MERCURE.

Eſt-ce pour l'Opéra que panche la balance?
Ou les Acteurs François ont-ils la préférence?
Quel Théatre verra briller votre talent?

FANCHON.

Je veux me déclarer pour le plus opulent;
Comme l'interêt nous éclaire,
Je viens lui parler ſur cela,
C'eſt un Conſeiller néceſſaire,
Dont la lumiére m'inſtruira.

MERCURE.

Je le double; & dans cette affaire
Mercure ſeul vous conduira,
Comme introducteur ordinaire.
Des Princeſſes de l'Opéra.
Il l'eſt également de toutes les Infantes,
Dont le Théatre ſeul n'y borne pas le gain,
Ainſi vous ne ſauriez être en meilleure main;
La choſe eſt des plus importantes:
Penſons-la mûrement. A tout pendre, je crois
Qu'á la Troupe Françoiſe il faut donner le choix.

En

En voici les raiſons preſſantes :
LeTrône des Reines chantantes
Ne fut jamais rempli ſi dignement
Qu'il l'eſt preſentement.
Qui peut le diſputer à des voix ſi charmantes?
Mais ſur le Théatre François
Les places ſont vacantes,
Et les grands rôles n'y ſont faits
Que par les confidentes.
Le ſérieux autrefois ſi ſuivi
Eſt à peu près joué comme on le joue ici.

FANCHON.

Je céde à des raiſons qui ſont ſi convaincantes.
Mon cœur pour les François panche preſentement;
Je veux qu'en paroiſſant,
Le Parterre m'adore, & la Troupe me craigne.

MERCURE.

Profitez donc de l'interregne,
Saiſiſſez cet heureux inſtant,
Et donnez une Reine au public qui l'attend.

FANCHON.

Si votre ſecours favorable
Secondoit mon effort ;
Si j'obtenois un bien ſi deſirable ;
Je ne changerois pas mes jours contre le ſort
D'une Princeſſe véritable :
D'une Actrice qui plait
Je ſens tout l'avantage ;
Je croi déja goûter ce bonheur tel qu'il eſt,
Et mon eſprit s'en fait une flatteuſe image,
Les honneurs, les plaiſirs volent à mon paſſage,
Le vieillard enchanté me comble de preſens,
Et ne peut trop payer les pleurs que je répands,

Tandis

Tandis que l'aimable jeuneſſe
Exalte par tout mes talens.
Dans cette favorable yvreſſe,
Je me vois dans les Cieux, je ſuis une Déeſſe
Pour qui de tous côtés on voit fumer l'encens
Au Théatre (quelles délices!)
Sans ceſſe je reçois des applaudiſſemens,
Dans les foyers des complimens;
Et ſans oublier les couliſſes,
Où l'on me conte cent douceurs;
Vous êtes, me dit l'un, la Reine des Actrices,
Et vous enlevez tous les cœurs.
Ah! vous m'avez percé jusques au fond de l'ame!
Ajoute un autre tout en pleurs;
Fanchon, unique objet de mes vives ardeurs,
Vous m'attendriſſez trop, finiſſez, je me pâme.
S'écrie un petit Maitre, en ces inſtans flatteurs.
Grands Dieux! quand elle ſonge à ce bonheur extrême,
Peu s'en faut que Fanchon ne ſe pâme elle-même.

MERCURE. (*à part.*)

Oh, dans la paſſion, qu'elle entre vivement!
Elle eſt Comédienne vraiment,
Et j'en augure bien ſi cela continue.

FANCHON.

Ce n'eſt pas tout; lorsque je ſors de-là,
On ſe diſpute à qui m'aura:
Je ſuis en tout lieu bien reçue;
Et quand je paſſe dans la Rue,
Chacun me montre au doigt: c'eſt elle, la voila;
Pour comble de bonheur, je vivrai dans l'hiſtoire,
Après ma Mort, on me celebrera,
Mille épitaphes on fera
Pour éterniſer ma Mémoire.
Tout Paris les récitera,

En-

Enſuite on les imprimera?
Ah, quel plaiſir! ah quel gloire!
Il ſemble que j'y ſuis déja.

MERCURE.

Commencez par jouir des plaiſirs de la vie,
Et ne vous preſſez pas
De goûter ceux qu'une folle Manie,
Peut vous promettre au-de-là du Trépas.
Mais revenons au point qui guide ici nos pas;
Il faut bien des talens pour ſe voir applaudie;
C'eſt peu que d'avoir des appas,
Le Théatre demande une Fille accomplie:
Il faut à la figure, il faut à la beauté
Allier la nobleſſe avec la liberté;
Poſſeder à la fois mémoire, intelligence,
Voix, geſte, ſentimens, grace, goût, vérité,
Don des larmes, vivacité,
L'eloquence des yeux, & celle du ſilence.

FANCHON

Il eſt encore un don par moi plus ſouhaité,
C'eſt ce je ne ſai quoi, qui plaît ſans qu'on y penſe,
Plus puiſſant ſur les cœurs que toute la ſcience,
Ajoutez-y la qualité

MERCURE.

Quelle qualité donc?

FANCHON.

C'eſt cette confiance
Qui fait faire valoir la médiocrité.
Et ſans qui le talent meurt dans l'obſcurité.
Il faut dans une Actrice une noble aſſurance.

MER-

MERCURE.

Et dans les Spectateurs il faut de l'indulgence.

FANCHON.

C'eſt ce qui me ſoutient dans mon noble projet;
Je n'ai pas tous les dons peut-être qu'il faudroit:
Mais pour les remplacer, je ſuis aſſez hardie,
Sous le masque trompeur d'une humble modeſtie;
Pour peu que vous m'aidiez, vous & mes partiſans,
Allez, je ſaurai faire honneur à mes talens.
Un mérite commun, qui ſuit la hardieſſe,
Que ſoutient le manége, & qu'exalte l'adreſſe,
Brille avec plus d'éclat qu'un mérite accompli,
Qui craint de ſe produire, & qui n'a point d'Ami.
Mais à propos d'Ami dans cette circonſtance,
Comme par le béſoin je me ſens arrêter,
Il m'en faut un qui m'aide à débuter
Et qui par conſéquent nâge dans l'opulence.

MERCURE.

Oh! ſans aller plus loin, voici votre héros.
C'eſt un fameux Caiſſier, qui vient fort à propos.
Il ne ſait rien; & de tout il ſe pique?
C'eſt un original ſi grand,
Et ſi fou de la muſique,
Que ſouvent il parle en chantant
Sur le ton des héros de l'Opéra Comique.

FRANCHON.

Je ſaurai lui répondre, & ſur le même ton;
C'eſt mon premier métier, & j'entens ce jargon.

SCENE

SCENE IV.

MERCURE, FANCHON, Mr. JACQUIN.

MERCURE.

EST-ce Monſieur Jacquin, qui paroît à ma vûe?

Mr. JACQUIN.

C'eſt lui-même, Seigneur, c'eſt lui qui vous ſalue.
Je viens remercier
L'Intérêt qui m'a fait caiſſier.
AIR (*Ah, qu'il fait bon là*)
Qu'avoir une caiſſe
Eſt un bon métier,
Ah j'ai de l'eſpece
Tant à manier,
Que je ne ſai plus qu'en faire;
Laire
Lon lan la
Que je ne ſai plus qu'en faire,
Ah qu'il fait bon là!

MERCURE, *parodiant le refrein & montrant Fanchon.*
Voici pour vous en défaire,
Laire
Lon lan la
Voici pour vous en défaire.

FANCHON, (*à part.*)
Ah qu'il fait bon là!

Mr. JACQUIN.

AIR. (*Tuton....*)

Ah, bon jour brunette aux yeux doux,
Dès ce moment le voulez-vous,
Que je vous entretienne
Tu tu
Quel œil bien fendu
Ton ton
L'aimable bouchon
Jamais un tendron
Ne parut ſi mignon,
Le joli chignon
Tutaine
Tuton
Tutaine.

FANCHON.

AIR. (*Ah! qu'il y va gaiment.*)

C'eſt débuter fort joliment,
Ah! qu'il y va gaiment

MERCURE.

Monſieur vous croit déja vraiment
Une Reine de couliſſe.
Ah! qu'il y va belle Actrice
Ah! qu'il y va gaiment.

Mr. IACQUIN.

AIR. (*Qu'un mari ſoit pulmonique.*)

Vous aurez bon équipage
Femme de chambre, laquais, page,
Des bijoux, de l'or, en voilà,
Tira lire, lire liron fa
Tira li, la ri ra liron fa,
J'en ai ma poche pleine

Tout

Tout le long de la ſemaine,
On vous en fournira
Tira li, la liron fa,
Tira li, la liron fa.

MERCURE *chante.*

Allez, mignons de ruelles,
Rengainez votre jargon.
(*Il déclame.*)
Mais je parle l'argot du Théatre lirique,
C'eſt un mal qui ſe communique;
Puiſque j'ai commencé, heurlons avec les Loups,
Et pour un moment prêtons-nous
A cette eſpece de manie,
Pour ne pas rompre l'harmonie,
Le ſage doit parler le langage des fous.
(*Il reprend le chant.*)
Allez, mignons de ruelles,
Rengainez votre jargon.
Pour vaincre les plus cruelles,
Voilá le ſublime ton:
C'eſt ainſi qu'on prend les belles,
Lon lan la
O gué lon la

FANCHON *déclame.*

Vous ſuivez trop, Seigneur, l'ardeur qui vous agite.
Telle que je parois, je penſe noblement:
Je veux un protecteur, & non pas un amant.

MERCURE *à part.*

Ah, la petite hipocrite!

Mr. IACQUIN.

Bon, vous diſputez ſur les noms.

Mademoiſelle a ſes raiſons,
Sur le point d'orner la ſcéne
Dans le Faubourg S. Germain,
Elle doit parler en Reine,
Et jusqu'au moindre terme annoblir tout enfin,
La préſence d'un tiers gêne d'ailleurs ſon ame,
Je vais vous laiſſer ſeul expliquer votre flâme.
Il s'en va.)

SCENE V.

Mr. IACQUIN, FANCHON

Mr. JACQUIN.

AIR *Je ne ſcaurois*

S'Il faut jouer une piéce
Ne la jouons qu'à huis clos.
Là vous ſerez ma Princeſſe,
Je ſerai votre Héros.

FANCHON.

Je ne ſaurois.

Mr. JACQUIN.

Ne ſoyez que ma Maitreſſe.

FANCHON.

J'en mourrois.
(*Elle continue.*) AIR.
Je prétens de mon jeu faire admirer ſans ceſſe,
La beauté,
Et joignant aux talens une exacte ſageſſe...

Mr.

Mr. JAQUIN.

La rareté,

FANCHON.

Exciter doublement, unique en mon eſpece,
La curioſité.
(*Elle déclame.*)
Oui, Fanchon, au public veut plaire uniquement.

Mr. JACQUIN:

(AIR: *Dans nos bois il y a un hermite.*)
Rien qu'à lui ſeul, ah le penible Ouvrage,
Avec tant d'agrément!

FANCHON.

On peut, Monſieur, attirer ſon ſuffrage,
Et vivre ſagement.

Mr. JACQUIN.

Pour une Actrice, ah le ſot perſonage!

FANCHON

Je veux être ſage
Moi,
Je veux être ſage.

Mr. JACQUIN (AIR.)

Vous prendrez au moins des bijoux;
Dites, la belle, le voulez-vous?
Je vous le demande à genoux,
Que je vous enrichiſſe,
Dites, la belle, le voulez-vous,
Que je vous faſſe Actrice?

FANCHON. *déclamant.*

Vous pouvez en Héros qui ſoulage mes peines,

Me verſer des faveurs, ſans attendre des miennes.
(*Vivement.*)
Et je les recevrai, mais d'un cœur, mais d'un front
(*Froidemement.*)
Qui vous feront juger..... de mon reſpect profond.

Mr. JACQUIN.

Qu'elle déclame bien! que de feu, que de grace!
Accordez-moi, ma Reine, encore une autre grace,
Préférez l'Opéra, j'idolâtre le chant,
Même ſans m'y connoître.
Le Théatre François eſt d'ailleurs indigent.

FANCHON.

En ce cas, vous êtes le Maitre,
Car j'ai l'un & l'autre talent:
Me voilà préte à chanter ſur le champ.
AIR *parodié* (*Carnaval & la Folie.*)
Qu'en ces lieux chacun chante,
Que l'écho chante avec nous:
Fanchon plaît, ſa voix enchante,
Il n'eſt point de ſon plus doux.
Fiers héros de Comédie,
Voyez-la d'un œil jaloux;
Elle eſt, malgré l'harmonie,
Plus Actrice que vous tous.

Mr. JACQUIN.

Ah! mon ame eſt ravie,
(*Il chante*)
AIR.) *Bachus laiſſez-moi ſoupirer.*
Du Carnaval & la Folie.)
Pour vous que je vais ſoupirer!
A vous que je vais boire!
Vos talens forceront tous les yeux à pleurer;
Ils ſont trop ſûrs d'emporter la victoire;

Je

Je cours dans tout Paris, je cours les célèbrer :
Pour hâter nos plaiſirs, je vais hâter leur gloire.
Pour vous que je vais ſoupirer !
Avous que je vais boire !
(*Il déclame.*)
Mais venez avec moi vous-même vous montrer.
Un mot de votre bouche aura plus de puiſſance,
Un ſeul regard de vos yeux ſéduiſans
Vous feroit plus de partiſans
Que ne fera mon éloquence.

FANCHON.

Eh ! puis-je me montrer en cet état, Seigneur,
Sans ornement, & ſans parure,
Sans un ſeul diamant qui brille à ma coëffure ?
Fanchon vous feroit deshonneur

Mr. JACQUIN.

Venez, Princeſſe fortunée,
Des plus riches brillans vous allez être ornée,
Pour premier gage & pour garand certain
De mes ardeurs parfaites,
Prenez ce diamant, qu'il pare votre main.

FANCHON.

Eſt-ce un preſent que vous me faites ?

Mr. JACQUIN.

Prenez toujours, prenez, ſans plus tarder.

FANCHON. (*à part.*)

Qu'il ne s'aviſe pas de le redemander.

FANCHON.

(*Elle chante.*)

AIR. (*Mariez, mariez-moi*)

Menez Fanchon maintenant
Chez tous les gens d'importance,
Pour leur faire un compliment,
Et briguer leur indulgence;
Promenez, promenez, promenez-la,
Et chacun l'applaudira.

Mr. JACQIN *repète.*

Promenons, promenons-la,
Et chacun l'applaudira.

SCENE VI.

Mr. JACQUIN, FANCHON, MERCURE.

MERCURE.

JE vois à l'air, dont vous quittez ces lieux,
Que vous êtes d'accord tous deux.

Mr. JACQUIN.

AIR. (*Le Tambourineur.*)

Malgré de juſtes allarmes,
Mon cœur lui rend les armes;
Je vais aſſembler l'eſcadron,
Et pretin tin pretan tambouriner ſes charmes;
Et pretin tin pretan tan
Rite rita plan,
Prêtant tambouriner ſon nom.

MERCURE.

AIR. (*Il étoit trois filles.*)

A la débutante
Il faut du ſoutien;

D'une

D'une brigue ardente
L'aide fait du bien.
Qu'on me la claque, claque,
Qu'on me la claque bien.

Mr. Jacquin & Fanchon ſortent.

SCENE VII.

MERCURE, Mr. DAVID

Entrant d'un air effrayé, une caſſette à la main.

MERCURE.

QUi vous fait donc courir ſi vite?

Mr. DAVID.

C'eſt le preſſant danger,
Où l'interêt m'a fû plonger,
Et je viens dans le fond du Palais qu'il habite,
Le prier de me protéger.

MERCURE.

Quel mortel êtes-vous?

M. DAVID.

Un habitant du monde,
Dont le nom eſt connu ſur la terre & ſur l'onde,
Commerçant de profeſſion,
Et Juif de nation.
Par une triſte circonſtance
Je me vois riche & pauvre en même tems,
Riche de ſix cens mille francs.
Que dans ce coffre là je tiens en ma puiſſance,

Et pauvre de trois Millions,
Que je n'ai pû payer à l'échéance,
Et qui font qu'aujourd'hui je crains les eſpions.
D'effroi dans ce moment, je ſens mon ame atteinte.
Ah ! Monſieur, en vous j'apperçois...

MERCURE.

Quoi ?

Mr. DAVID.

Puis-je en bonne foi ....

MERCURE.

Quoi, parlez, quoi ?

Mr. DAVID.

Vous avouer ma crainte.
Dites...

MERCURE.

Quoi, morbleu, quoi donc, expliques-toi ;
Pour la troiſiéme fois, quoi, quoi ?

Mr. DAVID.

Excuſez ma frayeur, & parlez-moi ſans feinte.
Dites-moi, quel eſt votre emploi ?
Vous m'obſervez je voi...
Ah porteur de contrainte
Vous êtes je croi.

MERCURE.

Moi !
Tu me fais trop d'honneur, je ris de ta penſée.
Pour un bâton d'exempt
Prens-tu mon caducée ?
La peur te trouble en ce moment,

D'un

D'un Alguaſil ai-je bien la figure?
Ouvre les yeux, je ſuis Mercure,
Va, ceſſe d'avoir le friſſon.
Que mon nom te raſſure.
Je protége tout fripon,
Ainſi je ſuis ton patron.

Mr. DAVID.

Pardon; je change de langage
Et ce dernier diſcours rapelle mon courage.
Généreux protécteur de tous les intrigans,
Dieu fertile en expédiens,
Dans mon preſſant malheur, que votre eſprit m'éclaire:
Pour fruſtrer mes créanciers,
Des trois quarts de leurs deniers;
Dites-moi comment faire?

MERCURE.

Attendez, Mercure connoit
Une Dame dont l'art peu vous tirer d'affaire.
Banqueroute on la nomme, & c'eſt chez l'Interêt
Que la Donzelle fait ſon ſéjour ordinaire.
Je vais vous préſenter: la voici qui paroit.

Mr. DAVID.

Ah, dans ſon négligé que je la trouve belle!
Elle a cettain attrait qui m'attire vers elle.

MERCURE.

Vous êtes faits pour vous aimer tous deux.

SCENE

SCENE VIII.

MERCURE, DAVID, LA BANQUEROUTE.

MERCURE.

DE tout commerce frauduleux,
Puiſſante protectrice,
Prêtez votre ſecours propice
A ce Juif malheureux,
Que pourſuit la fureur des créanciers nombreux.

LA BANQUEROUTE.

Je le prens ſous ma ſauve-garde,
Entre mes favoris fameux
J'ai toujours compté les Hébreux.
Avec diſtinction toujours je les regarde.
(*à David,*)
Raſſures-toi. Mon nom fait la terreur
Du créancier que j'accable;
Ma main prompte & ſecourable
Enrichit le debiteur.
On ne ſait jamais la route
Que je prens pour le cacher,
Et je forme une redoute,
Dont on ne peut approcher.
En ma perſonne enfin tu vois la Banqueroute,
Inviſible en parlant, & brillante au retour,
Le fleau du commerce, & l'appui tour à tour.

Mr. DAVID.

Madame, vous avez tellement l'art de plaire,
Et vos attraits ſont ſi piquans,
Qu'à faire Banqueroute, ils invitent les gens;
Je la ferois encore ſi j'avois à la faire;

En

En dépit des Archers, en dépit des Exempts
Qui pourroient me pourſuivre ;
Et ce ſeroit uniquement
Pour avoir, en diſparoiſſant,
Le plaiſir de vous Suivre.

MERCURE.

Je n'aurois jamais cru qu'un Juif fut ſi galant.

LA BANQUEROUTE.

Seigneur, il n'eſt pas ſurprenant
Qu'il trouve ma perſonne aimable.
L'Interêt à ſes voeux doit me rendre agréable :
Pour ſes pareils c'eſt un fard excellent,
Dès qu'on leur eſt utile, on leur plait ſûrement.

Mr. DAVID.

Non, vous me plaiſez par vous-même,
Pour vous prouver à quel point je vous aime
Avec mon cœur, voilà tout mon argent.

LA BANQUEROUTE.

Vas, tu ne risques Rien, en me le remettant.
Je ne ſuis pas de ces femmes traitreſſes
Qui mettent tous leurs ſoins, & toutes leurs adreſſes
A miner les gens qu'elles ont enchainés :
Au contraire, je mets mon art & mes fineſſe
A rétablir le ſort des mortels ruinés.
Loin de les diſſiper, j'augmente leurs richeſſes ;
Je ſuis bonne à l'uſer ; plus tu me connoitras,
Plus je te paroitrai digne de tes tendreſſes.
Et trop charmé d'avoir ſuivi mes pas,
Plus d'une fois à moi tu reviendras.
Pour entrer riche au port, il te faut trois naufrages.
Le prémier te remettra,
Le ſecond t'engraiſſera ;

Le

Le dernier te mettra au-deſſus des orages,
A jamais t'enrichira

Mr. DAVID.

A vous aveuglément votre eſclave ſe livre,
Et jusqu'au bout du monde il eſt prêt à vous ſuivre.

LA BANQUEROUTE.

Partons vite, le tems nous eſt cher aujourd'hui,
Pour triompher, la fuite eſt néceſſaire,
Il faut qu'un contrat ſalutaire,
T'aſſure les deniers d'autrui.
C'eſt là le dernier trait de notre ſavoir faire;
C'eſt mon chef-d'œuvre enfin.
Comme l'aſtre éclatant qui brille ſur la terre,
Tu vas après l'orage & le tonnerre,
Reparoitre ici plus ſerain.

Mr. DAVID.

Après une telle aſſurance,
Et muni largement de ce riche métal,
Je vais partir plein d'eſpérance.

MERCURE.

Dieu vous garde de mal.

LA BANQUEROUTE *chante*

AIR.

Suis-moi ſans autre forme,
Emportons ces deniers:
Attendez-nous ſous l'orme,
Meſſieurs les créanciers.
(*Elle ſort avec Mr. David*)

SCENE

SCENE IX.

MERCURE, PHEDRE, HIPOLITE.

PHEDRE, *d'un ton tragique.*

OUi, Prince, je prétens rompre notre lien

HIPOLITE.

Non : pour y conſentir j'aime trop votre bien ;
Je veux que l'Interêt le confirme lui-même.

PHEDRE.

Et je viens implorer ſa puiſſance ſuprême.

HIPOLITE.

Conſervez-moi Ma Femme, & ſon bien précieux.

PHEDRE.

Seigneur, délivrez-moi d'un époux odieux.

HIPOLITE.

Elle m'a recherché.

PHEDRE.

Seigneur, il m'a ſéduite.

HIPOLITE.

Ecoutez ma défenſe.

PHEDRE.

Approuvez ma pourſuite.

MER-

MERCURE.

Parlez l'un après l'autre, ou taiſez-vous tous deux

PHEDRE.

Rompez Mon Himenée, il le faut, je le véux.

MERCURE.

Madame, vous parlez dans votre humeur hautaine
D'un ton bien abſolu.

PHEDRE.

Je parle en Souveraine,
En Princeſſe outragée, & qui vient aujourd'hui
Contre un indigne époux, implorer votre appui,
Soyez ſenſible aux pleurs d'une Reine douairiére,
Qui du commandement, deſcend à la priére.
Que mes cris éclatans, que ma vive douleur....

MERCURE *ſur le même ton.*

Vous me percez l'oreille en me fendant le cœur;
Finiſſez, grande Reine,
Finiſſez des hoquets qui me font trop de peine;
Dites-moi vos raiſons & tréve de clameur.

PHEDRE.

Puiſque dans mes ſanglots, votre pitié m'arrête;
Et que les grands éclats, vous ébranlent la tête,
Je vais d'un ton plus doux, toucher le point fatal.

MERCURE.

Parlez je vous entens : voici mon tribunal.

PHEDRE.

Jadis j'ai fait fleurir l'Empire dramatique.

MER-

MERCURE.

Votre régne eſt paſſé, point de panégirique:
Venez au fait.

PHÈDRE.

Eh bien! ce petit Prince ingrat
Haï des grands, du peuple, & rebut de l'Etat,
Vint s'offrir à mes yeux dans ſon ſort déplorable;
Et Phédre lui tendit une main ſecourable.
Sur les cœurs généreux, que ne peut la pitié?
Je la pouſſai trop loin, je devins ſa moitié.
Que dis-je? je le fis maitre de ma richeſſe.
Ah! devois-je conter ſur l'aveugle jeuneſſe?
Dès que de mes tréſors il ſe vit poſſeſſeur,
De mille objets nouveaux il fut l'adorateur:
Mon cœur de ſon amour ne reçut plus de preuves
Et mon êpoux vivant, je me vis enfin veuve:
Avare de tendreſſe, il prodigue mon or;
Pour ſe faire haïr, il le diſſipe encor;
Et brillant dans un char, comme dans un nuage,
Il excite les cris du public qu'il outrage.
Il a tant fait enfin par tous ſes vains éclats,
Qu'il s'eſt vu juſtement bannir de nos Etats.
Il eſt puni par-là de ſon ingratitude,
Mais il mérite encor un châtiment plus rude.
Seigneur que l'interêt rompe dans ce moment
Un himen que j'ai fait contre ſon ſentiment.
D'un bien qu'il chérit ſeul, privez ſon avarice.
Oui, ma gloire le veut, comme votre juſtice,
Je ne puis plus ſans honte avouer pour mari,
Un infant malheureux que l'exil a flétri.
Et qui, puiſqu'à me plaindre, il a forcé ma bouche,
N'a pas du moindre gage, honoré notre couche.

MERCURE.

Qu'Hipolite réponde, ainſi que défendeur.

HIPOLITE.

C'eſt ce qu'en peu de mots je vais faire Seigneur.
Phédre ſe plaint qu'étant pour elle ſans tendreſſe,
Mon cœur diſſipe ailleurs ſon bien & ma jeuneſſe.
Mais elle doit s'en prendre à ſes tranſports jaloux.
Que dis-je ? a-t'elle cru qu'un héros tel que nous,
Jeune, & dans l'âge ardent où le plaiſir l'appelle,
Paſſeroit triſtement tous ſes jours auprès d'elle.
Non, pour tant de conſtance on a trop d'agrémens.
A cent plaiſirs divers je dois tous mes momens.
Le bal, le jeu, la table, en ont une partie.
Autrefois ma fureur étoit la Comédie,
De mes heures toujours elle avoit la moitié.

MERCURE.

C'eſt là de votre tems le plus mal employé.

HIPOLITE.

J'ai vécu, j'en conviens en héros petit-Maitre;
Mais, Seigneur, à mon âge eſt-ce un crime de l'être?
On dit que dans un char tous les jours je parois,
Eh, pour marcher à pied, les infants ſont-ils faits?
Sont-ce là des raiſons pour rompre un himenée,
L'ouvrage de ſon choix, & de plus d'une année!
Je ſuis, ajoute-t-elle, un malheureux banni,
Indigne déformais d'être avec elle uni:
De quel front, & comment oſe-t-elle le dire,
Elle dont la fureur m'a ſeule fait proſcrire?
Et de quelque façon que m'ait banni l'Etat,
Le ſuis-je de ſon lit, pour l'être du Senat?
Elle s'en prend à moi, Reine ſexagenaire,
De la douleur qu'elle a de ne pas être Mere.
Des miracles pareils, pour conclure en deux mots,
Sont réſervés aux Dieux & paſſent le Héros,
Puniſſez-la, Seigneur, par un arrêt ſévére,

Et

Et confirmez un nœud que vous m'avez fait faire
(*à part, en donnant à Mercure une bourse pleine d'or.*)
Voilà pour augmenter la force de mes droits.

MERCURE. (*bas en la prenant.*)
Auprès de l'Interêt ce moyen a du poids,
(*haut.*)
Malgré le peu de ſuffiſance
D'Hipolite Prince mineur,
Attendu qu'aujourd'hui ſon droit eſt le meilleur,
L'interét, qui pour lui fait pancher la balance,
Déclare l'himen bon,
Comme étant fait de ſa façon;
D'avoir un héritier lui-même le diſpenſe.
Pour punir Phédre en même tems
De n'avoir à ſon âge,
Ecouté que l'amour volage,
Il la condamne à payer les dépens.

PHEDRE.

O rage! ô deſeſpoir! ô vieilleſſe ennemie!
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie?
Pour garder un époux qui rit de mon affront,
Et dont je ne puis plus faire rougir le front:
Mais, traitre, ne crois pas qu'une injuſte Sentence.
Arrête un ſeul moment le cours de ma vangeance.
J'irai porter ma plainte au bout de l'Univers.
Je paſſerai les monts traverſerai les mers,
Les airs retentiront de mes cris lamentables.
Mais où vont m'égarer mes douleurs pitoyables?
Ne portons pas ſi loin ma fureur aujourd'hui;
Courons à la chicane, implorons ſon apui,
Qu'elle ſeconde enfin la rage qui m'anime.
Et m'ôte le fardeau d'un époux légitime.
Vas perfide, il ſera beaucoup plus doux pour moi,
De mourir en plaidant, que de vivre avec toi.

HIPOLITE.

On m'aſſure mon bien, en m'aſſurant ma femme;
Je ne vous quitte point, Princeſſe de mon ame.

Il la ſuit.

SCENE X.

MERCURE ſeul.

POur défendre ſes droits
Elle a recours à la chicane;
Mais l'Intérêt eſt ſon organe,
Elle perdra deux fois.

SCENE XI.

MERCURE, VENTREBLEU.

M. VENTREBLEU.

ETes-vous l'Interêt?

MERCURE.

Je ſuis ſon ſubſtitut,
Cela revient au même.

M. VENTREBLEU.

Je vous dirai donc pour début,
Que je ſuis las de ma miſére extrême.
Ventrebleu, c'eſt mon nom, partiſan de l'honneur,
J'ai ſuivi ſoixante ans ſon drapeau ſuborneur,
J'ai luté pour lui ſeul contre la voix commune

A pied

A pied comme à cheval; pour défendre ſes droits,
Je me ſuis battu tant de fois
Qu'avec ce bras j'ai perdu ma fortune,
Tandis que cent coquins, dont j'étois la terreur,
Ont proſperé par leurs ſoupleſſes.
Et qu'étant devenus enfans de la faveur,
Ils ſe ſont élevés à force de baſſeſſes.
Sur mon aveuglement affreux
Ma raiſon quoique tard, vient porter ſa lumiére,
Je renonce à l'honneur, il ne fait que des gueux;
L'Interêt eſt lui ſeul le patron des heureux;
Je me range ſous ſa banniére.

MERCURE.

Vous auriez du vous y ranger plûtôt.
Je ſuis pourtant charmé que vous ſoyiez des nôtres;
Mais on rira de voir un Financier manchot.

M. VENTREBLEU.

Corbleu! nous pillerons auſſi-bien que les autres;
Mettez-moi vite à même; & pour gagner du bien,
Vous allez voir ſi j'y vais de main-morte.
Je n'ai que celle-la, mais elle eſt aſſez forte:
Ce qu'elle ſaura prendre, elle le tiendra bien.

MERCURE.

Ouf, vous m'eſtropiez!

M, VENTREBLEU.

Bon, vous criez de rien:
Et pour un Dieu, vous étes bien ſenſible.

MERCURE.

Ah! monſieur Ventrebleu, vous ſerez sûrement.
Un receveur três-excellent;
Car vous avez une patte terrible.

M. VENTREBLEU.

A vingt ans c'étoit bien autre choſe vraiment,
Et ſi mon cœur, que rien n'a pû corrompre. . .
Mais quel eſt ce facheux qui vient nous interrompre?
Au diable l'importun, avec ſon air discret.

SCENE XII.

MERCURE, VENTREBLEU, TAPINOIS.

M. TAPINOIS.

JE voudrois bien, Seigneur, vous parler en ſecret.

MERCURE, *à Ventrebleu.*

Pour un moment éloignez-vous de grace.

Mr. VENTREBLEU; *à Tapinois.*

Ventrebleu, ſoyez court, je ſuis des plus preſſés,
J'ai ſoixante ans paſſés,
Et j'attens une place.

SCENE XIII.

MERCURE, TAPINOIS.

TAPINOIS.

SEigneur, je tremble qu'en ces lieux
Quelqu'un ne nous écoute.

MER-

MERCURE.

Ne craignez rien, quittez cet air myſterieux,

TAPINOIS.

Je puis donc vous ouvrir mon cœur entier?

MERCURE.

Sans doute.

TApINOIS.

Je viens *incognitò*, Seigneur, & pour raiſon,
Aux regards curieux je veux cacher ma route,
J'aime à couvrir mon jeu: Tapinois eſt mon nom;
Tout mon deſir eſt de paroitre
Honnête homme en public, ſans me piquer de l'être
Et quoique je me diſe eſclave de l'honneur
De l'Interêt au fond, je ſuis très-ſerviteur,
Je vous en convaincrai par ce que je vais dire.

MERCURE.

Tous mes inſtans ſont chers, hâtez-vous de m'inſtruire.

TAPINOIS.

Je ſuis premier Commis
De Timante, homme en place,
Il a grand nombre d'ennemis
Il faudra qu'il ſuccombe au coup qui le ménace,
Sa conduite paroit juſtifier leurs cris.
Entre nous, il répand beaucoup plus qu'il n'amaſſe,
Son cœur ne ſongeant qu'à jouir,
Néglige l'Interêt pour ſuivre le plaiſir.

MERCURE.

C'eſt un monſtre dans la finance,

TAPINOIS.

Je puis vous dire ici ſans trop de confiance,
Que nul autre que moi ne peut lui ſuccéder.
J'ai ſeul la clef de toutes ſes affaires;
Je puis ſeul tout raccommoder,
Et pour y réuſſir j'ai de ſures lumiéres.

MERCURE.

Vous aurez mon ami, ce que vous méritez,
Mais j'ai béſoin de vos clartés.
Je ne ſuis pas au fait.

TAPINOIS.

Voici pour vous y mettre;
Cet écrit précieux que j'oſe vous remettre.
Renferme exactement ce que vous ſouhaitez;
Qu'il ſerve à ma grandeur, mais ſans me compromettre,
Que Timante ignore à jamais
Que ſa chute eſt l'ouvrage
D'un homme qui ſous lui fit ſon apprentiſſage;
Et qu'on a vu chargé de ſes bienfaits.
Ce ſécret doit reſter dans une nuit profonde,
S'il parvenoit au jour.
Je ſerois dans le monde
Deshonnoré ſans retour.

MERCURE.

J'admire, à dire vrai, votre délicateſſe.

TAPINOIS.

Que voulez-vous? raiſon ou foibleſſe,
Je veux paroitre tel que j'ai toujours paru.
L'eſtime des hommes m'eſt chére:
Je les trompe bien mieux en étant bien reçu;

Et

Et le maſque de la vertu
Pour avoir cette eſtime, eſt toujours néceſſaire.
Je la perdrois bientôt ſi j'en étois connu;
Permettez donc que je vous concilie
Avec le rigoureux honneur.
Vous êtes sûr de poſſeder le cœur,
Il n'a que les dehors, que je lui ſacrifie.
Souffrez encore un coup ce partage aujourd'hui;
Je vous ſervirai mieux en feignant d'être à lui.

MERCURE. (*à part.*)

Sans nuire à l'Interêt, je veux punir ce traitre;
Et le priver du prix de ſa noirceur,
J'ai l'hipocriſie en horreur:
Lorſque je l'aurai fait connoître,
Dans le camp de l'honneur,
Le fourbe démaſqué n'oſera plus paroître;
Il ſera forcé d'être
Fripon à découvert,
Et d'avouer pour ſon unique Maitre
Ce même interêt qui le perd;
Et pour augmenter ſa ſouffrance,
Dans ce même moment
Je vais au poſte qu'il attend
Placer un autre en ſa préſence.

Mr. TAPINOIS.

J'attens le prix de mon aveu,
Et mon impatience eſt grande;
Comptez en m'exauçant ſur une double offrande.

SCENE XIV.

TAPINOIS, MERCURE, VENTREBLEU.

MERCURE.

HOla hé; Monſieur Ventrebleu,
Approchez,

VENTREBLEU.

Me voila.

MERCURE.

Repondez à Mercure,
Mais ſoyez vrai: ceci n'eſt pas un jeu.
Vous ſentez-vous l'ame bien dure?

VENTREBLEU.

Comme du fer, morbleu.
Voulez-vous que j'en faſſe un ſerment effroiable?

MERCURE.

Oui, jurez-moi d'avoir un cœur impitoyable,
Et de n'avoir jamais la main,
Que pour piller le miſérable.

VENTREBLEU.

Je jure, Ventrebleu, par mon nom redoutable
D'avoir un cœur! de bronze, avec un bras d'airain.
Et ſans relâche enfin
De voler comme un diable
La nuit, le jour, le ſoir, & le matin.

MERCURE.

Après un tel ſerment, venez que je vous rende
Heureux à ſes dépens.
Vous poſſedez tous les talens,

Toutes

Toutes les vertus que demande
L'emploi qu'il vient d'ôter à ſon patron,
Et qu'il croit mériter par cette trahiſon.

TAPINOIS.

De mon zéle pour vous, eſt-ce là la récompenſe?
Dieu cruel, Dieu trompeur,
Vous m'enleves le prix qu'attendoit mon labeur,
Pour le donner à l'ignorance.

MERCURE.

Vas, Sors, tu peux te retirer,
Preſentement que j'ai ſu pénétrer,
Et démaſquer le fond de ton ame traitreſſe,
De protéger un fripon déclaré,
Mercure a ſouvent la foibleſſe;
Mais il eſt ennemi juré
De tout maraut de ton eſpece.
Qui veut avoir l'habileté
De voiler ſa ſcélerateſſe,
Sous l'habit de la probité.

TAPINOIS.

Ah! je cours de ce pas me noyer ou me pendre.

VENTREBLEU.

Le voilà bien puni de m'avoir fait attendre;
Serviteur: je cours vite exercer mon emploi;
Le tems m'eſt cher, j'en ai peu devant moi,
Pour bien mettre à profit cette heureuſe avanture;
Je veux tout calculé, je veux tout rabattu,
Qu'un an ou deux de pillage & d'uſure,
Réparent pleinement l'injure,
Et le tort que m'ont fait ſoixante ans de vertu.

SCENE XV.

MERCURE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *entrant d'un air effronté.*

CEtte ſale eſt aſſez jolie:
Et voilà bien du logement.

MERCURE.

Vous entrez, mon ami, bien familiérement.

ARLEQUIN.

Oh! je ſuis ſans cérémonie;

MERCURE.

Eh! qui vous a conduit dans cet appartement?

ARLEQUIN.

Le hazard en partie
Puis d'un autre côté
La curioſité.
Comme je paſſois dans la rue,
Cet hôtel m'a frappé la vûe:
J'y ſuis entré ſans autre compliment,
Pour voir ſi le dedans par la magnificence
Répondoit bien à l'apparence.

MERCURE.

Eh, qu'en penſe Monſieur! quel eſt ſon jugement?

ARLEQUIN.

Eh! mais, j'en ſuis aſſez content.

MER-

MERCURE.

Je fais cas d'un ſuffrage auſſi grand que le vôtre:
Mais quel homme êtes-vous?

ARLEQUIN.

Un homme comme un autre,
Je bois, je mange & je dors bien,
Je ris de peu de choſe, & n'ai ſouci de rien.

MERCURE *à part.*

Sa converſation me paroit ſinguliére,
Et ſes diſcours naïfs commencent à me plaire;
Je veux l'enrôler parmi nous:
Et ſur ſes ſentimens il faut que je le ſonde.
Il parle à Arlequin.
Votre nom?

ARLEQUIN.

Arlequin.

MERCURE

Quel métier avez-vous?

ARLEQUIN.

Aucun.

MERCURE.

Encor, que faites-vous dans le monde?

ARLEQUIN.

Rien.

MERCURE.

De quoi vivez-vous?

ARLEQUIN.

De peu.

MERCURE.

Il eſt laconique, parbleu.
Vos facultés?

AR-

ARLEQUIN.

Une petite rente.

MERCURE.

Vous nourrit-elle ?

ARLEQUIN.

Arlequin s'en contente.

MERCURE.

Je prétens l'augmenter, & vous rendre opulent.
Apprenez que je suis Mercure,
Je puis vous enrichir & dans un seul moment.

ARLEQUIN.

Vous n'en ferez rien, je vous jure ;
Je me trouve fort bien d'être comme je suis ;
Je fais ce que je veux, je veux ce que je puis ;
Pour de la joie.....

MERCURE.

Eh bien ?

ARLEQUIN.

J'en ai ma fourniture,
Et de la bonne, & de la pure,
Sans nul mêlange de chagrin,
Car je la tiens de la premiére main.

MERCURE.

Au sein de l'indigence, eh qui vous la procure ?

ARLEQUIN.

Belle demande ! la nature.
Elle m'a bâti de façon
Que tout me fait plaisir, & rien ne m'inquiéte,
Je me passe de peu dans ma condition,

Et

Et je jouis d'une ſanté parfaite.
Je puis me dire le garçon
De la meilleure pâte en un mot qu'elle ait faite.

MERCURE.

Je le veux ; mais malgré des dons ſi précieux,
N'eſt-il rien ici bas que votre cœur ſouhaite ?

ARLEQUIN.

Non ; mon défaut n'eſt pas d'être envieux.

MERCURE.

Quoi ! vous ne ſentez pas qu'il manque quelque choſe
A votre bonheur, tel qu'il eſt ;
Votre cœur inſenſible au bien qu'on lui propoſe
Ne connoit donc par l'Intérêt ?

ARLEQUIN.

J'ignore quel animal c'eſt.

MERCURE.

Du Monde preſque entier il eſt le Dieu le Maitre ;
Et vous êtes le ſeul dont il n'eſt pas connu.

ARLEQUIN.

Soit Animal où Dieu, je ne l'ai jamais vu.

MERCURE.

Il eſt honteux à vous de ne le pas connoitre ?
C'eſt ſon art merveilleux, qui ſans crime aujourd'hui
Sait faire dans vos mains paſſer le bien d'autrui
Les treſors, les grandeurs, c'eſt lui qui les diſpenſe ;

Il préſide au Palais,
Il gouverne dans la Finance,
Il eſt le pere des procès,
Et les malheurs publics augmentent ſa puiſſance,

ARLEQUIN.

Fi, c'eſt un vilain Dieu, dont je n'ai pas beſoin.

MERCURE.

Ah! c'eſt l'honneur qui vous arrête,
C'eſt lui, j'en ſuis certain.

ARLEQUIN.

L'Honneur! c'eſt encor une bête
Que ne connoit pas Arlequin.

MERCURE.

Mais puiſqu'il ne veut pas que l'Intérêt l'éclaire,
Il faut bien que l'honneur le guide en ſon chemin;
C'eſt par l'un ou l'autre lumiére
Que ſe conduit le genre humain,
L'Intérêt cependant a toujours l'affluence,
En voici la raiſon:
C'eſt lui qui donne l'opulence,
L'honneur ne donne qu'un vain nom.

ARLEQUIN.

L'un ni l'autre jamais n'aura ma confiance.
Ils ſont tous deux ſujets à caution;
L'Intérêt eſt Normand & l'Honneur eſt Gaſcon.

MERCURE.

L'Univers toutefois marche ſous leurs bannières.

ARLEQUIN.

Oh! moi, je ne ſuis pas ſi ſot:
Je ne m'engage point: je ſuis neutre, en un mot,

MER-

MERCURE.

Pourquoi vous écarter des routes ordinaires?

ARLEQUIN.

Oh! vous me mettriez morbleu dans des coléres.....
A quoi votre interêt, ou l'honneur m'eſt-il bon?
A moi qui fuis l'embarras des affaires,
Et qui crains le bruit du canon.

MERCURE.

Mais qui vous conduit dans la vie?

ARLEQUIN.

Un guide sûr.

MERCURE.

Qui donc?

ARLEQUIN.

Ma fantaiſie.

MERCURE

Elle ne ſuffit pas pour remplir tous vos vœux,
C'eſt l'Interêt qui peut lui ſeul vous rendre heureux.

ARLEQUIN.

C'eſt de la drogue, fi, que vous me voulez vendre,
Il ôte le ſommeil, donne des ſoins fâcheux:
Je n'ai que faire d'apprendre
A devenir malheureux,
Allez, portez ailleurs ce poiſon dangereux:
Je n'en veux point du tout, quoiqu'on me faſſe entendre.
Pour de l'Honneur & pour de la Vertu,
Tout conſidéré, j'en veux prendre
Juſte ce qu'il m'en faut, pour n'être pas pendu.

MERCURE.

Ah ! ſi vous étiez, des nôtres,
Vous auriez carroſſe.

ARLEQUIN.

Oh ! j'aime à marcher à pied.

MERCURE.

Votre bonheur ſeroit d'un chacun envié.

ARLEQUIN.

Mes ſentimens en tout ſont differens des vôtres,
L'opinion d'autrui ne me fait rien à moi :
On eſt heureux pour ſoi,
Et non pas pour les autres.

MERCURE.

Vous boiriez du bon vin.

ARLEQUIN.

Comment avez-vous dit ?

MERCURE.

Je dis que vous boiriez du vin par excellence.

ARLEQUIN.

Cela mérite qu'on y penſe.

MERCURE.

Et vous auriez ſans contredit
Des mets exquis en abondance.

ARLEQUIN.

Vous me réveillez l'apetit.

MERCURE.

Pour de jolis tendrons, il n'en eſt point en France
Qui ne vous fit la cour.

AR-

ARLEQUIN.

Adieu.

MERCURE.

Arrêtes donc.

ARLEQUIN.

Non, non, je me retire,
Si je reſtois, Monſieur le Dieu,
Vous êtes un fripon qui pourriez me ſéduire,
(*Il s'enfuit.*)

MERCURE.

Il a raiſon, & je l'admire.
De la nature en lui, je connois le pouvoir;
C'eſt là de ſa façon un parfait Philoſophe;
Un ſage de la bonne étoffe;
Qui l'eſt ſans s'en appercevoir,
Et qui n'eſt point gâté par le ſavoir.

SCENE XVI.

MERCURE, Mr IACQUIN, FANCHON.

FANCHON.

AIR. (*Non, non, il n'eſt par de ſi joli non,*)

NOn, non,
J'eſtime trop un ſi beau don,
Pour vouloir jamais le rendre,
Non, non,
J'eſtime trop un ſi beau don,
Pour en rendre un ſeul teſton.

Mr. JACQUIN.

Je l'ai donné pour le reprendre.

FANCHON.

Et moi je l'ai pris tout de bon.
J'aimerois cent fois mieux le vendre:
Et vous connoiſſez mal Fanchon.
Non, non, *&c.*

Mr. JACQUIN.

Je veux que l'Interêt en décide aujourd'hui.

FANCHON.

Très-volontiers, je m'en rapporte à lui.

MERCURE.

Quel eſt donc le ſujet de votre brouillerie?

Mr. JACQUIN.

C'eſt un objet de rien, une badinerie.
(*Il chante.*)
AIR, (*Eſt-ce que ça* &c.)
Deux cens mille francs ſeulement
Que me coute la belle.

FANCHON.

Pour un riche caiſſier vraiment,
C'eſt une bagatelle.

MERCURE

Dis à quel jeu,
As-tu, morbleu,
Gagné ſomme ſi grande?
Parles, Fanchon,
Répons moi donc.

FANCHON.

Eſt-ce que ça ſe demande?
(*Elle déclame.*)
Il m'a par tout Paris triolée à ſon gré.
Ah! bon Dieu quel martyre!

Et

Et dans une maiſon dès qu'il étoit entré,
Il commençoit par me dire.

AIR, (*Perroquet mignon.*)

Fanchon mon trognon,
Chantes une chanſon,
De ces bijoux je te fais don;
Pour prix de ta peine.
J'ai tant chanté,
Répêté
Lamiré,
Que j'en ſuis hors d'haleine.

MERCURE.

C'eſt tant mieux pour toi,
Chanteur du Roi.

Mr. JACQUIN. *déclame.*

Ah! je ſuis ſi fort en colére,
Que je ne me ſens plus la force de chanter,
Je l'ai fait pour la ſatisfaire,
Pour engager les gens à la voir débuter
La friponne, à preſent qu'elle eſt sûre de plaire,
Et qu'elle tient tous nos bijoux,
Badine, & ſe moque de nous.

FANCHON.

En un mot pour lui complaire,
J'en ai dit de toutes façons.

Elle chante.

AIR. (*Il ſe fait une grande féte.*)

Des cantates, des ariétes,
Grands airs de Phaëton;
Vaudevilles, chanſonnette;
Sans compter le cotillon,
Le cotillon

Turlurette,
Le cotillon
Turluron.

Elle declame.

Seigneur, n'ai-je pas bien gagné tous les preſens
Et les largeſſes qu'il m'a faites?

MERCURE.

Vous avez à profit ſu mettre les inſtans.

Mr. JACQUIN.

Quoique Mademoiſelle en diſe,
Il n'eſt pas là de marchandiſe
Pour deux cens mille francs.

FANCHON.

Je vais vous prouver le contraire
Et ſans perdre de tems.

MERCURE.

Voyons, c'eſt un calcul très-curieux à faire.

FANCHON.

Mettons cent mille francs d'abord
Tant en recits actifs, qu'en fines ariétes,

Mr. JACQUIN.

Duo, trio, chanſons, ſonnettes,

MERCURE. *à part.*

Le compte eſt un peu fort.

FANCHON.

Puis pour cent mille francs de réputation;
Que dans ce jour vous m'avez faite
A moi qui de tout tems ai fait profeſſion
D'une ſageſſe très-parfaite

Mr.

Mr. JACQUIN.

La réputation de cette Dame là
Cent mille francs!

MERCURE. *à part.*

Il eſt vrai c'eſt la vendre,
Ce qu'elle vaut & par-de-là.

Mr. JACQUIN.

J'enrage de l'entendre.
Le magazin de l'Opéra
Tout entier ne vaut pas cela.
Mais il faut ſans délai
Tenir votre promeſſe
Et de toute votre tendreſſe
Payer mes libéralités,
Ou rendre les bijoux que je vous ai prêtés.

FANCHON. *déclamant.*

Aprenez en ce jour que lorſqu'une Princeſſe,
Qu'une héroïne enfin, telle que moi s'abaiſſe
Juſqu'à recevoir les preſens d'un caiſſier,
Il doit benir ſon ſort, & l'en remercier.

M. JACQUIN.

AIR. (*Quand le péril eſt agréable.*)
Je vous rends grace, Dulcinée,
D'avoir bien voulu vous donner
La peine de me ruiner
Dans une après-dînée.

FANCHON.

Ruine-t'on un homme comme lui?

Mr. JACQUIN.

Ne croyez pas que mon cœur aujourd'hui
Soit la dupe du vôtre.

MERCURE.

Oh! vous avez tort l'un & l'autre,
à Fanchon.) *Il chante.*)

(AIR.)

Vous de montrer du dégoût
Dans la conjoncture,
Et de n'avoir pas ſur-tout
Mis à profit juſqu'au bout
La bonne avanture
O gué
La bonne avanture.

FANCHON.

AIR. (*Que je regrette mon amant.*)

Que je dois peu le regretter
L'Interêt me l'avoit fait prendre
La raiſon me le fait quitter,
Vieux, jaloux, groſſier & peu tendre:
Jacquin m'aimoit ſi ſottement
Qu'il m'ennuyoit infiniment:
Jacquin m'aimoit, le diſoit, me parloit, me ſuivoit,
Me lorgnoit, me donnoit ſi ſottement,
Qu'il m'ennuyoit infiniment.

MERCURE. *à M. Jacquin.*

Pour vous, à ce retour vous deviez vous attendre,
Et je ne vous plains nullement.
(*Il chante.*) AIR. (*Il faut que je file.*)
Quand un gros Richard s'allume
Pour quelque tendron charmant,
Il doit ſavoir la coutume

Et

Et la ſubir doucement,
Il faut qu'on le plume,
Plume.
Qu'on le plume à tout moment.

M. JACQUIN.

Oui, mais je dois crier je penſe,
Alors qu'avec la plume on m'arrache la peau
C'eſt contre un excès ſi nouveau,
Que vous devez, Seigneur, juger en diligence.

FANCHON.

Oui, décidez, s'il vous plaît,
Sur organe de l'Interêt.

MERCURE.

Je vais donc prononcer ; ſilence.
Ayant égard à l'état de Fanchon,
Dont les appas font tôute la fortune ;
En même tems faiſant attention
A la richeſſe peu commune,
Du vieux galant de cette brune ;
Je lui défends la reſtitution.
Son droit inconteſtable, eſt la poſſeſſion,
Tout caiſſier doit donner & ne jamais reprendre ;
Toute fille à talent, en toute occaſion,
Doit recevoir, & ne doit jamais rendre,
Ce qu'on lui prête eſt reputé pour don.

FANCHON. (*elle chante.*)

Ah ! quelle joie.

Mr. JACQUIN. *chante.*

AIR, *On dit qu'Amour eſt ſi charmant.*

Ah, quel ennui ?
Devois-je m'adreſſer à lui ;

FANCHON.

Ah ! devant Mercure, l'apui
De la galanterie,
Aurois-je pu perdre aujourd'hui
Moi qui ſuis ſi jolie?

Mr. JACQUIN.

AIR. (*Philis un autre amant s'engage.*)

Que je regrette mes largeſſes,
C'eſt payer bien cher des chanſons!
Quand je t'ai prêté mes richeſſes,
Que n'as tu fait plus de façons!
Tu les prennois de ſi bon cœur, cruelle,
Quand je me rappelle,
Que tu tiens mon Or le plus pur,
Cela m'eſt bien dur.

AIR. (*Eh, dru, dru, dru,*)

Mais je n'ai pas encore perdu,
Je puis tout entreprendre,
Je vais, car je ſuis un coſſu
Pour te faire tout rendre,
Eh dru, dru, dru,
Faire pleuvoir l'écu.

FANCHON

Et moi je vais tout vendre

(*Ils ſortent.*)

SCENE XVII.

MERCURE. ſeul.

FOrt bien, c'eſt peu que leur talent fertile
Sur le Théatre amuſe les eſprits,
Il donne encor des ſcénes dans la ville
Qui doublement divertiſſent Paris.
Quel bruit ſoudain ſe fait entendre?
Sans doute en ſon Palais l'Interêt vient ſe rendre,
Le ſon de la trompette & le bruit du tambour
Annoncent ſon retour,

Il

Il vient, devant ſes pas marche la renommée,
Je ris de voir ce ſpectacle nouveau
D'argent & de butin une troupe affamée:
Des ſoldats en rabats, des ſoldats en manteau,
Et le chef d'un bureau
Le digne général d'une pareille armée.

SCENE XVIII.

MERCURE, L'INTERET ſuivi de ſes troupes.

L'INTERET.

ENtrez tous en bon ordre, avancez, compagnons,
Mercure, vois mes bataillons:
En voilà de tout ſexe, en voilà de tout âge,
En voilà de tous les états,
Sont-ils pas en bon équipage?
Répons-moi, qu'en dis-tu?

MERCURE.

Je gage,
A voir tous ces braves ſoldats,
Qu'ils ſont bons aux combats,
Mais qu'ils excellent aux pillage.
Sur-tout je crois que vous ne manquez pas
Parmi ce nouveau militaire
D'inſpecteur ni de commiſſaire.
Mais j'entends l'ennemi qui s'avance à grands pas,
Courage, ranimez votre vertu guerriére.

L'INTERET.

Il me vient une idée, elle eſt digne de moi,
Sous un tel artifice il faudra qu'il ſuccombe:
Pour ranger les ſujets de l'honneur ſous ma Loi,
Ces armes feront plus que grenade ni bombe:
Mais il vient, je le vois.

SCENE

SCENE DERNIERE.

LES ACTEURS PRECEDENS, L'HONNEUR, accompagné de ſes Soldats.

L'HONNEUR *apparcevant l'Interêt.*

DE ma juſte fureur rien ne peut te défendre,
Monſtre nous allons t'étouffer
Dans ton palais réduit en cendre.

L'INTERE'T.

Sans répandre de ſang, moi, je veux triompher;
D'un ſeul mot à l'inſtant je m'en vais te confondre,
Tu n'auras rien à me répondre.
Qu'on tire ce rideau, qu'on étale à leurs yeux,
Les immenſes tréſors que renferment ces lieux.
Aux ſoldats de l'Honneur.
Aveugles partiſans d'un rival qui m'outrage,
Connoiſſez votre erreur à ce coup d'œil brillant.
On voit au fond du Théatre couler des fleuves d'or & d'argent, & des monceaux de perles & de diamans.
Contemplez ce riche partage.
Et voyez le prix éclatant
Que je déſtine à ceux qui me rendront hommage.
Dites à votre Honneur qu'il vous en montre autant.

Tous les ſuivans de l'Honneur paſſent du côté de l'Intérêt.

L'HONNEUR.

Ciel! tout fuit mes drapeaux, pour ſuivre cet infâme,
A peine au triſte honneur reſte-t-il une femme,
Allons, arrachons-nous de ce profane lieu,
Et diſons à la terre un éternel adieu.
Ils ſortent,

L'INTERET.

Mes fidéles ſujets, prenez part à ma gloire,
Célébrez mon triomphe & chantez ma victoire.

Fin de la Comédie.

BRITISH 9 OC 76 MUSEUM